

TRAITÉ DE LA PESTE,

OÙ EN RÉPONDANT
aux Questions d'un Medecin de
Province sur les moïens de s'en
préserver ou d'en guérir, on fait
voir le danger des Barraques &
des Infirmeries forcées.



A PARIS, RUE S. JACQUES,
Chez GUILLAUME CAVELIER fils,
au coin de la rue de la Parcheminerie,
à la Fleur de Lys.

M. DCC. XXII.

Avec Approbation & Permissions.



A
M O N S I E U R
D O D A R T,
C O N S E I L L E R D U R O I
en ses Conseils, & son
Premier Medecin.



M O N S I E U R,

*Ce n'est point un éloge que je
vienné ici vous offrir, votre Nom
seul, M O N S I E U R, en est un
grand, relevé déjà qu'il étoit dans la
Personne de Monsieur votre Pere,
soutenu aujourd'hui par votre mérite
personnel, & illustré de nouveau par*

E P I T R E.

la place que vous occupez si digne-
 ment : mais c'est un hommage de la
 Medecine, & un compte que j'ai
 l'honneur de vous rendre. Votre atten-
 tion, MONSIEUR, pour le pro-
 grès de la Medecine, regle celle de
 tous ceux qui s'occupent des mêmes
 soins, surtout de ceux qui vont à la
 guérison des maladies aussi difficiles
 & aussi meurtrieres qu'est la peste,
 dont les causes sont si cachées, les in-
 dications si obscures, & les reme-
 des si contestez. Lors donc que votre
 application continuelle à la conserva-
 tion du précieux PRINCE & du grand
 ROI dont vous nous conservez si
 glorieusement la santé & la vie, a
 encore des attentions de reste pour
 celle de ses Peuples, que ne vous
 doit point la Medecine, de secours
 & de correspondance, à Vous,

E P I T R E.

MONSIEUR, auquel comme à son centre, elle doit rapporter ses idées, ses réflexions & ses connoissances comme des points de vûë qu'elle soumet à vos yeux. En effet, ce ne sont point ici des loix qu'on prononce, ni des décisions que l'on fasse pour juger souverainement de la maniere de traiter la Peste; mais ce sont des observations ou tirées d'après nature & du fond de la pratique des petites veroles ou des fièvres malignes, ou copiées d'après de grands Maîtres expérimentez en fait de Peste. Aidé de ces secours, & sous de tels auspices, j'ose vous presenter, MONSIEUR, les différentes methodes de traiter cette maladie, qui ont réüssi entre les mains de ces grands Hommes: & en cela n'ayant eu d'autre crainte que celle de manquer à l'exacte verité,

E P I T R E.

scrupuleusement respectable quand il s'agit de la vie des hommes, je n'ai point crains de conserver à la saignée la valeur que lui ont donné les grands Auteurs qui l'ont pratiquée avec succès dans la Peste. Par la même raison j'ai relevé le prix des sudorifiques, des acides, des narcotiques, des absorbans, & des febrifuges. Suivant les doses, les correctifs, & les assortimens nécessaires pour assurer le succès de ces remèdes, qui paroissent avoir été un peu mal entendus ou trop négligés dans ces derniers tems : au contraire, j'ai peu relevé les purgatifs & les émetiques, moins cependant par mauvaise humeur ou par préjugés contre ces remèdes, si recommandables d'ailleurs dans les maladies humorales, que parce que je les ai trou-

É P I T R E.

vé moins en faveur, en discredit même souvent dans les Ecrits des Praticiens, lesquels convaincus que la Peste tient moins à une humeur qu'à un esprit, ont donné moins de créance à ces sortes d'évacuans, qu'aux remèdes qui préviennent la fougue des esprits, qui en rabbattent les écarts, & qui en redressent les irregularitez. Souffrez donc, je vous supplie, MONSIEUR, que sous vos yeux se présentent à ceux du Public ces differens plans de traiter la Peste, dans lesquels, comme en des esquisses, ou des modelles, on apperçoive d'un coup d'œil ce qui a été le plus heureusement pratiqué, ou ce qu'on peut le plus légitimement mettre en usage pour la guerir, suivant les regles de l'Art, les differences de Peste ou celles de leurs symptomes, enfin suivant la prudence &

E P I T R E.

le discernement d'un Medecin exercé,
 qui sçaura amener ces differens reme-
 des à leur place, & les marier avec
 les circonstances des tems, des âges,
 des sexes, des climats & des tempe-
 rammens. Voilà, MONSIEUR, le
 dessein de ce petit Ouvrage, indigne
 de l'honneur de votre protection, s'il
 renfermoit d'autres vûes que les vô-
 tres, qui sont celles du bien de la
 Patrie & de la gloire de la Mede-
 cine. Permettez-moi cependant,
 MONSIEUR, d'y en ajouter encore
 une autre, c'est celle de donner au
 Public un temoignage du profond
 respect & de la parfaite considera-
 tion avec lesquels j'ai l'honneur d'être,

MONSIEUR,

Vôtre très-humble & très-obéissant
 serviteur, HECQUET.



TRAITÉ¹ DE LA PESTE,

*Pour répondre aux Questions
d'un Medecin de Province,
sur les moïens de s'en préser-
ver ou d'en guérir.*



Os alarmes, Monsieur, sont les nôtres, depuis qu'il paroît que les distances des lieux sont moins des raisons de se rassûrer contre la peste, que des preuves trop certaines de la puissance de ce fleau, dont le cours rapide étonne les Villes & les Pro-

vinces, franchissant toutes les barrières qu'on lui oppose, & méprisant toutes les regles de sagesse & de prévoyance qui ont été employées jusqu'à present. Nos doutes d'ailleurs & nos incertitudes croissent comme les vôtres avec le mal, aussi peu éclairés que vous, Monsieur, sur les causes ou la nature d'une si affreuse maladie, & aussi peu instruits sur la maniere ou les moïens de les guerir.

Comme vous, Monsieur, nous nous attendions à trouver de nouvelles lumieres & quelque consolation dans les écrits sur la peste qui se multiplient tous les jours, sous les noms ou suivant les observations de celebres Medecins qui se sont genereusement rendus les témoins oculaires des desastres commis par la peste de Marseille, &c. mais l'affreuse &

l'étonnante mortalité que leur présence & leurs soins n'ont pû arrêter, & l'aveu humiliant que d'aussi habiles gens font là-dessus au public, redoublent en nous les incertitudes dont vous vous plaignez, & dont nous nous plaignons avec vous.

Le peu d'avance que nous avons fait à travers les ombres & l'obscurité des causes de ce furieux mal, nous est même enlevé par ces Messieurs, tout occupez qu'ils paroissent à dépersuader la Medecine, que la contagion dont l'on convenoit universellement, n'a nulle part dans la production de la peste; & après nous avoir ôté ce foible rayon de connoissance, ils nous réduisent à tout ignorer dans une matiere si importante, nous livrant par consequent à la plus affreuse des frayeurs, en même temps qu'ils s'effor-

Contagion. S'il en faut reconnoître.

4 *Traité de la Peste.*

cent d'établir la frayeur pour la principale, & peut-être selon eux l'unique cause de la peste. Car enfin, quoi de plus désolant que d'être prochainement menacé d'un mal authentiquement déclaré inconnu & le plus souvent mortel !

Avec de tels principes la Médecine se trouve réduite au hazard ou à l'avanture de remèdes risquez ou donnez presque sans regle & sans égard pour des causes sur lesquelles on s'aveugle, tandis qu'en même tems l'on se prête à des raisons vulgaires, mal établies & sujettes à mille méprises. Telles sont des forces abbatuës, des cruditez croupissantes dans l'estomac, une bile verte & corrompuë, accumulées dans les premières voyes, & allencontre de ces causes *postiches* ou supposées, on se permet l'usage

Traité de la Peste.

des émetiques, des purgatifs & des sudorifiques les plus incendiaires, sans retenue pour les loix de la Medecine.

Vous appercevez sans doute, Monsieur, en ceci la raison que vous cherchez de la perte de tant de personnes que cette maladie a enlevées; la Medecine a crû incomprehensible ce qu'elle n'a pû expliquer, sans se souvenir qu'il importe moins pour la guérison des maladies d'en expliquer l'essence ou d'en développer les causes, que d'en comprendre le genie pour en tirer des regles de conduite. On trouve, dit-on, tous les systêmes insuffisans pour démêler par le discours les causes de la peste; mais la sorte de symptomes qui commencent constamment cette maladie, ceux par lesquels elle s'accroît, ceux qui la finissent, les impressions qui en ré-

6 *Traité de la Peste.*

Nature de
la peste. En
quoi elle
consiste.

sultent, les evacuations qui s'en ensuivent, les marques qu'ils laissent dans les visceres, les engagements enfin ou les dépôts qui s'y font, le sentiment des malades, leurs *anxietez*, la nature du pouls, l'habitude de la peau, le regard des yeux, la couleur de la langue, le maintien enfin ou la contenance de tout le corps; toutes ces différentes circonstances ne present-t'elles rien à l'esprit d'un Medecin, qui soit capable de former son jugement, & de lui ouvrir des vûës ou des indications pour regler sa conduite? La Medecine eût-t'elle d'autres secours dans ses commencemens? & l'art d'observer en Medecine, fut-t'il autre chose parmi les premiers Maîtres, lesquels à l'aide d'un bon jugement ou de reflexions sensées, ont compris les besoins de la nature & en

ont sagement décidé? Ainsi un Medecin dépourvû même de tout système, trouve toujours une ressource pour guérir, dans la force & la justesse de son jugement, lequel démêlant à propos les goûts de la nature, ses penchans & ses inclinations à travers les dérangemens qui obscurcissent ses vûes, l'éclaire sur les moïens de la débarasser.

Les symptomes sur tout qui distinguent la peste & qui la caractérisent, portent avec eux des marques si sensiblement contraires à la nature, qu'il est étrange qu'on ait pû ne point comprendre ses veritables besoins, sur tout aujourd'hui que les loix de l'économie naturelle du corps humain étant plus con-

Systèmes.
A quoi ils
sont bons.

nuës que jamais, font sentir à un Medecin éclairé en ce genre les violences qu'elles souffrent, & par consequent les secours

8. *Traité de la Peste.*

qu'elles attendent & qu'elles implorent de la Medecine : fussent donc tous les systêmes manquez ou aneantis , il ne siedra jamais à des Medecins élevez en de fameuses Ecoles & versez en pratique , de justifier l'irregularité de leur conduite en Medecine sur le défaut ou l'insuffisance des systêmes , qui n'ont jamais dû faire loi en Medecine , ni donner des regles à un Medecin , mais dont un Medecin peut s'aider pour faire comprendre les regles ou les loix de la Medecine. Je ne crains point , Monsieur , de vous parler ce langage , zelateur comme vous êtes de l'observation en Medecine , à laquelle , comme je vous l'ai oüi dire tant de fois , vous auriez voulu qu'on eût tout rapporté en Medecine ; en effet les pestiferez de Marseille s'en seroient mieux trouvez , &c.

la peste triompheroit moins aujourd'hui de la Medecine & de la vie des hommes. Mais enfin vous me demandez à vous rassûrer avec moi, & de ma part je vous prie de me permettre d'essayer à me rassûrer avec vous par les raisonnemens naturels & les sages reflexions que je vous ai tant de fois oûi faire.

Vôtre premiere inquietude, Monsieur, roule sur la maniere de se préserver de la peste, sur quoi vous recherchez 1.^o. les moïens de préserver un Peuple ou une Ville avant que la peste y ait commencé ? En second lieu, les moïens par lesquels les particuliers peuvent se préserver eux-mêmes ? En troisième lieu, comment le reste d'une Ville peut se préserver de la peste qui a commencé d'infecter quelques maisons ?

Préserve-
tifs.

Que la
contagion
est réelle.

A toutes ces demandes l'on répond aujourd'hui d'un air assuré, qu'il n'est point de contagion, ou que la peste ne se gagne point, & qu'il convient à des gens instruits de détruire ce préjugé vulgaire, & au peuple d'en croire là-dessus & de s'en rapporter sans inquiétude aux Sçavans qui ont examiné ces matieres, & qu'avec un peu de fermeté d'ame on se préserve de la peste & l'on en affronte les dangers. Mais de tristes experiences & de fâcheux événemens sont des faits qui ont trop parfaitement convaincu le monde, & un jugement porté comme celui-ci par toutes les nations, renferme un caractere de verité respectable, & à laquelle on doit autre chose que des discours ou des mépris.

Car enfin laissant là tous les

systèmes, puisqu'on les trouve insuffisans en matiere de peste, peut-t'on s'étourdir au point de ne point appercevoir, qu'un paquet de marchandises venant d'un lieu infecté dans une Ville parfaitement desoccupée ou exempte de toute frayeur de peste, la communique étant développé, 1^o. dans une famille, ensuite dans le voisinage, puis dans toute la rue, enfin par toute la Ville. Mais la contagion qui se met dans les troupeaux de bœufs & de moutons, & qui se transmet de Province en Province non seulement, mais encore de Royaume en Royaume, cette contagion, dis-je, deviendroir-t'elle une preuve sensible de l'ame des bêtes, lesquelles devenuës pensantes ou capables de reflexion, s'effrayeroient au bruit de la contagion qui désoleroit leur voisinage?

Contagion. Comment elle se communique.

L'on doute qu'une Physique raisonnable voulut faire cet honneur aux bêtes, en prodiguant ainsi la raison aux vaches & aux bœufs. Est-t'il moins sensible qu'un fruit gâté corrompt son voisin ? Mais pour parler physique sans parler système, est-t'il douteux que tous les corps, de quelque nature qu'ils soient, transpirent ou exhalent quelque chose de très subtil, refusons - lui un nom (pour ne rien emprunter des systèmes) ce sera constamment quelque chose de très spiritueux ; & conçoit-t'on qu'une matiere subtile, si aisée à s'insinuer, demeure indifferente, oisive, sans force & sans action, étant reçue dans les corps qui l'avoisinent ? sur tout si l'on fait attention que ces corps voisins sont par eux-mêmes infiniment susceptibles d'ébranle-

f Contagion. Sa nature.

ment, composez qu'ils sont de parties *solides* faites par le mouvement, & de *fluides* qui ne sont rien moins que des ressorts. Dans cet état-quoi de plus naturel & de plus sensible que l'approche des matieres qui transpirent de certains corps fera quelque changement dans les parties des corps qui en recevront les impressions ? impressions d'autant plus actives, que ce sont des *contacts* de molecules lancées d'un corps dans un autre, portant par consequent avec elles la force du ressort qui les darde vers d'autres corps, *elastiques* eux-mêmes dans tout ce qui les compose, soit *solide* ou *fluide*. Voila, Monsieur, la situation ou la disposition des corps des hommes quand ils se trouvent environnez de corps ou de matieres infectées, ils sont exposez aux traits d'un es-

prit ou d'un air d'autant plus actif, qu'il est plus fin & plus subtil, lequel respiré & reçu dans le corps non infect, y porte & y excite des ébranlemens d'autant plus malfaisans, que ces molécules infectées, ou ces esprits *élastiques* leur sont étrangers.

Effets de la
contagion.

Vous paroît-t'il donc, Monsieur, si contraire à la raison, de penser qu'une pareille matière aérienne, active & étrangère renverse l'économie animale, & devienne la source & la semence du mal dont elle est comme le germe. Ainsi cette contagion qu'on traite d'imagination ou de chimère est fondée dans la nature même; tous les corps transpirans naturellement communiquent entre eux, & s'entretiennent réciproquement quand les matières qu'ils s'entredonnent se trouvent modi-

fiées & conformes à leur nature; car de-là résulte cette harmonie de mouvemens qui fait l'équilibre des fonctions & l'état de la santé. Il n'en est point de même quand un air étranger ou une modification étrangère est reçu dans le corps, car alors comme une matiere seditieuse ou mutine, il souleve tout, & répand par tout le trouble. Appréhendez donc qu'il est prouvé que la contagion est quelque chose, ou à tout le moins un *mode* physique, il nous sera permis de se prémunir allencontre de ses insultes.

Souffrez, Monsieur, que j'aie l'honneur avant que je prenne la liberté de vous rien marquer ici touchant les précautions que vous cherchés contre la peste, de vous renvoyer d'abord à la consultation qui fut demandée là-dessus en 1581. à la Faculté

16 *Traité de la Peste.*

de Medecine de Paris par Messieurs de la Police de cette ville, & qui fut présentée à ces Messieurs par le Doyen de ladite Faculté le 2. Fevrier de la même année. Vous la trouverez imprimée avec la traduction sous ce titre, *Cautiones ad previsionem pestis, ex rogatu procerum politicorum, &c.* vous y trouverez de sages conseils qui honorent cette celebre Faculté, & qui sont dignes de votre attention. Mais vous m'obligez, Monsieur, à m'expliquer moi-même avec vous sur la même matiere, je ne le fais pas sans crainte, après l'avis d'une Compagnie si sçavante à laquelle j'ai l'honneur de tenir, & que je respecte si parfaitement, mais je vous obéis, & ce sera un titre d'excuse pour tout ce qui pourroit vous déplaire.

Maniere

Préserver un corps, c'est le
conserver

conserver dans sa force naturelle. Cette force consiste dans l'habitude, le *ton* & l'état de ses parties *solides* d'une part, & de l'autre dans la bonne disposition de ses *fluides*, dans leur *crase*, leurs qualitez, ou leur constitution propre. Pour obtenir ce double avantage, il faut écarter tout ce qui peut affoiblir les nerfs ou déranger le cours des *esprits*, ou de leurs oscillations, effets que produisent nécessairement l'inquiétude, la fraïeur & le desespoir.

La principale attention de la Médecine doit être donc d'enlever des esprits des peuples, cette pensée desesperante, que la peste est un mal inconnu, incurable, & au dessus de toute sagesse & de toute habileté, al-
lencontre duquel tout remede est impuissant, si cruel enfin qu'il enleve les hommes par mil-

de se ga-
rantir de la
peste.

Fraïeur des
la peste.

Moyens
contre la
fraïeur.

liers : il faut au contraire assurer hardiment , comme il est vrai , que cette maladie n'est incurable , que comme l'on dit d'une forteresse qu'elle est *imprenable* ; car comme avec de la bravoure , du temps & de la conduite , on vient à bout de s'emparer de quelque forteresse que ce soit , on réussit à guérir de la peste avec de l'attention , du courage & de l'habileté ; & faute de cette précaution prise avec le public , la peste le trouvant saisi par la crainte avouée dans les écrits mêmes des Medecins de reputation , elle en fait un ravage d'autant plus grand , que les esprits étant consternez , & les nerfs saisis par la fraïeur , ou *convulsivement* ferrez dans leur tiffure , elle arrête soudainement la circulation du sang ; & étouffant ainsi tout d'un coup la chaleur natu-

relle, tuë presque autant de monde qu'elle en attaque.

Pour dissiper une autre sorte d'inquiétude dont il n'est pas moins nécessaire de soulager les esprits des peuples, il faut leur faire voir de sûres mesures publiquement prises pour ne les laisser manquer de rien, parce qu'instruits par de funestes evenemens de l'affreuse disette, laquelle en plusieurs pestes a fait plus périr d'habitans que la contagion même, ils se croiront morts si l'on manque de leur faire voir des ressources certaines. Ce sera en faisant des magasins publics des choses nécessaires à la vie, afin que les peuples étant bien persuadés qu'ils ne manqueront point, ne s'attendent qu'à avoir à soutenir uniquement l'effort de la maladie.

Autre
moien
contre la
fraieur.

*v. wedeffius
de causis
divitatis
pestilentia.
p. 216. Me-
dicin. sep-
tent.*

Ces précautions renferment

Contagion.
Sa nature.

les préservatifs les plus efficaces, ou les moïens les plus sûrs pour prémunir les peuples entiers al-
lencontre de la peste. Pour s'en convaincre, il faut comprendre que la contagion toute réelle qu'elle est, n'est point une puissance *despotique* ou absolüe ; elle ne prend que sur les corps qui y sont disposez, c'est-à-dire en qui les nerfs déchûs de leur *ton* ou de leur fermeté naturelle, s'accordent tout d'abord avec les impressions de l'air contagieux, se mettant de concert, & pour ainsi dire, en cadence avec lui, de sorte que conformant leurs oscillations avec les siennes, ils transmettent dans les viscères toute la maligne puissance de ce venin. Il n'en arrivera pas de même, si les nerfs se trouvent en force & dans leur ressort naturel, car alors ils repousseront les premie-

res approches de ce venin , & conserveront toutes les fonctions du corps dans le calme & leur ordre naturel.

L'air ou l'*atmosphere* auroit Contagion aussi besoin de préservatif , si dans l'air. l'on remarquoit que la peste regnante s'avança de place en place & sans interruption , de sorte que l'air parut infecté depuis l'endroit où la peste auroit commencé , jusqu'à celui où elle a fait ses derniers progrez.

En ce cas , comme la contagion seroit une sorte d'ondulation dans les parties *elastiques* de l'air , qui commençant dans le lieu premierement infecté , rouleroit sans s'interrompre jusqu'à l'endroit menacé de peste , il faudroit par de frequentes *explosions* & par semblables ébranlemens étonner l'air , & rompre le cours & la direction de cette ondulation contagieu- Correctif de l'air.

se , ce que l'on procureroit par de frequentes décharges de canons ou de boëtes : les fumées de fours à chaux ou semblables nuages artificiels remplissant l'atmosphère d'une ville de molecules grossieres , humides & pesantes , forment une espece de barriere entre les lieux infectez & la ville menacée.

Contagion
dans les
personnes.

L'air a moins besoin de cette sorte de correctif , quand la contagion paroît moins répandue dans l'*atmosphère* qu'attachée aux personnes ou aux marchandises qui la promettent & la transmettent par tout où ils penetrent. En ce cas la contagion n'étant qu'une communication de corps particuliers à corps particuliers , doit être comprise comme l'émanation d'une portion singuliere d'air alteré ou modifié , *concentré* encore , retenu d'ailleurs , attaché enfin à

un corps particulier , en qui n'ayant point trouvé de disposition pour s'y insinuer , s'y développer , & en infecter l'intérieur , y demeure extérieurement comme en dépôt pour s'unir & se lier d'oscillation avec les corps , lesquels moins affermis dans leur tiffure , ou plus mous dans leur ressort , se laisseront penetrer , & se soumettront à la puissance de cet air empesté.

La contagion n'est donc alors qu'une ondulation particuliere d'une portion d'air extérieur & limité qui s'étend à un autre corps auquel il s'unit , parce qu'il le trouve en conformité de nature ou de *mode* avec lui ; ainsi associez ils communiquent d'action , de mouvement , de vertu , de sorte que separez de masse ils sont unis dans leur maniere d'être.

Préervatif
allencon-
tre de la
contagion
des person-
nes.

Pendant cette sorte de conta-
gion le meilleur préervatif pour
s'en garantir , c'est d'empêcher
& de prévenir absolument le
contact des corps ou matieres
infectées , en leur refusant toute
entrée & toute communication
avec les lieux non infectez ; pour
cela on n'admettra rien de tout
ce qui vient de lieux suspects ,
avec le même soin , la même
diligence & une précaution
semblable à celle qu'on appor-
teroit pour empêcher l'appro-
che d'une étincelle de feu d'un
lieu où se trouveroit de la pou-
dre à canon : car c'est à peu-
près ainsi qu'il faut compren-
dre la disposition des corps , sur-
tout de plusieurs personnes , les-
quelles saisies de crainte , ou
portant en elles des semences
d'infirmité , se trouvent dans
une disposition prochaine & ha-
bituelle à se laisser aller à des
impressions ;

impressions étrangères qui les déterminent à la maladie, ou à de semblables semences qui les y portent. C'est pourquoy le moïen infailible pour preserver un país de cette sorte de contagion, c'est de le fermer absolument sans égard, ni distinction, à tout ce qui seroit apporté des lieux suspects.

Ce soin doit s'étendre aux personnes mêmes qui viennent des lieux infectez; & pour cela sans les laisser avancer, on les arrêtera en des lieux destinez pour cela, soit des maisons ou des tentes, & là on les obligera à quitter leurs habits, leurs linges & leurs perruques, lesquels seront tous brûlez sur le champ & en pleine campagne, & après les avoir obligez à se baigner, si la saison le comporte, ou du moins à se laver & se frotter de vinaigre, on leur fournira des

habits & du linge qui leur seront portez des lieux où ils se presenteront pour entrer. On exercera la même rigueur, autant qu'il sera possible, sur les paquets d'habits ou de marchandises qu'ils apporteront avec eux; on en brûlera donc tout ce qui pourra l'être sans trop de consequence; celle même de la dépense pour ceux qui se presenteront ne doit point arrêter, car on ne sçauroit trop faire pour ôter à tous ceux qui viennent des lieux infectez l'envie d'aller en ceux qui ne le sont pas.

Preservatifs pour les personnes.

L'on demande, & avec raison, des préservatifs pour les personnes; mais vous convenez, Monsieur, des étranges méprises qui se commettent à ce sujet. On s'est persuadé dans le monde, qu'un préservatif est une drogue ou un remede, & sui-

vant ce préjugé on a inventé mille compositions aussi dangereuses que la peste même, par les amorces de feu qu'elles renferment, lesquelles venant à se développer dans le sang ou dans les viscères, les altèrent, les troublent, & par là les préparent & les disposent à se prêter à la contagion. Mais le préservatif des personnes est une conduite ou une manière de gouverner ou de régler leur régime ou leur nourriture pour contenir le sang & les esprits alencontre de tout ce qui pourroit les développer à contre-temps, & les faire sortir de leur assiette naturelle. Pour prévenir ce malheur, la mediocrité en toute chose, la sobriété & la frugalité deviennent de puissans moïens par lesquels la nature demeurant à elle-même & maîtresse de ses opérations, acheve &

parfait les *coctions*, les *digestions* & les *dépurations* : moiens sûrs pour ne laisser aucuns mauvais restes, ni aucunes cruditez qui deviennent les foyers, & comme les *matrices* des causes des maladies & de la contagion elle-même; parce que ces cruditez contractant des saveurs étrangères, deviennent des causes d'irritations dans les *solides*, qu'ils piquent, agacent; & par là les faisant changer d'oscillations, les disposent à en contracter d'étrangères, ou à en adopter de nouvelles : tous préliminaires à la contagion qu'il faut soigneusement éviter en ceux qu'on veut préserver de la peste.

Regime,
quel il doit
être.

Vous demandez, Monsieur, quelque détail là-dessus, le voici, parce que je n'ai rien à vous refuser, me reposant d'ailleurs sur la force & la justesse de vos réflexions, qui redresseront ou

excuseront les miennes.

Le but de la Medecine en ce point , est de contenir le sang & les fonctions naturelles dans le calme qui fait la santé ; & pour cela les alimens doivent être temperez , doux , humectans & simplement apprêtez , évitant les viandes trop succulentes & les mets recherchez , trop actifs par eux-mêmes , capables par consequent de porter ou de reveiller des étincelles de feu qui allumeroient celui qu'on veut prévenir. Le vulgaire se précautionne infiniment alencontre des fruits & des legumes en temps de peste , comme s'ils étoient plus sujets à se corrompre & à faire des cruditez ; mais d'anciens Maîtres en Medecine & en particulier en matiere de peste , en recommandoient l'usage préferablement à celui de la viande , & la Physique bien

v. Rhases
sur la peste.

entenduë autorise & justifie
 cette pratique, parce que ces
 alimens étant d'une nature plus
 friable, plus fondante, & plus
 aisée à dissoudre, ils se laissent
 broïer plus parfaitement dans
 l'estomac, s'affinent mieux dans
 les vaisseaux, & par consequent
 transpirent plus exactement.
 Suivant ce principe, qui est ce-
 lui de la nature, ce seroit une
 bonne précaution en temps de
 peste de faire un usage suivi de
 ris, d'orge, de gruau, & de ces
 legumes que l'antiquité la plus
 sage en matiere de diète ou de
 regime honoroit du titre d'*in-*
nocents, parce qu'ils passioient
 alors pour non-malfaisans, tels
 sont les laitues, la chicorée, les
 fruits doux ou fondans, ou ceux
 dont les sels n'ont rien de tu-
 multueux, ni de boüillant, mais
 aucontraire qui portent le cal-
 me dans le sang & dans toute

l'économie animale: calme, au
reste, dont ces anciens Medecins faisoient tant de cas quand il s'agissoit de préserver de la peste, qu'ils conseilloient même l'usage des têtes de pavot parmi les alimens.

comme sont
les citrons,
les limons,
les coings,
&c.

remède

Dans cette même vüe ils ordonnoient en pareil cas l'eau froide pour boisson, persuadez qu'il falloit temperer & comme appesantir le sang ou en retarder les saillies en temps de peste. Il est pourtant vrai que le préjugé populaire est contraire à l'usage de l'eau dans cette maladie, mais il est habilement refuté par la sçavante these soutenüe alencontre dans nos écoles; & la nature de la peste, quand nous l'aurons ci-après développée, fera comprendre de quelle utilité il seroit de préférer cette boisson à toute autre, quand on se trouve me-

né de cette maladie.

Passions de
l'ame à re-
primer.

Restent les passions de l'ame qu'on ne sçauroit trop moderer dans ce temps de précaution, où il faut écarter tout ce qui agite l'esprit, ou afflige le cœur, pour conserver aux esprits l'uniformité de leur cours, & aux nerfs la regularité de leurs oscillations ; en ce temps donc il faut devenir vertueux, fût-ce du moins par amour propre, afin que le repos de la bonne conscience, joint à la serenité de l'esprit, conserve aux fonctions du corps le calme & la tranquillité si nécessaires à la vie.

Rafraîchissement de
l'air.

Les anciens respectables pour leurs observations, qui faisoient la meilleure partie de leur Physique, alloient jusqu'à ordonner de rafraîchir l'air des maisons en les arrosant d'eau, & à cette pratique revient l'ordon-

nance de police qui ordonne d'arroser souvent d'eau le devant de chaque maison.

Mais on demande des reme-
des préservatifs, sur quoy il est
malaisé de satisfaire les souhaits
du public; car il est d'usage de
faire saigner & purger ceux qui
sont obligez de se précaution-
ner alencontre des maladies
auxquelles ils sont sujets; mais
la saignée en diminuant la quan-
tité du sang, peut en ôtant de
son volume, interesser l'équili-
bre des parties: forte d'affoi-
blissement qu'il faut craindre
dans un temps comme celui de
la peste, où l'on ne sçauroit
trop faire pour contenir les
parties dans leur ressort & leur
fermeté naturelle. Il est cepen-
dant un cas où il ne faudroit
point omettre la saignée, ce
seroit si une personne, pour quel-
que cause grave, étoit accou-

Remedes
préserva-
tifs.

Saignée.

v. Celse, de
pestilentia.
p. 40.

tumée à se faire saigner à certains intervalles ; car comme le sang accumulé & retenu à contre-temps , menaceroit aussi par son poids & par son volume d'intéresser l'équilibre de la santé , il y auroit beaucoup moins à craindre de faire la saignée que de l'omettre.

Purgation. Il n'en est pas de même de la purgation , laquelle portant absolument le trouble dans l'économie animale devient trop suspecte , lorsqu'il s'agit de tout faire pour y conserver le calme ; ainsi la diète & la sobriété exactement pratiquées doivent en prendre la place ; & s'il paroïssoit indispensable de faire quelque évacuation , la saignée auroit beaucoup moins d'inconvénient , & cependant jointe à la diète , elle en suppléeroit l'avantage ; car facilitant aux *solides* le jeu de leurs fibres , elle

Celse. *ibid.*

dissiperoit les cruditez en procurant le broïement du sang & de ses suc mal *dépurez*, ce qui est les cuire, les digérer, & les porter à la transpiration, la plus sûre, la plus abondante & la plus naturelle de toutes les évacuations.

Cependant j'ose, Monsieur, hasarder une conjecture, parce que je sçais combien peu l'on risque avec vous, accoûtumé comme vous êtes à excuser vos amis ou à les instruire. Il paroît qu'on ne s'est égaré en recherchant des antidotes ou des préservatifs contre la peste, que parce que l'on s'est fait là-dessus le même préjugé que sur les remèdes en general qui sont destinez à la cure de cette maladie. On a crû qu'il ne falloit rien que de chaud & de *spiritueux*, & là-dessus on s'est laissé aller trop loin. Suivant cette

Conjecture
sur la découverte
d'un préservatif.

Pourquoy
on n'apoint
trouvé de
préservatif

idée on s'est contenté d'établir que pour se préserver de la peste, il ne falloit que se fortifier & mettre des esprits dans le sang, sans d'ailleurs appréhender rien des drogues *spiritueuses*, qu'on a paré du beau nom de *cordiaux*. Or ces cordiaux sont sujets à inconvenient, parce que les *esprits* dont ils sont pleins heurtent rudement les parties *intégrant*es du sang avant qu'ils puissent attendre jusqu'aux nerfs, dont ils ont à affermir le *ton*, & à soutenir la puissance. S'il étoit donc une sorte de *cordial* analogue aux *esprits* avec lesquels il fut s'unir tout d'abord, & presque immédiatement sans ébranler le sang qu'il traverseroit, & sans irriter les nerfs avant que de les pénétrer, un pareil cordial ne vous paroîtroit-il point, Monsieur, de nature à passer pour le préser-

Quel doit
être un cor-
dial préser-
vatif.

vatif naturel de la peste.

L'*Opium* paroît assez de cette nature, c'est le plus spiritueux des remèdes, qui échauffe sans brûler, qui remuë le sang sans le troubler, qui l'affine & le developpe sans le desunir, & avec tant de singulieres prérogatives il agit sur les nerfs sans violence, il en assujettit l'élastique sans la détruire, il en règle enfin les oscillations sans les changer. Fut-t'il un cordial plus innocent & plus efficace ? aussi les anciens Medecins mêloient-ils l'*opium* dans leurs plus précieux antidotes, de sorte qu'un sçavant en Medecine disoit que la theriaque sans *opium* étoit un corps sans ame. Delà est venuë encore la coûtume de mêler l'*opium* parmi les remèdes destinez à relever un sang appauvri, dénué & épuisé d'esprits par la debauché. J'ose donc, Monsieur,

Opium ; s'il seroit un préservatif

Nature de l'*Opium*.

Tillingius de Landano. p. 212. Gesner. *epist.*

Il pourroit

servir de
préservatif.

Wedel. p.
99. 128.

vous proposer l'*opium* comme pouvant être un préservatif excellent en temps de peste, dont l'usage journalier & sagement distribué garantiroit de ce fleau.

Gens moins instruits que vous, Monsieur, de l'érudition medicinale, vont s'effaroucher à la seule mention d'*opium* pour préservatif de la peste; mais cette proposition toute *insolite* qu'elle paroîtra au commun des Medecins, se trouve, comme vous le sçavez, en de bons endroits. Des Auteurs d'un nom distingué en Medecine, & loüiez singulierement pour leur habileté dans la connoissance de la *matiere medicale* l'ont avancée, & peut-être y a-t'il en ceci plus de negligence ou de préjugé que de raison. *Wedelius* dit de l'*opium* qu'il excite la sueur, qu'il calme l'ébullition du sang, & qu'il garantit le cœur & les ef-

Opium proposé comme préservatif par *wedelius*, &c.

prits contre des influences & des miasmes de la malignité : *Opium movet sudorem , ebullitionem praternaturalem sistit , poros cordis & spirituum contra malignitatis atomos & aporrhoeas munit.*

*Opiologia.
pag. 97.*

Le temoignage de Zuwelfer est encore plus positif, *Opium peculiari vi pollet , quâ salubriter degentibus qui ratione præservationis illo utuntur ac firmam fiduciam in illud collocant veluti animositatem quandam , seu tempore infectionis summè necessariam , addit , sicque nonnullos quandoque immunes conservat.*

*Pharmaz
cop. august.
in animad-
vers. p. 409.*

Ce courage que donne l'*opium* est incontestablement prouvé par l'usage qu'en font les Turcs pour s'exciter au combat ; les Indiens pensant de même en prennent quand ils sont condamnés au supplice ; enfin l'on

Que l'*Opium* donne du courage

40 *Traité de la Peste.*

v. wedel.
opio'og. p.
164. 165.

Ibid. p. 18.
113.

Ibid. p. 115.

Baco histor.
vii. & mort.

Tabac pré-
serve de
peste.

ſçait que des perſonnes ne ſou-
tiennent des applications graves
& ſerieuſes qu'en prenant de
l'*opium*. L'obſervation que l'on
a du ſecours que l'on tire de
l'*opium* dans les maladies qui
attaquent le cœur, favorife mer-
veilleuſement l'idée du courage
qu'il donne, car il ſoulage par-
faitement les maux de cœur ou
cardialgies, les *ſyncopes*, les
palpitations &c. qui plus eſt il
conſerve au ſang ſa fluidité na-
turelle, & l'empêche de ſe coa-
guler. Après cela s'étonnera-t-on
qu'un ſçavant Anglois, plus
meſuré que perſonne dans ſes
décifions, ait reconnu dans l'o-
pium une reſſource de courage?
L'obſervation qui a été faite
en Angleterre dans le temps de
la peſte de Londres, que les
maifons des Marchands ou Ven-
deurs de *tabac* avoient été exem-
tes de peſte, ne ſeroit-t'elle
point

point un préjugé favorable pour l'*opium*, puisque comme celui-ci le *tabac* est *narcotique*? La fumée en est encore loüée comme un préservatif qui garantit & les maisons & les personnes, d'où l'on peut raisonnablement conclure que les *narcotiques* ont quelque chose de singulièrement opposé à la contagion.

Un Medecin celebre en fait entrevoir la raison en donnant celle pourquoi l'*opium* guérit des maux qui résistent aux autres remedes. Il remarque la conformité qui se trouve entre l'*opium* & les causes des plus grandes maladies, ces causes, dit-t'il, sont quelque chose de très petit dans leur volume, & l'*opium* sous un très-petit volume fait des prodiges en guérison, ainsi c'est un esprit qui en secoure un autre, destitué presque de masse, de poids, de vo-

Etzmuller, *de vi opii diaphoreticâ.*

Analogie de l'*Opium* avec les causes des maladies.

v. Etzmuller. *Quod parva sunt magnorum morborum principia.*

lume, conditions qui manquent aux autres remèdes, lesquels autant qu'ils ont de variété ou de différence dans leurs parties, autant l'*opium* a-t'il d'homogénéité dans les siennes.

v. wcdel.

Opium pré-
servatif, &
pourquoi.

Mais en cela se montre, ce semble, Monsieur, la vertu propre dans l'*opium* pour préserver de la peste ; car avec de telles qualitez il est tout propre à fortifier le calme dans toutes les parties, & surtout dans les *solides* sur lesquels il agit principalement, eux d'ailleurs par où commence la maladie de la peste.

Au reste je vous supplie, Monsieur, de vous souvenir que c'est une conjecture que j'ai l'honneur de vous proposer pour faire là-dessus les réflexions d'un esprit aussi sensé que le vôtre ; & avec cette précaution je continue à vous communiquer bon-

nement les vûës & la maniere
 suivant lesquelles il faudroit em- Maniere de
l'employer.
 ployer l'*opium* pour se préserver
 de la peste. Il faudroit le don-
 ner comme M. *Sylvius* d'Hol-
 lande avoit coutume de donner
 les esprits *volatils*, parce qu'en
 effet l'*opium* étant le plus grand
 des *volatils*, on doit prendre
 avec lui toutes les précautions
 qu'on a apportées dans l'usage
 de ces remedes. Or le conseil
 de M. *Sylvius* étoit de donner
 les *volatils* en même tems que
 les alimens, afin de les enve-
 lopper, & qu'ainsi *concentrez*
 dans le suc nourricier ils se trou-
 vassent dans le sang ainsi conte-
 nus, avant que de se develop-
 per. Suivant cette maniere on Le donner
dans les
alimens.
 fera de l'*opium* un *medicament*
alimenteux, lequel sans rien
 perdre de sa puissance, la trans-
 mettra insensiblement jusques
 dans les nerfs; à l'imitation des

44 *Traité de la Peste.*

artistes qui mêlent dans des huiles les *essences* qu'ils veulent conserver ; à l'imitation de la nature même laquelle dans nos corps a soin d'envelopper dans des liqueurs douces , *lymphatiques* ou onctueuses les matieres spiritueuses qu'elle prépare. Ce ne seroit donc pas en prenant une seule fois dans le jour de l'*opium* qu'on se préserveroit de la peste , mais en en prenant de petites doses plus ou moins fortes cependant , suivant le temperament d'un chacun , & suivant l'avis d'un sage Medecin , deux , trois ou quatre fois dans 24. heures , afin de prémunir les parties du corps continuellement alencontre d'une puissance qui les insulte ou les attaque sans cesse. Restera à l'habileté d'un Medecin de juger quand il conviendra donner l'*opium* nuëment ou sans l'assor-

Plusieurs
Fois dans le
jour.

tissement d'aucune autre chose, ^{Seul ou}
 ou quand il faudra le donner ^{mêlé.}
 mêlé dans les *confections*, ne
 fut-ce que pour apprivoiser l'i-
 magination à cause du préjugé
 qu'on pourroit avoir sur l'*opium*.

Une autre attention à faire en-
 core sera de bien examiner
 quand il faudroit brider l'ac-
 tion de ce remede, pour en
 prévenir la trop prompte exalta-
 tion dans les constitutions vives
 & bilieuses, ce qu'on obtien-
 droit en mariant l'*opium* avec
 les acides, précaution d'autant
 plus remarquable que les *acides*
 sont comme les remedes nez de
 la peste. Mais là-dessus ma con-
 jecture me porteroit à croire
 que l'affortiment en *acide* le
 plus juste seroit celui du *sel se-*
datif, parce qu'il est lui-même
 un *narcotique*, ou un *opium*
mineral, lequel sympathisant
 avec l'*opium vegetal* en conser-

Avec les
acides.

Avec le sel
sedatif.

Quand on
le donne-
roit liqui-
de.

veroit la vertu. Enfin il pour-
roit arriver le cas qu'il seroit
besoin d'accelerer l'action du
préservatif, comme lorsque dans
un danger éminent ou pressant,
il faudroit en peu de tems rassu-
rer le *ton* des *solides* déjà ébran-
lez ou prêts de l'être : alors on
donneroit l'*opium liquide* & sans
mélange, afin qu'il arriva plus
promptement au secours des par-
ties fortement menacées ou déjà
chancelantes. Mais c'en est assez
pour servir d'occasion & de
fondement à quelque chose de
meilleur, du moins paroîtroit-
t'il qu'on pourroit attendre de
l'*opium* pour les personnes me-
nacées de peste, l'intrépidité
qu'il donne aux Turcs à la
veille du combat, & cette in-
trépidité seroit un puissant pré-
servatif contre la contagion ;
laquelle trouvant les nerfs affer-
mis, trouveroit des corps mal

Intrépidité
que donne
l'*opium*.

disposez à la recevoir, invulnérables même à ses traits.

La troisième sorte de préservatifs regarde les habitans d'un lieu, qui ont à se garantir alencontre de ceux de leurs concitoyens qui sont frappez de peste, ou des maisons qui en sont infectées; & là-dessus se presente une question importante par elle-même, par rapport à l'opinion publique, & à l'usage pratiqué en tems de peste dans des villes considerables & sous les yeux de grands Magistrats. L'on demande donc s'il est plus à propos de transporter généralement tous les malades dans des infirmeries publiques, ou de les laisser chacun chez eux, à moins que la pauvreté ou des raisons semblables de commodité ne rendent les infirmeries publiques ou les hôpitaux préférables aux maisons particu-

Préservatifs pour les particuliers.

Infirmeries publiques.

lières. Mais la seule disposition des esprits des malades devoit décider en cette occasion ; car comme il est de la dernière conséquence d'éloigner d'un lieu pestiféré tout ce qui a l'air de fraïeur & de consternation , il devient nécessaire d'épargner aux sains & aux malades tout ce qui peut ou les affliger ou les abattre ; or d'être transporté malgré soy & de voir transporter des malades à travers la ville , c'est une sorte de ceremonial lugubre , tout propre à jeter les malades dans le desespoir & les spectateurs dans la consternation ; lors surtout qu'en même temps on voit des boutiques & des maisons fermées & tristement placardées de croix , d'inscriptions ou de semblables notes affligeantes ; ajoutez l'apparition , pour ainsi dire , d'une sorte de spectre qu'on leur fait voir

voir dans les Medecins , qu'on habille comme de tristes masques ; tout ceci se trouvant encore accompagné d'enseignes noires ou draps mortuaires , comme il est de coutume en quelques endroits d'en arborer au haut des clochers d'une Ville pestiferée , comme si l'on vouloit sonner le tocsin de peste , & publier ses oïlarmes ; en effet est-il un spectacle plus capable d'inspirer le découragement & par conséquent de mettre les malades dans un danger imminent de la mort , par le serrement de cœur où doivent les jeter des objets faits pour la consternation , à l'aspect desquels les personnes saines elles-mêmes risquent d'être saisies : certes un appareil aussi tragique dans un tems où l'on ne sçauroit trop faire pour raffermir les esprits & soutenir le

courage, paroît peu convenable, & rien ne semble si contraire aux loix d'une sage précaution !

Au contraire le premier soin qu'il faut prendre tout d'abord dans une Ville infectée, c'est d'empêcher autant qu'il sera possible que rien ne change dans les dispositions extérieures, pas même dans l'administration publique & des Offices divins dans les Eglises, & de la Justice dans les Tribunaux ; de sorte que la Religion, la Justice & le Commerce s'exercent à l'ordinaire, ou du moins avec la même liberté. Ce n'est pas que l'on ne comprenne parfaitement toutes les raisons des usages qu'on vient de condamner ; mais ils apportent trop de danger, puisqu'ils vont directement à éteindre les causes de la vie, en serrant le cœur de tout le monde,

& par conséquent à étouffer la chaleur naturelle, & à ce prix il y auroit peu de coûumes respectables.

Le premier donc & le plus grand préservatif en cette occasion, c'est de décrediter la peste dans les esprits des peuples en les persuadant de la peur qu'on leur a toujours fait de sa souveraine malignité, afin qu'en reprenant contenance, ils soient infiniment moins exposez à ses menaces : c'est pourquoi on fera regarder la peste comme une maladie, à la vérité, très dangereuse, mais envers laquelle il faut se gouverner comme on fait envers la petite verole, pour maligne & meurtrière qu'elle puisse être, & pour laquelle on ne déplace rien dans les Villes; ceux qui en sont attaquez demeurans dans leurs maisons particulières, on les y traite & on

v. wede-
lius de cau-
sis diritatjs
pestis

les y guérit, sans que l'on remarque que le voisinage s'en infecte, ni que ceux qui les traitent la gagnent: tout de même aussi on laissera les pestiferez chez eux, on les y traitera sans s'effraïer, & le voisinage en sera moins infecté que si on le confternoit par l'enlèvement des malades. Par ce moïen tout demeurant tranquille & rangé dans une Ville, dont les boutiques demeureroient ouvertes & où l'on vendroit & acheteroit à l'ordinaire, les malades seroient d'autant mieux traitez, qu'ils seroient moins abandonnez, & qu'ils ne manqueroient de rien, pourvû que la Ville, en vertu des sages ordonnances, fut abondamment pourvûë des choses necessaires à la vie.

On opposera sans doute à ce que l'on vient de proposer, qu'en laissant ainsi les malades

chez eux, & au milieu de tout le monde, on ne fait rien pour prévenir la contagion qui se répandra au contraire d'autant plus, que plus de monde y sera exposé. Mais outre que la contagion feroit peu de conquêtes sur des esprits rassurez par le bon ordre, l'arrangement, & par la satisfaction de se trouver toujours au milieu de ses proches & de ses amis, de severes ordonnances rigoureusement executées, contiendroient chez eux ceux dont les maisons seroient infectées. Il seroit donc défendu sous des peines afflictives à qui que ce soit habitant une maison infectée d'aller ni dans les Marchez, ni dans les Assemblées publiques, pas même dans les Eglises, leur enjoignant d'ailleurs de faire avertir dans les Bureaux qui seroient établis pour cela, que la ma-

ladie est chez eux , afin que des Bureaux on leur envoiât tout ce qu'il leur faudroit pour les besoins de la vie , par les mains de gens préposez uniquement pour porter à l'entrée ou à la porte des maisons les choses qu'ils auront fait demander.

On ne craint pas même d'avancer que par cette police exactement observée , la contagion feroit moins de progrès ; car si elle est répandue dans l'air, rien de tout ce qu'on vient de proposer ne rendra l'air plus contagieux ; car il demeure toujours tel dans les lieux infects, soit qu'on y laisse les malades , soit qu'on les en transporte : & si elle est dans les personnes, elle demeurera uniquement attachée aux malades , comme la petite verole à ceux qui en sont attaquez , moyennant qu'on les laisse dans leur maison au milieu

de leur famille , qui vivra avec eux dans la même securité dans laquelle on vit avec ceux qui ont la petite verole.

C'est encore une maniere de se préserver de la peste que d'en faire promptement exhaler le venin , & pour cela on se gardera bien de tenir fermées les maisons ou les fenêtres des lieux infectez ; car il ne faut pas faire avec la contagion comme avec le tonnerre , il faut tout ouvrir , afin que ce venin étant mis au grand air perde sa force & se dissipe ; car il ne faut point oublier que ce venin consiste souvent dans une très petite portion d'air , à la verité , malignement modifié , mais cependant d'une vertu bornée qui s'affoiblit par consequent & qui se perd dans une grande étendue d'air , dont l'élasticité supérieure à celle d'un atome d'air , absorbe

Ne point
tenir les
maisons
fermées.

v. la Dis-
sert. latine
de M. Mead
sur la con-
tagioa.

celle-ci , la concentre & la met
au neant.

Cependant on tiendra les ruës
de la Ville bien nettes , souvent
balaïées, pour changer souvent
l'air , & souvent baignées d'eau,
pour tenir toujours l'air frais ,
& chaque particulier se lavera
les mains tous les jours avec du
vinaigre , il s'en frottera les na-
rines & les temples , il en boira
même si on le trouve nécessaire.

Tout autre remede est presque
illusoire ou dangereux , si l'on
en excepte cependant les *amu-*
letes , lesquels formant autour
de chaque particulier une *at-*
mosphere propre , mettent dans
l'air lui-même un préservatif ,
en même temps qu'ils feront
de cet air ainsi modifié , une
garde autour de chaque corps.
Mais ces *amulettes* ne doivent
jamais être d'odeurs trop dou-
ces ou amollissantes , mais avoir

Amulettes.

aucontraire quelque chose de fort, de mâle & de confortant ; le *camphre*, le *citron* & l'*ail* sont en réputation & ils la méritent. Les *fumigations* domestiques ou faites dans l'intérieur des maisons, ne seront point à négliger, faites surtout avec le vinaigre versé sur des briques ardentes, ou bien avec le soufre, la poudre à canon, &c.

Une autre précaution encore domestique se trouve dans l'usage des *sachets* de plantes aromatiques, qu'on mettra dans les coffres & armoires, parmi le linge & les habits, préférant pour ces sachets les plantes *ameres aromatiques*, comme l'*absinthe*, l'*auronne*, &c. parce qu'elles concentrent un *sel* moins *volatil* & moins éloigné de l'*acide*, d'où leur vient une vertu astringente & défensive, bien propre pour affermir le ressort ou le

Sachets.

tissu des parties qui en recevront les vapeurs ou les exhalaisons ; l'écorce de citron est encore de cette nature, car elle exhale un esprit mixte, qui tient de l'*acide* & de l'*huileux aromatique*, de sorte que dans le citron seul se trouve l'assemblage de tout ce qui convient au meilleur préservatif ; aussi en fait-t'on le meilleur des *amulettes*, quand il est piqué de cloux de giroflées. Enfin l'on changera souvent, autant qu'on le pourra, de linge & d'habit, pour se tenir le corps toujours frais, pour rompre les impressions malignes qui viennent du dehors & se familiariser le moins qu'il sera possible avec l'air régnant.

Changer
de linge &
d'habits.

S'il faut
être à jeun.

Vous m'attendez, Monsieur, à la question que vous me faites l'honneur de me proposer, s'il convient mieux d'aller voir les pestiférés à jeun, qu'après avoir

pris quelque nourriture ; mais avec un peu d'attention on trouve bien-tôt la décision de cette difficulté. Une nourriture nouvellement prise devient un chyle nouveau , ou un sang crud , disposé par conséquent à admettre en soi ou à recevoir les impressions qui lui viendront du dehors , outre qu'étant alors imparfaitement digéré & mal *dephlegmé* , il participe moins de la *force systaltique* qui fait la défense des parties du corps humain : delà il s'ensuit , qu'un homme qui vient de prendre de la nourriture , & qui dans cet état se mêle parmi les pestiférez , va s'offrir & se présente à un danger manifeste de contagion.

Je viens, Monsieur , en me conformant à l'ordre de vos questions , à l'examen de la peste, dont vous voudriez voir la

Nature
de peste.

nature & les causes bien développées, les indications bien établies & les remèdes justement appliquez ; vos vœux, Monsieur, sont ceux d'un Medecin attentif tout occupé du bien des malades & de l'honneur de la profession. Mais que votre équité ne vous laisse point, s'il vous plaît, oublier la difficulté de la matiere, le danger auquel on s'expose en décidant de la vie des hommes dans une circonstance si obscure qui embarasse les plus forts esprits, qui étourdit les meilleures têtes, tant tout se trouve encore incertain ou mal démêlé en matiere de peste.

C'est pourquoi pour éviter la méprise dans une recherche où l'on coure risque d'en tant faire, j'établis d'abord & pose comme premiers principes quelques connoissances préliminai-

res, constantes, avouées de tout le monde, sans rien emprunter des systèmes, pour en tirer avec vous, Monsieur, de justes conséquences pour la connoissance & la cure de cette maladie; non que jepenſe à en définir les véritables causes qui partageront peut être toujours les esprits; mais je ne crois point impossible d'en faire toucher la qualité & le genie, ce qui suffira pour tracer à un Medecin la route qu'il doit suivre pour guérir, & en ce point pourront se réunir des esprits équitables & uniquement prévenus par l'ar-
mour de la vérité, & par le plaisir de la réussite en Medecine.

Il est premierement certain que la peste est un fleau de Dieu, les saints Livres en font foi, & les Prophetes en particulier en menacent continuel-

lement ceux qui seront rebelles à sa loy.

Ce fleau est toujours prêt, & aux ordres de Dieu qui l'envoye & le fait partir quand il luy plaît, *Mittam pestilentiam in medio vestri*, & ce fleau passe par où Dieu l'ordonne, *Et pestilentia transibit per te.*

Ce fleau est donc présent & existant quelque part, & cette existence est un effet de la création, puisqu'il ne se fait rien de nouveau, & qu'il n'est rien d'existant qui n'ait été créé.

Il est donc un endroit dans le monde où reside ce fleau. Cet endroit n'est point révélé, mais il est des événemens naturels qui deviennent des leçons d'une Physique non douteuse, quand on ne les examine que par ce qu'ils ont d'évident, de simple & de vrai.

Son origine
ne.

Un de ces événemens se trou-

Levit. c. 26.

v. 26.

Ezech. c. 14.

v. 21.

Id. c. 28.

v. 23. &c.

Id. c. 5. v.

17.

Existence
de la peste.

ve dans les tremblemens de terre qui étonnent des païs entiers; qui renversent des villes, entrouvrent les terres, & sont suivis de pestes qui désolent les mêmes païs; c'est donc le centre de la terre qui cache ce fleau, ou qui en renferme la matiere. Or ces tremblemens de terre sont les effets de feux souterrains qui s'enflamment & se font jour, & delà s'ensuit naturellement que ces pestes sont des échappées de feu.

Une autre observation naturelle convenüe par tout le monde, c'est que la peste est une maladie propre aux païs chauds, & qu'il n'en est guères dans les païs froids ou temperez qui n'y aient été apportées des païs chauds.

v. la Dissertation de
M. Mead,

Avec tout ceci nous en sçavons peut-être encore trop peu pour donner un nom à la cause

de la peste, mais nous en sçavons assez pour pouvoir nous assurer qu'elle vient de la terre & d'un feu qui y existe, & cela suffit pour donner à connoître la qualité, le génie & la nature de la peste.

Qualité de
la peste.

Les symptômes de cette maladie sont encore des indices par lesquels la nature se montre dans la production de la peste; car quoique tous ces symptomes la representent sous différentes faces qui feroient presque croire que ce sont des maladies différentes, ils sortent tous d'une même source, de sorte que sous differens visages ils ont une même nature, aussi se terminent-ils par des *crises*, ou par des *dépôts* de même qualité. Ainsi, que le malade de peste soit abattu, morne & assoupi, ou qu'on le voie agité, troublé & *phrénétique*, que les yeux soient ar-

dens

dens ou chargez , les urines naturelles sanglantes ou enflammées , le ventre ferré ou en *colliquation* par des cours de ventre ou des dysenteries , la peau douce ou brûlante , la langue sèche ou humide , enfin que la fièvre paroisse obscure ou vementente , la maladie n'en est pas moins contagieuse , les *bubons* , les *charbons* , les *exanthemes* n'en sont pas moins fréquens ; en un mot , quelque apparence que la maladie montre dans la contenance du malade , tranquille ou emportée , l'on n'en découvre pas moins dans tous les corps de ceux qui meurent des épanchemens de sang , des *phlogoses* , des *inflammations* , des *gangrenes*.

Mais abandonnez tant que l'on voudra par les systêmes , dans lesquels on ne trouve , dit-on , pas de raisons pour expli-

On connoît la peste sans le secours des systêmes.

quer des phenomenes de maladie si opposez & si contradictoires ; ajoûtez , si vous voulez , si capricieux , si variables & si bizarres , peut-on s'aveugler au point de ne point appercevoir qu'une maladie où tout est en *phlogose* , en *inflammation* , en *charbons* & en feux , est de la nature des maladies *inflammatoires* , où toutes les puissances sont outrées , & toutes les resistances vaincuës ; de sorte que les *fluides* échappiez & soustraits aux forces des *solides* , ou abandonnez à eux-mêmes , font voir le malade abbattu & comme dénué de forces , en même tems que tout est excédé dans les forces & dans les puissances de son corps. Qu'ainsi soit donc qu'on n'aie point de noms à lonner aux causes de ces symptômes étonnans , peut-t'on appercevoir qu'une matiere de feu

fortie des entrailles de la terre a donné naissance à cette maladie, & qu'une matiere de feu concentrée dans les entrailles des hommes, l'entretient & en fait la malignité.

Je doute, Monsieur, qu'il y ait beaucoup de choses à contester dans ce qu'on vient d'avancer pour faire sentir la nature de la peste : voici cependant quelques autres réflexions qui confirment la même chose, & elles viennent de l'idée naturelle qu'a tout le monde de la contagion, qui caractérise si singulièrement cette maladie.

La contagion est une communication d'une matiere insensible qui passe soudainement dans le corps, qui le saisit tout d'un coup, & tout d'un coup en trouble l'ordre, & en renverse l'économie. Dans de telles circonstances & de tels effets

Que la contagion est le caractère de la peste.

peut - t'on ne pas reconnoître quelque chose de très - fin , de très-subtil & de très-actif , par où l'on comprendra que la cause de la peste n'est point une qualité foible & paresseuse , puisqu'elle est d'une action si prompte & si diligente ; à quoi si l'on ajoute la celerité du ravage qu'elle commet dans le corps , dont elle altere , change & renverse toutes les puissances en peu de jours , & souvent en peu d'heures ; n'en est-ce point assez pour faire comprendre à un Medecin , que cette sorte de cause (quand bien même on ne pourroit la nommer) a infiniment besoin d'être incessamment reprimée , & que par conséquent rien n'est plus propre à la guérison de la peste que tout ce qui anime , ce qui agite & ce qui developpe le sang , ce qui le rarefie , enfin ce qui l'enflamme.

Mais ici se presente une nouvelle réflexion, très-propre à découvrir à un Medecin exercé ce qu'il a à faire dans la cure de la peste. Tout ce qu'on observe pendant le cours de cette maladie, soit dans les évacuations qui y arrivent, soit dans les engagements ou les dépôts qui s'y font, tout montre aux yeux d'un Medecin, que c'est à la *partie rouge* du sang qu'appartiennent les symptomes les plus graves, comme les *hemorrhagies*, les *dysenteries*, les *exanthemes*, les *bubons*, les *charbons*, & les desordres qu'on trouve à l'ouverture des corps de ceux qui meurent de peste, persuadent les yeux de la même chose, car ce sont par tout des *phlogoses*, des *inflammations*, des épanchemens de sang, des gangrenes, enfin un pourpre, une noirceur, une lividité em-

Que la partie rouge du sang a beaucoup de part dans la peste.

preintes sur les viscères, toutes marques d'un sang fourvoïé, arrêté & pourri dans ses vaisseaux.

Vous appercevez sans doute, Monsieur, la preuve qui se tire naturellement de ces réflexions; car c'est donc la partie du sang la plus inflammable qui est en faute ou en souffrance dans la peste, puisque l'on sçait & que l'on convient que la chaleur vient de cette partie rouge, ainsi l'inflammation doit être d'autant plus grande que cette partie du sang sera plus intéressée.

Tout favorise cette idée de la peste; car en même temps que l'on observe que cette maladie tire son origine des feux souterrains, qu'elle est entretenue par les feux des entrailles, qu'elle est attestée par les marques imprimées sur les viscères,

lesquelles marques sont les indices ou les témoins de *la partie rouge du sang* qui est arrêtée, l'on observe encore que la peste s'attaque moins aux enfans & aux vieillards qu'aux jeunes gens, & d'entre ceux-ci à ceux qui sont le plus replets, & par conséquent ceux en qui il y a plus d'ardeur & de suc inflammables ; rien certes ne paroît manquer à cette preuve ! elle est cependant fortifiée encore parce qu'on éprouve que la peste s'accroît dans l'Automne, c'est-à-dire, après que les grandes chaleurs de l'Eté ont enflammé l'air & le sang.

Il ne faut donc pas s'en prendre à l'insuffisance des systêmes, de ce qu'on n'a point connu la nature de la peste, en conséquence de quoi on se seroit livré à l'avanture de remèdes, fondés plutôt sur des notions

populaires que sur les principes d'une vraie medecine.

Si cependant l'on trouve dans une qualité de l'air reconnuë de tout le monde & dans le mecha- nisme du corps humain le plus incontestable , des raisons natu- relles , sensibles & non mandrées qui peuvent servir à expliquer la cause de la peste , & faire en- tendre aux autres les veuës de la Medecine , convient-t'il de la priver de ces secours , elle qui en quête de toutes parts ? car enfin autant qu'un systême bâti sur des suppositions gratuites , forgées seulement justes & sui- vies pour fournir des preuves est dangereux en Medecine , avec autant de raison, un assem- blage de faits rassemblez & mis de concert ou d'intelligence pour servir de preuve , passera pour le systême de la nature même ; le seul permis en bonne medecine ,

Systême ,
quel role
rable en
medecine.

medecine , qui s'en aide pour s'expliquer , mais qui n'y prend jamais de quoi regler ses démarches.

Or la Medecine n'est point dénuée , comme on voudroit le faire croire , de ces sortes de raisons ; elle en trouve en particulier de suffisantes pour tirer la contagion du néant , auquel on a effaié de la reduire , en la faisant passer pour une chimere ou une foiblesse d'imagination.

Elle prouve aucontraire que c'est un être positif & réel , & voici comment. Un país est premierement empesté par l'émanation de corpuscules ignez que des feux souterrains , par exemple , exhalent dans l'air après des tremblemens de terre : ou bien une terre continuellement imprégnée de ces matieres de feu , les exhale continuellement dans l'air , & c'est

Que la contagion n'est point une chimere.

le cas de ces païs chauds où la peste habite ordinairement, & d'où, par exemple, elle a été apportée à Marseille. Cet air modifié selon la mesure & la force du ressort ou de l'élasticité de ces atômes ignez prend une sorte de vibration qui fait la disposition ou la qualité propre à l'air du païs, avec lequel les habitans vivent & subsistent avec moins de danger, parce qu'ils y sont nez, & par conséquent accoutumés à vivre avec lui; de sorte que les esprits ou les nerfs de ces habitans ayant formé leur *ton* sur celui de cet air, & s'étant mis de concert ou en cadence avec lui, ils communiquent de vibrations, & se trouvent toujours d'intelligence. Il n'en est plus de même quand cet air ainsi modifié vient à se mêler avec un autre air différent, c'est-à-dire, de

Air contagieux, & comment.

différente modification. C'est ce qui arrive quand, par exemple, des paquets de marchandises faits & garotez dans ces païs, sont apportez dans un autre dont l'air est différemment modifié ; car ces marchandises pleines qu'elles sont de l'air du païs dont elles viennent, & qu'elles ont étroitement conservé dans les caisses où on les a renfermées & resserrées, ne peuvent se déployer qu'en répandant l'air où elles se trouvent, ces matières d'un ressort étranger, plus fort d'ailleurs & plus vif que celui qu'elles rencontrent & avec lequel elles communiquent, alors celui-ci fortement ébranlé, sort de son oscillation ordinaire ; & entrant en vibration semblable à celle de cet air apporté, il change de nature & se revêt d'une élasticité étrangère. Mais l'on com-

prend le danger que coure la santé d'un homme qui respire un air si étrangement changé pour lui, si l'on songe que la vie elle-même est une oscillation entretenue par un air intérieur qui tient son action ou sa force de l'air extérieur avec lequel il communique continuellement; delà naîtra une contrariété entre ces deux airs; & en conséquence un déconcertement dans les fonctions du corps, si l'on se souvient d'ailleurs que c'est une matière de feu qui a commencé ce désordre, & que cette matière de feu est reçue dans la partie du sang qui a le plus d'ardeur & de feu, il devient manifeste que ce n'est rien moins qu'une incendie qui va s'allumer dans les entrailles. Cette explication deshonorera-t-elle la Physique? cette contrariété de vibrations est-t-elle sup-

posée ? les loix de l'économie naturelle démentent-elles cette *étiologie* ? c'est cependant & au naturel en quoi consiste la sorte de contagion qui se porte dans les marchandises ou dans les habits ; car il en est une autre qui se fait d'*atmosphère* à *atmosphère*, parce qu'elles tiennent l'une à l'autre, & celle-ci se fait par voie d'*ondulation*, de la manière qui suit.

Deux sortes de contagion.

L'air est un assemblage de particules souples & roides tout à la fois, lesquelles roulant mollement les unes sur les autres, se pressent sans se briser, s'unissent sans se confondre, & s'entre-poussent sans se diviser ; c'est une masse fluide & flottante, dont les parties toujours agitées, mouvent & agitent celles qui n'ont ni plus de masse, ni plus de résistance qu'elles ; un air voisin est de cette sorte, disposé

Nature de l'air.

par conséquent à s'unir de mouvemens avec son voisin, d'une manière d'autant plus uniforme qu'ils sont *homogènes*; ainsi ces mouvemens étant *elastiques*, les *vibrations* passant de l'un dans l'autre, deviendront des *ondulations* reciproques & uniformes, qui établiront une uniformité de nature entre des corps dont la nature consiste toute en mouvement; en faut-t'il davantage pour faire comprendre, comment les vibrations d'une *atmosphere* peuvent gagner jusqu'à une *atmosphere* fort éloignée, & par là est représentée l'idée physique de contagion.

La contagion est un être.

Ce n'est donc plus une fantaisie que la contagion, ou un nom sans réalité, ce n'est pas même simplement un *mode*, c'est un être ou un air modifié, lequel venant à modifier à sa manière l'air interieur & les nerfs

des corps en qui il est reçu par la respiration, en change les oscillations, les trouble & les renverse; la contagion enfin n'est plus une chose sur laquelle la Médecine soit aveugle au point qu'elle ne puisse en rendre compte au public; il la comprendra au contraire par cette Physique simple, naturelle & à la portée du sens commun, ensemble les raisons des préservatifs qu'on lui a conseillez, & de ceux dont on lui a fait sentir les inconviniens & les dangers. Mais la Médecine peut encore davantage à l'aide de ces notions, qui montrent au naturel, & mettent presque sous les yeux les causes de la peste; vous en allez juger de même, Monsieur; car je connois votre équité qui ne peut se refuser à ce qui a l'air d'évidence & porte le caractère de vérité.

Etiologie
de la peste.

L'idée qu'on a de l'air pour l'entretien de la santé & de la vie, mène actuellement à celle suivant laquelle il cause des maladies, & en particulier la peste. Les parties dont il est composé sont souples & roides, insinuantes & flotantes les unes contre les autres ; ainsi situées elles s'introduisent par la respiration dans les vesicules du pōmon, & par le moïen des alimens dans le sang, & là comme autant de brins de ressort, elles animent tout à la fois les *solides* & les *fluides*, & entretiennent ainsi la vertu *systaltique* qui régit les fonctions du corps & entretient l'ordre de l'*économie animale* ; car c'est une puissance *homogène* au sang par la destination du Createur, lequel aïant fait l'air pour entretenir l'équilibre entre tous les êtres de l'univers, l'a spéciale-

ment destiné pour mettre en convenance toutes les parties du corps humain. Cela auroit toujours été ainsi, mais l'homme étant sorti de l'obéissance qu'il devoit au Createur, la terre & tout ce qui en dépend sont aussi sortis des égards & de la soumission qu'ils devoient à l'homme, & en consequence chaque être soulevé est devenu ennemi, & s'en est fait, & par là a été assujetti au déchet & au dépérissement; l'air en particulier est devenu variable, changeant, exposé à mille inégalité, & pour cela une occasion toujours prochaine à troubler l'ordre & l'économie de la santé.

Ces troubles sont supportables & plus pénibles que mortels, quand le vice de l'air en altere plus l'élasticité, qu'il ne la pervertit, & alors il ne se fait que des maladies ordinaires, parce

Vice de
l'air, en
quoi il
consiste.

que le rapport naturel d'entre l'air & le corps humain n'étant pas encore ruiné, les loix naturelles qui président à la santé conservent leurs forces, ou la recouvrent aisément, au lieu qu'elles succombent d'abord, quand une force supérieure & étrangère renverse ou change ces loix. Or cette force supérieure étrangère fera, par exemple, un air contagieux, imprégné de parties de feu, outrelement élastique, parce qu'il est un double ressort, qui animant excessivement les *solides* & poussant les *fluides* avec vehemence, établit dans tout le corps un ressort ruineux par son excès; car il rompt, change & détruit les mesures, l'ordre & les *directions* de la circulation du sang, d'où viennent les engagements qu'il prend dans les viscères, les ralentissemens qu'il y souffre, les

Effets du
vice de
l'air sur le
corps.

inflammations qu'il y fait, les douleurs qu'il y cause, les abscesses qu'il y amasse, & les gangrenes qu'il y attire.

Cette peinture représente au naturel les desordres & les dégats qui se trouvent dans les corps de ceux qui périssent de la peste; car ces abscesses, ces inflammations, ces pourritures, ces gangrenes & semblables délabremens qu'on y observe, sont les effets d'une puissance ou d'une force outrée, qui aiant engagé le sang dans les extrémités des vaisseaux *capillaires*, en a forcé les ressorts, détruit les resistances, & renversé les digues: tout y paroît excédé & dans les *solides* & dans les *fluides*, parce que cette force demeurée du double ressort de l'air les a porté beaucoup au-delà de leur puissance naturelle.

84 *Traité de la Peste.*

Le début de cette maladie est une preuve évidente de cette force excessive, car les maux de tête, insupportables, les *charbons*, les *exanthemes*, les taches pourpreuses, les *bubons*, &c. qui se produisent quelquefois tout d'abord, sont toutes marques sensibles d'un sang emporté au delà des bornes naturelles, & les effets d'une *vibration* outrée de la part du cœur, laquelle comme un coup de piston excessif jetteroit une liqueur au-delà de ses tuyaux. Cette énormité de forces fait plus, l'impetuosité qu'elle donne au sang dérange le courant de la circulation de sa partie rouge, laquelle ne pouvant toute enfler les capacitez des arteres ordinaires, est forcée de se jeter dans les arteres *lymphatiques* ou tuyaux *excretoires*, d'où il arrive une espece d'inondation

Causes des
bubons,
&c.

Dérangement de la
circulation
du sang
qui se four-
voie dans
les lym-
phatiques.

de sang comme *extravasé* dans toutes les parties, lesquelles pour cette raison sortant de leur couleur naturelle, deviennent rouges, pourprées, noires & livides.

A cet engagement du sang contribué merveilleusement son épaisissement, c'est-à-dire, cette consistance coëneuse qu'on observe tous les jours dans le sang des pestiferez, épaisissement que produit le dérangement des *se-cretions*, & en particulier le déplacement de la lymphe ou partie blanche du sang, laquelle trouvant les artères *lymphatiques* remplies & préoccupées par la partie rouge qui y a été poussée, est obligée de demeurer confuse & de surcroît dans les artères ordinaires, dans lesquelles grossissant le corps, la masse & la consistance du sang qui y est contenu, en fait une liqueur

Embarras
des lym-
phatiques.)

Coëne du
sang.

gluante, blanchâtre & épaisse.
Toutes ces reflexions prises dans la nature du sang & du corps humain, mettent en évidence celle de la peste, & les raisons des prompts & étonnans defordres qu'elle apporte dans l'économie animale & dans les fonctions principales qu'elle renverse, change ou trouble tout à la fois : mais elles montrent en même temps les raisons pourquoy les secours de la Medecine viennent presque toujours à tard, parce que le sang & ses sucs ont souvent pris leurs engagements dans les visceres, avant qu'on ait apporté ces secours qui doivent être aussi prompts dans leurs actions que celles des causes de la maladie, à faute de quoi trouvant le mal fait & consommé, c'est-à-dire, le sang engagé & épanché & inondant ces visceres, ces visce-

res eux-mêmes se trouvent souvent perdus tout d'abord, parce que leurs ressorts ou les diamètres de leurs vaisseaux ont été tous, & tout à la fois forcez & surmontez; c'est pourquoi ces secours demeurent souvent inutiles & exposez au blâme que l'on en fait par le peu de succès qu'on en remarque. Ces succès deviendroient plus utiles aux malades, & plus glorieux à la Medecine, si ces secours étoient emploïez & prévenoient tout d'abord, moins l'effet encore que l'action du ressort excessif qui va dans un moment renverser ou troubler les causes de la vie.

Raison du
peu de suc-
cès des re-
medes.

Avec des raisons puisées dans le fond de la nature, recüeillies des dispositions de l'air, & de celles des loix de l'économie animale, auriez-vous jamais soupçonné, Monsieur, que la

Medecine en manquant, soit pour connoître la nature de la peste, soit pour en expliquer les causes ? Un pareil pretexte pour excuser les carnages que feroit cette maladie sous les yeux de Medecins accreditez dans le monde, ne vous paroîtroit-il pas un étrange écart de conduite en Medecine ? La candeur avec laquelle ils s'ayoïeroient modestement peu ou point éclairer sur la cause de ce mal, & peu heureux dans les succès de leurs ordonnances, les justifieroit mal, sur tout si on les voïoit donner confiance & crédit à de puissans remedes que des mains sages en Medecine ne se permettent que pour remplir des *indications* bien établies : mais s'ils manquoient d'*indications* de leur aveu, disans qu'ils ne connoïtroient pas cette maladie, pourroit-t'on, sans étonnement, leur

leur voir donner ces grands remèdes sans d'autre garand que le préjugé populaire qui en autorise l'intention ? ne seroit-ce pas marcher sans boussole en Medecine, & cependant se mettre sous la garde du Public, en lui faisant trouver bon le malheur des remèdes qu'il approuve ?

La prétendue ignorance donc de la Medecine sur la nature de la peste, ne vient que parce que les Medecins, comme les autres hommes, sortent malaisément des préjuges de l'enfance ; elevez donc parmi un monde qui n'a là-dessus qu'une voix, que la peste est un mal incurable incompréhensible & au-dessus de la portée de l'esprit humain, ils se le tiennent pour dit & prouvé, de sorte qu'accoutumez à penser comme le peuple, ils jugent comme lui, & se trou-

Préjuges publics sur la peste.

vent peuple, parvenus même à des sciences superieures, ou à des places distinguées. L'étude dans une Ecole celebre devoit redresser ces préjugés, surtout en Medecine, laquelle bien entendue en préserve l'esprit d'un Medecin ou l'en délivre, & par là lui épargne des mécomptes deshonorans pour la profession & funestes pour les malades. La peste donc n'est ni incurable, ni incompréhensible; & comme l'on est parvenu à en dévoiler le mystere, l'on va en tracer la guérison.

Maniere
de traiter
la peste.

Pour l'obtenir il faut n'oublier jamais que cette maladie va très vite, & que par conséquent tout remede qui ne soulage point avec la même promptitude est ordinairement insuffisant. Il faut encore soigneusement observer de quelle maniere, par quel accident & par

où se termine malheureusement cette maladie , pour traverser par de sages mesures ou empêcher ce malheureux événement.

Il faut s'occuper enfin du terme où du lieu où se porte finalement la cause du mal ou son impression. Or comme c'est le sang que l'on trouve arrêté dans des vaisseaux insensibles aux yeux dans l'état naturel, il faut conclure que ce qui se porte si rapidement dans ces petits vaisseaux, est le sang lui-même lancé impetueusement dans les vaisseaux capillaires , & par conséquent que c'est à réprimer ou à retarder cette rapidité qu'un Medecin doit penser tout d'abord , sans cependant jamais perdre de vûe que dans cette maladie le vice du sang est dans son mouvement plutôt que dans sa corruption. Mais parce que c'est dans l'extrémité des vais-

Vice du sang.

Son mouvement.

seaux que le sang se trouve arrêté, un Medecin connoisseur comprendra en même temps qu'une si prodigieuse longueur de vaisseaux n'a pû être si rapidement traversée qu'en vertu du mouvement *progressif* du sang, par où l'on conçoit que c'est beaucoup moins de son mouvement intestin qu'il doit s'occuper dans la cure de la peste, que de son mouvement *progressif*.

Raisons
de ce mou-
vement.

Ceci est prouvé parce que le sang par lui-même n'a point de puissance en propre pour se porter si fort au loin, il la doit toute entière à celle des parties qui l'environnent & le contiennent, c'est-à-dire, à la vertu *systaltique* des vaisseaux, laquelle faisant dans les viscères office de cœurs subsidiaires, aide à pousser le sang jusques dans les réduits des vaisseaux capillaires;

ainsi le mouvement *progressif* du sang tient la vertu des *solides*, pour laquelle par conséquent un Medecin doit avoir de particuliers égards dans la cure de la peste; & en ceci se voit la raison trop commune des mauvais succès que l'on essuie dans le traitement de cette maladie, parce qu'uniquement occupé des *fluides* en rectifiant le sang, on manque à l'attention que demandent les *solides* qui les régissent.

Au reste suivant le point de vûe qu'on vient de marquer, deux partis se présentent à choisir pour la cure de la peste, l'un de contenir le sang & d'en moderer la rapidité, pour lui faire éviter le fatal écueil de s'aller engager par son impetuosité dans des détroits d'où il ne peut revenir; l'autre de suivre le penchant de la nature & la déter-

Deux manières de traiter la peste.

mination du sang vers l'habitude du corps, flatté de l'espérance, qu'y trouvant des milliers d'*excretoires*, il pourra au moyen d'une sueur abondante, se délivrer du venin dont il est impregné.

Hardiesse
dans les
remèdes.

Mais quelqu'un de ces deux partis que l'on prenne, il ne faut rien faire timidement ou à demi; car il faut absolument contenir le sang par tous les meilleurs moyens, pour le détourner des fâcheux engagements auxquels il court, ou il faut soutenir puissamment la détermination de son courant vers la peau pour le forcer à enfler les conduits *excretoires*, afin qu'une abondante sueur ne manque pas de succéder.

Dans le premier parti il faut saigner presque sans ménagement, exposant même le sang à perdre de son nécessaire,

pourvû qu'il conserve la liberté de sa circulation. Dans l'autre il faut comme prodiguer les *sudorifiques*, sans trop craindre ni chaleur, ni ardeur, pourvû que le sang ne s'arrête point, avant que d'avoir atteint les vaisseaux *excretoires* par lesquels il chasse au dehors l'esprit malin qui l'agite; sans ces conditions on ne voit que des saignées malheureuses & des sueurs manquées.

Sudorifiques. Manière de les donner.

De là en particulier vient le décri de la saignée dans la cure de la peste, parce qu'en saignant avec trop de ménagement, trop tard & trop peu de diligence, le sang au mépris d'un petit déchet qu'il a à souffrir, conserve son impetuosité, & continuë de s'aller précipiter, ou trop faiblement reprimé s'arrête à demi chemin dans les viscères, & y cause des charbons, le pourpre

Pourquoi la saignée réussit mal.

& les *exanthemes* qu'il auroit poussez à la peau. Les saignées faites de loin à loin ont un pareil inconvenient ; car ne rompant qu'imparfaitement l'impetuosité du sang, ou elles n'empêchent point les engagements funestes qu'il va faire dans l'habitude du corps ; ou elles occasionnent ces engagements, ou quelque épanchement même dans les entrailles.

Un plus grand malheur, c'est quand on saigne trop tard ; car alors aiant donné le temps au sang d'engorger les vaisseaux, il arrive le plus malheureux des événemens ; car la saignée ou vuïdant ou mettant à sec les grands vaisseaux, en même temps que le sang fixé dans les capillaires, n'y peut être rappelé, parce qu'il est trop écarté du courant, ou de l'orbe de la circulation, les grands vaisseaux s'affaissent

s'affaillent donc & tombent dans la *confidencce* qu'Hippocrate juge si dangereuse, les malades s'affoiblissent sans que les accidens perdent rien de leur véhémence, ou du moins ne diminuent-t'ils qu'avec la vie qui s'éteint: de tout ceci il faut conclure, que les saignées doivent être faites courageusement, tout d'abord, près à près, & sans y épargner la quantité; par ces précautions on empêche les capillaires de s'engorger, les grands vaisseaux ne demeurent point à vuide, parceque le sang non encore engagé ou fixé dans les petits vaisseaux, repasse continuellement dans les grands, & ainsi la circulation non interrompue préserve le fil de la vie.

L'horreur, dit-t'on, de prodiguer le sang, & de sapper les forces par les fondemens dans une maladie où elles sont

Conditions
de la saignée.

si cruellement abbattuës, & dans une disposition où le sang pénétré de venin a besoin de toute sa quantité & de toutes ses ressources pour se défaire & chasser de son sein un si dangereux hôte.

Double erreur populaire, dont la Physique & la disposition du corps humain devroient faire sentir le faux à des Medecins. Un corps abbatu n'est pas toujours foible, & un corps plein n'est pas toujours fort; car qui imputeroit à foiblesse l'inaction ou l'inhabilité à se remuer dans un homme à qui l'on auroit lié pieds & mains, & dont l'on auroit garoté toutes les parties? tout de même seroit-ce une preuve de dénuëment ou d'indigence dans une personne qui manqueroit d'argent, parce qu'il n'en auroit que d'enfermé sous plusieurs clefs dont il ne vou-

Raisons ou
causes de
la foibles-
se.

droit point se servir ? c'est l'état d'un corps rudement frappé de peste, il perit de foiblesse, d'abattement & d'aneantissement dès le premier jour ; or ce malade a encore certainement dans son entier tout ce qu'il avoit la veille de sang & d'esprits ; & pour mieux comprendre ce qui lui arrive alors par un exemple familier, juge-t'on foible un homme yvre, lequel étant vigoureux, plein de suc & de sang quelques heures auparavant, devient chancelant, sans force ni raison, léthargique & assoupi dès qu'il est enyvré ? il se fait un pareil dérangement dans ce malade de peste, un esprit impetueux a bouleversé toute l'économie de son corps, le sang & les *fluides* sont sortis du niveau, de l'ordre & de l'égalité de leurs mouvemens, & les *solides* animez par une force

étrangere, déchus de leur souplesse naturelle sont devenus roides, ferrez & convulsifs, le sang en consequence se trouve gêné, contraint & arrêté; par la même raison les nerfs ferrez dans leur tiffure & par l'appesantissement du sang, retardent ou ralentissent le cours des esprits & languissent dans leurs oscillations; en voilà-ce point assez pour réduire un corps plein de fucs & d'esprits au plus affreux abbattement? Pour en concevoir l'étendue & l'importance, quoique sans être causé par aucun défaut ou manquement des matériaux, pour ainsi dire, ou des choses nécessaires au soutien des forces, il faut se souvenir qu'un corps n'en a pour se maintenir dans ses fonctions, qu'autant que la circulation du sang & des esprits est libre, aisée & continue; or cette aisance & cette

Circulation du sang. Sa nécessité.

continuité de circulation dépend uniquement du continuel & libre retour des fucs & du sang qui circulent dans les vaisseaux capillaires des viscères & de l'habitude du corps, & qui en sont journellement ramenez dans les grands vaisseaux : car c'est journellement, puisqu'en même temps que des heures suffisent pour achever la circulation du sang par le cœur dans les grands vaisseaux, il faut des journées aux fucs des vaisseaux capillaires pour être rapportés par les grands vaisseaux au cœur. Par là il faut concevoir le *parenchyme* ou le tissu des parties, qu'un grand Maître en Medecine nomme la *substance poreuse*, comme le grand réservoir des fucs nourriciers, où à travers les circonvolutions des vaisseaux *capillaires*, comme par des *serpentins*, ils se co-

Circulation dans les capillaires.

M. Stahl

hobent, se digerent, s'affinent, se mesurent enfin & se *modelent* aux *diametres* des vaisseaux qu'ils ont à traverser, pour tomber à propos dans les grands, y délaïer le sang, le détremper & le nourrir, en fournissant à la masse des sucs, moûs, gras & onctueux, & à ses globules des appuis glissans & roulans, qui leur servent de véhicule pour rouler aisément, legerement, continuellement cependant; car ce sont des sucs *lymphatiques*, lesquels comme une fine gelée nourrissent & renouvellent le sang. Or ce réservoir se ferme dans un corps frappé de peste, en qui la vertu *systaltique* des *solides* infiniment rehaussée, & le tissu des parties resserré par la *phlogose* qui les occupe, retiennent ces sucs dans les étroites capacitez de leurs vaisseaux capillaires, & les empêchant

de parvenir dans les grands vaisseaux, appauvrissent le sang de sucs qui surabondent d'ailleurs.

Voilà , Monsieur , la vraie cause de la foiblesse & de l'abattement des pestiferez, en qui tant s'en faut qu'elle s'oppose à la saignée, elle montre au contraire la nécessité & la raison de la pratiquer sans inconvenient pour le fond des forces du malade, en qui elle délivre & met au large des sucs retenus, lesquels reprennent la place du sang que répand la saignée quand elle est faite à temps & aux conditions marquées ci-dessus, de sorte qu'un convalescent de la peste, après même avoir été amplement saigné, se trouvera peut-être avoir perdu de son embonpoint; mais il se retrouvera en force, parce que tous les vaisseaux étant libres & bien

Raison & nécessité de saigner.

dégagez , la circulation du sang ,
& des humeurs se fait aisément ,
& les sucs nourriciers portent
tous les jours dans les vaisseaux
y feront travaillez à propos , bien
digerez enfin , ils seront mis à
profit pour remplir les vuides
faits par la maladie & par les
remèdes.

Nonob-
stant la foi-
blesse.

La crainte de la foiblesse doit
d'autant moins occuper l'esprit
d'un Medecin dans la cure de
cette maladie , qu'il en est peu
où l'on meure plus rarement de
foiblesse & où l'on soit plus
promptement accablé , & pour
cette derniere raison où il soit
plus permis de faire d'amples
saignées ; car comme les reme-
des doivent être ici (s'il est pos-
sible) aussi prompts dans leur
operation , que la maladie est
rapide dans son cours , non-seu-
lement il faut préférer les reme-
des les plus convenables & les

plus efficaces, mais il faut encore rendre leur action prompte pour rompre au plutôt l'impétuosité de la maladie & détourner incessamment le coup mortel qu'elle va porter dans quelque partie. Suivant cette idée les saignées dans la peste doivent être amples, parce que faisant ainsi tout d'un coup un grand vuide au centre du corps & dans les grands vaisseaux, c'est déterminer les vaisseaux capillaires à s'y dégorger précipitamment par la raison que les humeurs trouvant peu de résistance vers ces endroits vuides, elles s'y portent avec beaucoup plus de facilité & d'abondance, d'où il arrive que les vaisseaux se relâchant tout à la fois, ils changent plus promptement la détermination de la circulation; aussi de grands Praticiens ont-ils trouvé la saignée *specifique* con-

Raison des
grandes
saignées.

tre la peste , en la faisant jusqu'à la défaillance, *ad animi deliquium.*

Endroits
d'où il faut
saigner,

Dans ces mêmes vûës, la saignée doit être faite de l'endroit le plus propre pour changer les *directions* du sang ; & c'est pour cela que les saignées du pied sont si estimables ; parce que le sang emporté ordinairement au cerveau dans cette maladie , a besoin d'être promptement rabattu. Mais si malgré la saignée du pied qui auroit été même répétée avec la diligence convenable , l'on remarquoit par l'énormité de la douleur de tête, son battement, son appesantissement, l'assoupissement *lethargique*, le brillant dans les yeux, les fortes envies de vomir, &c. que le sang s'engage dans le cerveau, surtout s'il étoit observé que les malades périssent la plupart par des dépôts dans cette

partie, il faudroit, suivant l'urgence du cas, ou saigner de l'artere, ou de la gorge, préférant celle-là à celle-ci, si l'empotement du sang se faisoit principalement remarquer; car en cette occasion rien ne rompra plus efficacement son impetuositè que d'en faire l'évacuation du vaisseau même où se fait l'engagement ou le dépôt. Les ven-

Saignée
de l'artere.

touses scarifiées pourront encore en cas pareil être placées suivant la prudence d'un Medecin.

Cependant la saignée qui est capitale en tant de maladies pressantes, a besoin en celle-ci d'aide pour contenir le sang, tant en moderant les irritations convulsives des parties nerveuses, qu'en procurant au sang plus de poids & de consistance. Les grandes saignées préparent à ces deux effets, par la sorte de transfusion qui s'opere au

Autres remèdes que la saignée.

moïen de cette grande évacuation de sang, lequel remplacé par des suc nourriciers temperrez, & par un ample usage de délaïants, prend en se renouvelant plus de masse & moins de *volatilité*, par où devenu moins propre à se *sublimer*, il se laisse contenir dans les grands vaisseaux. A ceci contribuëront merveilleusement les boüillons faits avec peu de viande prise d'ailleurs des chairs de jeunes animaux, avec le *riz*, l'*orge*, le *grau*, où l'on ajoutera quelques cuillerées des suc d'*oxytriphylum*, de *petite ozeille*, ou de *verjus*; car autant que les *amers* sont recommandables en d'autres maladies, autant les *acides* sont preferables dans la peste. A même dessein l'on se trouvera bien de l'esprit de *vitriol* ou de *soufre* ajouté par gouttes dans une décoction le-

Boüillons,
quels ils
doivent
être.

Acides.

gere de racines de scorsone, ou dont l'on aura arrosé ces poudres *absorbantes* si nécessaires & trop négligées dans la cure de la peste; les *terreux* ou *fixes* sont préférables, à l'imitation de *Galien* qui vante particulièrement le *bol armene*, jusques-là qu'il le donne pour une espèce de *specifique* alencontre de la peste; on y joindra les *coraux*, les *yeux d'écrevisses*, les *verres sigillées*, dont on a éprouvé des succès sensibles en temps de peste, mais imbibez de ces esprits *acides*. Le *nitre* est un autre grand remede & très efficace, quand il faut réprimer l'ardeur du sang; mais l'on se souviendra que son action est plus prompte & plus sûre, quand on le donne en poudre plutôt que dissous, parce qu'ainsi ramassé & faisant corps, il agit plus puissamment sur les mem-

Abloxi-
bants.

v. Rivinus
de peste.

Nitre.

Anodins.

branes de l'estomac, & en consequence sur les parties *solides* qui ont tant de part dans la production de la peste. A raison des mêmes *solides*, les *anodins* deviennent de grandes ressources pour la guérison de la peste, parce que dans une maladie comme celle-là où il faut que tous remèdes & nourritures portent à la *transpiration*, les *anodins* conviennent particulièrement, parce que rien ne la facilite tant que l'usage de ces remèdes mariez, surtout avec les *acides*; car tandis que les *anodins* retablissent les *solides* dans leur souplesse naturelle, en amollissant leur roideur *convulsive*, les *acides* entrant dans le sang lui servent comme d'entraves au moïen de leurs parties salines, lesquelles à raison de leur masse s'opposent à la volubilité des *globules* de sa partie

Traité de la Peste. III

rouge, tandis que par leur contact & par leur poids ou pression sur les parties *solides*, ils en reglent les oscillations en moderant l'excès de leur vibration, de même maniere que la pression faite à une corde de luth en change, altere ou arrête l'ondulation : ainsi la décoction de têtes de pavot, où l'on dissoudra les sirops de *limons*, de *verjus*, de *grenades*, de *meures*, de *groseilles*, ou d'*épine-vinette*, la *teinture* de fleurs de coquelicoq tirée dans l'eau du même pavot par les esprits de *vitriol* ou de soufre ; toutes ces sortes d'*anodins* tiendront bien leur place dans le traitement de la peste, sagement maniez par une main exercée.

Anodins
mêlez avec
les acides.

29 Mais pourquoi en pareil cas refuseroit-t'on place au *sel sedatif*, lequel étant tiré du *vitriol*, est un *acide anodin*, tout

Sel sedatif.

fait par conséquent pour être admis parmi les *anodins* convenables à la peste, depuis qu'il est reconnu bienfaisant ou utile dans les maladies aiguës qui ont besoin de calmants.

Je ne crains pas de vous proposer, Monsieur, jusqu'à mes conjectures; mais je vous supplie de remarquer qu'elles ne roulent que sur des remèdes, qui n'ont rien de ces drogues fatales dont on se permet trop volontiers l'usage en matière de peste, ou pour la guérison de grandes maladies: ce sont d'ailleurs des *alterants* que je propose, *calmants* de leur nature, lesquels par conséquent ne laissent rien à appréhender de ces troubles désolants qui suivent trop souvent l'usage des *évacuans* de telle espèce qu'ils soient.

Avec cette précaution j'ai l'honneur de vous proposer l'étonnement

tonnement où vous serez, Monsieur, je m'affûre, comme moi, quand vous y aurez fait attention ; c'est sur l'oubli où l'on paroît jusqu'à présent avoir été touchant l'usage du *quinquina* donné d'abord pour la guérison de la peste. Toute la Medecine est aujourd'hui convaincuë de la vertu merveilleuse & prompte de ce remede pour guérir les fièvres ; l'on en a étendu l'usage aux fièvres continuës ; & un grand Medecin d'Italie vient de faire voir sa vertu *specifique* pour guerir en peu d'heures des fièvres intermittentes, malignes au point de tuer le malade vers le troisiéme accès : deux autres Praticiens celebres en Angleterre avoient avant lui montré l'usage du *quinquina* pour la guérison de ces fièvres affreusement malignes, qui surviennent quelquefois après la suppura-

Quinquina

M. Torti,
célèbre
Medecin de
Modene,
dans son
Traité des
fièvres ma-
lignes.

MM. Sydenham &
Marion.

tion des petites veroles *confluentes*; n'est-ce point une avance déjà faite pour l'usage de ce remède dans des cas périlleux & prompts qui laissent peu de temps au Medecin pour se reconnoître? La peste est de ce genre; & quoiqu'on en publie, c'est une fièvre maligne autant au-dessus des fièvres malignes ordinaires, que ces fièvres malignes sont au-dessus des fièvres continuës. Quel inconvenient donc pourroit-t'il y avoir à donner courageusement ce remède à la maniere de M. *Torti*, en y mêlant peut-être le *nitre* ou l'*opium* même, ou peut-être tous les deux, l'un pour combattre l'ardeur du sang, l'autre pour hâter l'effet du remède? Un pareil essai tiendrait-t'il de l'*empirisme*? ne seroit-ce pas plutôt une pratique à autoriser depuis que les relations nous appren-

Manieres
de donner
le quinquina.

nent que l'on a vû dans ces dernières pestes des malades à qui le *quinquina* avoit été utile, parce qu'enfin la peste dont ils étoient attaquez avoit dégénéré en fièvre continuë accompagnée de redoublemens. Ceci est du moins une pensée que des Medecins occupez du progrès de leur art, peuvent s'entrecommuniquer, surtout sur une matiere si interessante & sur laquelle la Medecine paroît un peu en retard.

Peut-être ferez-vous surpris, Monsieur, que dans une telle indigence de la Medecine, je paroisse lui enlever des secours dont on l'a parée jusqu'à present; ce sont les *purgatifs*, les *emetiques*, les *cordiaux*, les *sudorifiques*, tous grands noms dont on honore les cures de la peste, dont les livres sont pleins, & dont le peuple paroît satisfait,

*Purgatifs,
emetiques,
cordiaux.*

persuadé que tout est effet en matiere de peste, & qu'il ne faut s'en prendre qu'à la malignité de cette maladie & à sa révolte contre les remedes les plus accréditez & qui méritent mieux de l'être quand elle ne guérit point. Mais je vous l'avouërai, Monsieur, je ne suis point satisfait sur la maniere de traiter une maladie, & sur la bonté des remedes qu'on y emploie, quand les succès manquent au point que des *classes* (comme on parle) presque entieres de malades périssent ordinairement de sorte qu'avec de pareils remedes & une pareille methode de guérir, il est ordinaire & il paroît prouvé que la mort est certaine. Dans cette malheureuse situation de la Medecine, vous paroît-t'il, Monsieur, de la prudence & de l'honneur de l'art d'en demeurer là, sans qu'il

fut permis de commencer par s'abstenir des remèdes avec lesquels on meurt presque assurément quand le mal est grand, & avec lesquels il n'en souffre pas moins, misérablement assujetti à l'atrocité des accidens de cette furieuse maladie, & à la fatigue des remèdes, exposé enfin aux incisions multipliées de la Chirurgie pour guérir des *bubons*, des *charbons*, des *parotides*, &c. qui sont les suites presque assurées de ces remèdes & de cette méthode de guérir : il ne faut que jeter les yeux sur les observations que l'on nous donne, dont presque aucune n'est exemte, souvent de plusieurs *charbons* dont on ne guérit les malades qu'à force de coups de ciseaux ou d'opérations également cruelles. Il paroît donc, Monsieur, que ces remèdes, les *purgatifs*, & les *émétiques* sur-

Incertitude de ces remèdes.

Purgatifs suspects.

tout ont quelque chose de bien suspect pour la guérison de la peste; l'idée naturelle de cette maladie & la disposition des loix de l'économie animale dans le corps humain, s'y opposent manifestement, sur quoi je prens la liberté de vous rappeler, Monsieur, à l'étude si sérieuse & si exacte que vous avez faite du corps humain, & aux connoissances que vous avez toujours préférées de la *Physique expérimentale*, je veux dire, de la science des faits en *Physique*, & avec ces secours je vous prie de juger de la convenance ou des dangers des *purgatifs*, & des *émétiques* pour la cure de la peste.

Caractere
de la peste.

Cette maladie est la seule qui dans tous les temps de la Médecine a le plus universellement passé pour presque ne rien tenir de la matiere, jusques-là qu'il

n'auroit pas tenu à de grands Hommes de la *spiritualiser*, & de la donner pour une émanation des cieux, pour une production immédiate des astres, enfin pour un esprit qui n'auroit pris corps que dans l'imagination des hommes; semblable à ces maladies que les Ecoles nous donnent pour des *intemperies* sèches, nuës ou sans humeur, dans lesquels un esprit juste & non prévenu apperçoit plus de déplacement ou de dérangement dans les parties, que de vice ou d'amas dans les humeurs. Mais ces idées, dira-t'on, sont creuses, *Metaphysiques*, & ont trouvé peu de protection; aussi ne s'y arrête-t'on que comme à un sentiment tombé naturellement dans l'esprit de gens senezez d'ailleurs & qui se sont fait un nom respecté encore dans le monde littéraire : ces

v. Fervela
de abd. re-
rum causis

Maladies
sans hu-
meur.

Que la
peste est un
esprit.

idées d'ailleurs ressemblient assez à celles d'une vapeur de feu exhalé du fond de la terre, d'où nous avons vu que la peste prend naissance. Suivant ainsi cette vapeur qui saisit de peste un homme parfaitement sain d'ailleurs, observant le desordre soudain & universel qu'elle porte par toute l'économie animale, l'on comprend qu'une pareille cause tient plus de l'esprit que de la matiere qui seroit peu capable de porter si loin, si soudainement & si universellement son pouvoir & ses effets. Les symptômes les plus graves de cette maladie prouvent aussi peu qu'ils viennent d'un amas d'humeurs ou de suc grossiers; ce sont des sentimens douloureux, des maux de tête, des *anxiétés*, des lassitudes, des étourdissemens, des *vertiges*, des *nausées* ou fausses envies de vomir,

mir des hoquets ; & si quelques-uns de ces symptômes consistent en *évacuations*, elles sont beaucoup moins d'humeurs que de sang, comme sont les *hemorrhagies*, les cours de ventre *dyssenteriques* ou pissemens de sang ; si l'on joint à tout ceci l'état des cadavres de ceux qui meurent de peste, en qui l'on découvre jusqu'aux plus petits des vaisseaux comblez de sang ; des épanchemens de sang encore flottant dans l'estomac ou ailleurs, l'on n'apperçoit nulle part aucun amas d'humeurs dont on puisse faire l'objet d'un *purgatif* ou d'un *émétique* ; or l'on sçait à quel danger l'on s'expose en sollicitant des parties à donner à un *purgatif* des humeurs qu'elles n'ont point.

Il est vrai que les envies de vomir sont prises par bien des gens pour des indices d'hu-

meurs superfluës & abondantes qui sejournerent, dit-on, dans les premières voies; mais elles sont si ordinaires & tellement en propre au sang lui-même, quand il est retenu, surabondant ou croupissant quelque part, comme dans les pâles couleurs, les grossesses, les migraines, les commotions du cerveau, les retenuës d'hémorrhoides, que dans les pestifères elles deviennent les signes du croupissement du sang qu'on trouve arrêté jusques dans les plus petits vaisseaux.

Cours de
de ventre,
leurs cau-
ses.

Les cours de ventre, si on en examine bien la sorte, ne prouvent pas mieux qu'ils soient des décharges d'humeurs amassées; car les épreintes qui les accompagnent, la nature des matières qui sortent, font comprendre qu'ils sont moins des évacuations humorales, que des expressions

forcées, que des parties irritées contraignent de s'échaper; d'une part donc c'est le sang qui sort, d'autre part c'est une *contraction* ou un resserrement *convulsif* qui l'oblige à sortir.

Dans tout ceci on ne trouve aucune des deux raisons qui autorisent, indiquent ou permettent l'usage des *émétiques* ou des *purgatifs*. L'une de ces raisons c'est par une secousse excitée dans le genre nerveux, de rappeler à leurs couloirs qui sont au centre du corps, des humeurs qui se portent ailleurs; or cette raison n'a point ici de lieu, où il y a moins d'humeurs qu'un esprit ou qu'une vapeur de feu, qui a mis en *phlogose* les parties du corps & qui tient serrées & convulsives les fibres de ces parties; dans cet état exciter des ébranlemens, c'est augmenter l'inflammation & contraindre

Nulla indication de purger.

les parties à se resserrer plutôt que de se relâcher: l'autre raison c'est de précipiter des humeurs séparées & amassées dans les endroits où se porte la vertu d'un *purgatif*; or il n'y a point ici d'humours ramassées, elles seroient plutôt éparées dans les vaisseaux où les *émétiques* ne pénètrent point, & où il est dangereux d'admettre des *purgatifs* quand les humeurs n'y sont point, ou qu'elles s'y trouvent confonduës encore avec le sang.

Nausées.

Car, (& on ne sçauroit trop y être attentif) la plupart des envies de vomir & des cours de ventre, sont des efforts impuissans d'une nature excitée par un sang mal *depuré*, ou qui travaille encore à se décharger de quelques sucs étrangers; témoins ces vomissemens énormes & ces cours de ventre affreux, qui annoncent la petite verole, &

qui cessent dès qu'elle est parfaitement sortie ; mais c'est le même cas de la peste, où le sang infecté d'un esprit malin soulève en sa faveur, & pour sa décharge le genre nerveux.

A cette occasion j'ai l'honneur de répondre, Monsieur, à une question incidente de votre lettre, sçavoir si la peste est une fièvre, elle qui est si malheureuse en *crises*, par où l'on feroit tenté de croire que tout est forcé dans cette maladie, dont les mouvemens paroissent moins des efforts d'une nature qui s'aide, que d'une puissance qui la dompte & la renverse.

Si la peste est fièvre ?

Je comprends, Monsieur, la justesse & la force de cette réflexion ; cependant de ce que la peste ne tue pas si absolument tout le monde, qu'il n'échape quelqu'un à sa fureur, soit par

le moïen de quelque *depôt*, ou par le moïen de quelque évacuation, il est évident que dans cette maladie, la nature si souvent vaincuë, demeure cependant quelquefois victorieuse, & c'en est assez pour reconnoître en elle un fonds de force pour se défendre alencontre de ce mal, & même pour le surmonter. A cela vous me permettez d'ajouter, Monsieur, que dans la pensée où je suis que la peste pourroit être traitée avec plus de succès & de methode, ou par des moïens plus heureux, je crois que la peste est une fièvre très maligne, laquelle cependant se feroit des jours & trouveroit des issuës vers la guérison, si l'on entroit mieux dans les vûës que la nature auroit pour la guérir.

Fièvre, ce
que c'est.

En effet toute maladie qui a ses *coëtions*, doit passer pour fièvre.

vre, puisque la fièvre n'est qu'un effort de la nature occupée à cuire & à digérer l'humeur qui l'entretient; or il est des *bubons* qui parviennent à une suppuration utile & loüable, & des *charbons*, lesquels par eux-mêmes & avec le temps se terminent heureusement, parce que l'humeur qui les produit, s'adoucit enfin & vient à composition. L'on a observé d'ailleurs que quelques pestiferez ont été guéris par des flux d'urine, ce qui seroit une espece de *crise*; mais ce qui leve tout doute là-dessus, c'est que le *quinquina* guérit quelquefois de la peste, comme quelque relation l'assûre: autre raison pourquoi la purgation ne convient point à la peste, puisque rien n'est si contraire au *quinquina* que la purgation.

Je croirois, Monsieur, qu'il n'y auroit rien à ajoûter ici

Costiens,
crises.

alencontre de l'*émetique* & de la *purgation* pour la cure de la peste; mais ce sentiment se trouvant conforme à celui d'un Medecin d'Allemagne, respectable pour son habileté, & pour avoir lui-même traité les pestiferez pendant une peste, dont il a été témoin & Medecin, vous serez bienaïse, je m'assûre, de l'entendre s'expliquer là-dessus :

Rivinus
de peste,
pag. 893.

Emetiques. *Sunt qui admodum extollunt*
Purgatifs. *vomitória . . . sed per experientiam constat vomitória non convenire illis qui contagium inspirarunt.* La suite de ce passage merite d'être lû dans l'Auteur. Il n'a point meilleure opinion des *purgatifs*, parce que l'expérience lui en a fait voir le mauvais succès : *Sunt purgantia, quemadmodum in reliquis malignis, ita & in peste summè periculosa . . . Experientia sufficienter demonstravit omni ten-*

pore, non modo fortiora purgantia, sed & mitiora lenitiva, tam in principio quàm statu ac decremento fuiffe pessima. Il va *Ibid. p. 895.*
 même jusqu'à prononcer d'après l'expérience, que les lavemens mêmes sont très pernicieux ; *imò & clysmata plerumque in majus periculum conjecerunt.* *Lavement.*

Cet Auteur dressé par l'expérience au traitement de la peste, a meilleure opinion des *sudorifiques* bien entendus, bien choisis, & pour ainsi dire bien assaisonnez, c'est-à-dire, corrigez, aidez & dirigez à propos en les mariant tantôt avec des *astringens*, tantôt avec des *rafraichissans*, tantôt avec des *antispasmodiques*, des *cordiaux*, ou tantôt avec des *narcotiques* ; *tutissima omnium methodus est medendi pestilentia per diaphoretica additis pro ratione cir-* *Ibid.*
Sudorifiques.

30 Traité de la Peste.

cumstantiarum sive symptomatum modò astringentibus, modò refrigerantibus, antiépileptis, corroborantibus, opiatis & similibus. La raison de préférence qu'il donne en faveur des *sudorifiques*, c'est qu'il a observé qu'un *émétique* une seule fois donné, ôte plus de forces à un malade de la peste, qu'un *sudorifique* réitéré trois fois; & *quamvis sudorifera quoque agrum quodammodo debilitare videantur, maximum tamen inter hæc & vomitoria discrimen intercedit; si quidem unicum vomitorium plus virium deprædatur quàm ter repetitum sudoriferum.*

Ibid. 392.

Art. 38.

Ibid. p. 894.

Art. 4^{te}.

Monsieur Sydenham, celebre Praticien tel que vous le connoissez, Monsieur, étoit fort dans ce goût, persuadé qu'il n'y avoit que deux manieres de traiter la peste avec succès, l'une

par la saignée, l'autre par les *sudorifiques*; les ouvrages sont entre les mains de tout le monde, c'est pourquoi je ne vous fatiguerai pas, Monsieur, d'aucunes citations, qui sans cela mériteroient d'être ici placées.

L'on pourroit être surpris de voir prendre le parti de donner des remèdes si chauds & si inflammables dans une maladie toute de feu dans son origine, dans tout ce qui la constitue & dans tout ce qui s'en ensuit: mais l'idée de chaleur n'étonne que ceux qui ne se frappent que par les noms, effraient par les termes & peu instruits de la nature ou du fond des choses. Une drogue chaude donnée à l'aveugle, pour, dit-on, cuire des suc crus, est une médecine dangereuse; un remède échauffant donné en vûe d'en obtenir un effet ordinaire-

Remèdes
chauds,
leur utilité.

ment bon & ordinaire à ce remede, tient souvent du *specificque*, & merite la confiance de tout Medecin habile, qui sçait le manier comme il faut, l'ap-
prêter à propos & le placer à temps. Quoi de plus chaud que l'*opium*, que le *quinquina*, que les *martiaux*? & en même temps quels excellens remedes sont-ils? entre les mains de ceux qui en connoissent les vertus, qui en sçavent les marches, c'est-à-dire, ce qu'ils peuvent procurer de soulagement, quand ils sont mis à leur place & continuez à propos; sans ignorer d'ailleurs les maux qu'ils causent certainement, quand ils sont donnez à contre-temps, ou destituez des accompagnemens dont ils ont besoin, eu égard aux circonstances des maladies & aux temperamens des malades pour en moderer, en avancer ou en retarder les effets.

Tout de même les *sudorifiques* donnez séchement , dénuiez des aides dont ils ont besoin pour produire leur effet , deviennent des drogues chaudes qui enflent le sang, ou le rarefient , irritent les nerfs , ou les roidissent , bouchant ainsi par conséquent tous les passages & reservant les *excretoires* , ils excitent souvent, au lieu de sueurs, des *auxietez* ou angoisses , des feux , des rêveries , des *hemorrhagies*, & par là s'unissant d'action au venin de la maladie , en accélèrent les malheurs : au lieu qu'apprêtez , mêlez , donnez & menez comme il faut, ils flattent le Medecin d'une évacuation d'autant plus loüable , qu'elle répond au genie de la maladie , au penchant de l'humeur , & au goût de la nature , qui aime si fort , surtout dans la peste , à pousser vers la peau

ce qui lui est inutile ou à charge.

Cette sorte d'issuë convient particulièrement à la peste, parce que le sang se portant alors comme à plein canal vers l'habitude du corps, il se trouve tout porté dans l'endroit où se trouve le plus d'excretoires pour recevoir ses récrémens ou superfluités, & pour aider à sa dépuracion; ainsi un remede capable de l'obliger ou ses suc à enfiler ces routes secrettes, a de grands avantages, dès qu'un Medecin sçait le conduire à bien. Il le fait en le mettant en état de continuer son action, depuis le centre du corps, jusqu'à la peau, sans trouble, sans se fourvoier & sans interruption; conditions qui ne s'obtiennent qu'en soutenant le ton & la direction des fibres des vaisseaux, afin que prêtant leurs diametres souples sans s'affaïsser ni se roidir, ils

Raisons
des sudori-
ques.

puissent souffrir sans danger l'impulsion ou la *rarefaction* du sang, lui prêtant d'ailleurs passage jusques dans les vaisseaux *excretoires*. En cela consiste l'habileté à donner des *sudorifiques*, puisque par ce moïen ils procurent l'évacuation par les sueurs tant desirée dans la peste.

L'assortiment dont s'accoutument les *sudorifiques* pour procurer sûrement la sueur, c'est le mélange des *narcotiques*, sans lesquels les *sudorifiques* sont infidels, incertains, tumultueux & inflammatoires, & delà vient leur discredit en mille occasions. Une autre attention est de prévenir la trop grande rarefaction du sang pendant l'opération des *sudorifiques*; & pour cela on mêle fort à propos, quand cet accident est à craindre, le *nitre* ou le *vinaigre* avec les *sudori-*

Acides;
narcoti-
ques mêlez
aux sudo-
rifiques.

fiques, car par ces moïens le sang ne prenant point trop de volume, les sucs parviennent sans être détournés ni arrêtez jusques dans les vaisseaux *excretoires*, qu'ils trouvent souples & ouverts pour les laisser échaper.

Dose suffisante des sudorifiques.

Une autre circonstance à observer encore dans l'usage des *sudorifiques*, c'est de les donner en dose suffisante, réitérée avec prudence, mais cependant autant qu'il est nécessaire pour obtenir la sueur qu'on se propose d'exciter sans rien accorder au malade, ni aux assistans, ni à soi-même qui puisse aucunement retarder le cours du sang, si l'on se trouvoit inquiet ou en crainte sur l'ardeur & le méfaise dont se plaint un malade qui suë; car pour peu qu'un Medecin vint à changer d'*indication*, quand il a commencé de suivre celle des *sudorifiques*, qu'il a déjà

déjà donnez , ou quand le malade fuë , il se feroit un *contraste* dans le corps ou qui empêcheroit la sueur , ou qui la rendroit imparfaite, & de là viennent les *bubons*, les *charbons*, les *hemorrhagies*, les cours de ventre *coliquatifs* ou *dysenteriques*, tous mouvemens avortez d'une nature détournée plus qu'affoiblie, dont on a interrompu les vûës ou les marches. Ces précautions sont conformes à celles d'un celebre Medecin d'Allemagne que nous avons cité, & qui là-dessus surtout a été instruit par l'usage. *Imò, dit-il, non semel observavi tam in hoc quam in alio morbo sudorem magis levare, si modò legitima diaphoreticorum dosis exhibeatur; minor dosis diu anxios reddit agros, antequam sudor coactus ac violenter expressus sequatur, tum qui non parùm infirmantur; nihil horum*

Rivinus
de peste,
p. 894. art.
41.

patitur agrotus si promptè ab assumpto sudorifero sufficienti sudor fluat, ideoque satius esse deprehendi, si paulo largiore quàm si parciore diaphoreticorum dosi utamur.

J'ai l'honneur de vous connoître, Monsieur, sur vos craintes en fait de remèdes, tout ce qui est nouveau en ce genre vous allarme, & j'apprehende qu'il ne vous paroisse nouveau ou contraire à la pratique ordinaire de donner des remèdes chauds dans une maladie des plus ardentes; vous attendez donc, je m'assûre, quelques correctifs à cette methode, dont vous apprehenderiez l'inflammation du sang; car vous connoissez parfaitement la facilité qu'il a à se développer, à s'exalter & à se sublimer, d'où il arriveroit qu'au lieu de sueurs, l'inflammation s'allumant par-

tout, exciteroit une secheresse mortelle.

Mais les *sudorifiques* n'ex-
cluënt que ce qui pourroit s'op-
poser à leur action ; car ce qui
peut au contraire l'avancer ,
quoique temperant leur ardeur,
s'allie parfaitement avec eux.
Tels sont les *délaiants*, dont
la boisson chaude & abondante
donne même un vehicule à la
matiere de la sueur , surtout si
l'on y mêle les jus de *citrons* ,
& pour lors il s'en fait une boi-
sson rafraîchissante & *diaphore-
tique* tout à la fois , bien capa-
ble de prévenir vos craintes ou
de les dissiper. Les jus d'herbes
acides dont nous avons déjà
parlé , trouveront encore ici
place dans les intervalles des *su-
dorifiques* , & sans contrarier
leur vertu, ils en modéreront les
effets.

Correctifs
des sudori-
fiques.

Au surplus, Monsieur, peut-

Diapho-
retiques.

Quinquina

être craindriez-vous moins des *sudorifiques*, si on les donnoit moins comme *évacuans*, que comme *alterans*, de sorte qu'ils ne fussent que de puissans *diaphoretiques*, lesquels sans produire une évacuation sensible, en exciteroit une moins évidente à la vérité, utile cependant & suffisante, puisque l'*insensible transpiration* suffit tous les jours à la nature dans ses fonctions ordinaires. Le *quinquina* mêlé avec la *theriaque*, le plus puissant des *sudorifiques* en fait un *alterant* qui guérit sans faire suer des fièvres très malignes; c'est une observation que je vous prie de croire, & peut-être la *theriaque* ainsi donnée seroit-t'elle un grand remède dans la peste qu'elle guériroit sans exciter des sueurs. Les malades même ne se trouvent point échauffez par la *the*

riague ainsi employée ; votre Theria-
usage vous en convaincra, Mon- que, son
sieur, dans les fièvres *malignes*, utilité.
quand vous voudrez en faire
l'essai, & j'ose vous répondre
du succès, quand, comme vous
sçavez si bien le faire, vous au-
rez pris les mesures & les temps
convenables aux temperamens
des malades & à la nature de la
maladie.

Il y a d'ailleurs une distinc-
tion essentielle à observer dans
la pratique des *sudorifiques* pour
la guérison de la peste ; car une
constitution *épidémique* a ses
temps, ses commencemens &
son progrès ; temps de sa fureur
durant lesquels elle tue tant de
monde ; suivant les temps où
elle décroît, & dans lesquels
rabattant de son feu, elle de-
vient plus traitable : tout de mê-
me encore il est des corps d'une
telle constitution, que tout s'y

142 *Traité de la Peste.*

allume aisément , & d'autres qui résistent mieux au feu & qui s'en laissent moins pénétrer. La discrétion donc d'un Médecin sensé sera d'appliquer l'une des deux différentes méthodes ci-dessus marquées , avec les égards convenables tant à la constitution générale de l'épidémie , qu'à la constitution particulière des corps : suivant cette distinction l'on pourroit presque établir pour règle , que la méthode par la saignée & par les *acides* , conviendrait particulièrement dans les premiers temps de la peste , & que celle de la traiter par les *sudorifiques* , trouveroit moins d'inconvénients , quand l'épidémie commence à rabattre de sa cruauté.

La crainte populaire , c'est que la saignée n'empêche ou ne retarde la sortie des *bubons* & des *charbons* que l'on donne

Temps
de la saignée.

Temps
des sudorifiques.

vulgairement pour des *crises*, respectables par conséquent à la Médecine, qui ne doit rien tenter ni rien se permettre qui puisse en arrêter le cours.

Mais en même temps qu'on veut faire passer ces tumeurs pour *critiques*, de la nature par conséquent de ces mouvemens naturels auxquels *Hippocrate* défend de toucher par aucun remède, on est en défiance alencontre de ces *abcès critiques*, on s'arme aussi-tôt qu'ils se montrent du fer & du feu pour les exterminer promptement, sans oser en attendre la suppuration; ne vaudroit-il pas mieux ne pas leurer les malades d'un raïon d'esperance si courte & si trompeuse, & leur épargner des douleurs si promptes & si réelles? c'est qu'en effet ces tumeurs sont infideles & incertaines, & n'ont que l'apparence de *crises*;

en un mot, ce sont, comme parle *Hippocrate* ; *Judicatoria non judicantia* ; pourquoi on ne doit point s'abstenir de ce qui peut suppléer à l'imperfection d'un mouvement ou d'une *excretion* qui souvent même est plus l'œuvre de l'art que de la nature. Cette idée n'est point celle du Public, mais elle est celle de la Médecine bien entendue, & celle des loix de l'économie animale, suivant lesquelles les *fluides* sont forcez de quitter leur route, de sortir de leurs tuyaux, lors qu'abandonnez à leur masse & à l'impetuosité qui les pousse & les chasse, ils rompent les digues & forcent les résistances qui les contenoient : c'est ce qui arrive quand pendant la fureur d'une peste on laisse au sang tout son volume, tandis qu'en même tems on augmente l'impe-

tuosité

Fausse
grises.

triosité de ses mouvemens à force de *cordiaux*, de *volatils* & de *sudorifiques* séchement donnez, c'est-à-dire, sans *anodins* ou pareils correctifs ; car quoi de mieux alors pour le sang pourchassé de toutes parts, que de chercher ou se faire des retraites dans les *glandes* naturellement destinées à recevoir ses décharges ? d'où il faut conclure que la saignée, à la vérité, prévient ces fausses *crises* ; mais ce qui ne seroit qu'épargner aux malades bien des dangers & des peines inutiles ; au lieu qu'elle n'empêcheroit, étant sagement administrée, aucun de ces mouvemens vraiment *critiques*, auxquels un Medecin peut prendre confiance, s'en remettant d'ailleurs aux soins de la nature.

Sudorifiques mal Placez.

Quoi donc qu'il ne soit jamais permis à un Medecin de rien faire qui puisse empêcher une

Dépôts. *eruption critique*, il ne doit point lui être interdit de faire ce qui peut prévenir un dépôt à charge à la nature, incommode au Medecin, & dangereux au malade; telle est une tumeur qui ne lui apporte nul soulagement, si suspecte d'ailleurs de danger & d'infidélité, que l'on se croit aujourd'hui obligé de l'exterminer au plutôt, à force de taillades ou d'incisions. Ces sortes de tumeurs ne sont en effet que des *crises* bâtardees, ou des productions de maladie, & non des décharges de la nature, qui n'arrivent d'ailleurs que par la faute d'un Medecin timide ou négligent sur la saignée qui aura manqué de diminuer le volume du sang pour en faciliter la circulation; tandis que par des sueurs énormes, excitées à contre-tems & par des purgations excessives, il aura dérobé au sang

Fausse
crises.

le vehicule qu'il avoit dans sa fé-
rofité; delà arrive à la partie
rouge de se presser, vuides que
font de sa partie blanche les in-
terstices de ses *globules*, lesquels
entassez l'un dans l'autre, s'a-
moncellent & s'embarraissent
dans le tissu spongieux des *glan-*
dés, les gonflent & en font des
tumeurs contre le gré de la na-
ture, qui n'en a fait ni le choix
ni la destination. En pareil cas
il est manifeste, & il faut l'a-
voüer que quelques saignées di-
gèment faites, des purga-
tions omises, & des *sudorifiques*
mieux placez ou mieux enten-
dus, auroient empêché ces tu-
meurs de paroître, mais le ma-
lade y auroit autant gagné que
la maladie y auroit perdu; celle-
ci auroit diminué de force & la
nature en feroit cruë d'autant.

Il n'en est point de même & Charbons
quand des *bubons* & des *char-* & Bubons
critiques.

bons ne laissent point de survenir, malgré les évacuations convenables, qui ont été habilement faites, alors ce sont des décharges, par lesquelles une nature à elle-même & maîtresse de ses mouvemens, se défait d'une partie de l'humeur infectée dans des parties qui sont des entrepôts naturels, & dans lesquelles elle la met comme en digestion, tandis qu'elle s'occupe à cuire le reste qu'elle s'est réservée à travailler dans les vaisseaux. De pareils dépôts sont sacrez pour un Medecin, à qui alors tout est interdit, soit pour les prévenir, soit pour en arrêter le coup; mais aussi les saignées faites à propos ne s'opposent non plus à ces éruptions qu'à celle de la *petite verole*, quand l'abondance ou l'ardeur de l'humeur oblige un Medecin d'en faire avant qu'elle se fasse.

Difons plus, les faignées ne font non plus retrograder un *bubon* ou un *charbon*, quand pour de bonnes raifons on eft obligé de faigner en leur prefence, ou lorsqu'ils font fortis, que rentrer la *petite verole*, quand il eft neceffaire de faigner, après que l'*eruption* en eft faite; & par la même raifon qu'alors un Medecin n'eft occupé que de laiffer venir la *petite verole* à une parfaite maturité, qu'il ne doit aucunement interrompre en ouvrant ou en détruiſant les *puſtules* enflammées; tout de même quand les *bubons* & les *charbons* feront bien certainement reconnus pour *critiques*, il feroit indifcret, barbare & dangereux de les détruire; car, quoi de plus mal à propos que de préparer ainſi un nouveau travail à la nature, en l'obligeant à recommencer une

suppuration dans une plaie, qu'elle avoit avancée dans une tumeur, formée par ses soins & à cette intention.

Au contraire, quand on laisse la nature prendre ses situations, ses avantages & ses tems, un Medecin trouve en elle des avances vers la guérison, & il s'en aide pour l'achever. C'est cette sorte de secours qu'il trouve dans les *bubons* & les *charbons*, lorsqu'ils sont formez par son choix; car alors s'en reposant sur elle, il ne lui reste qu'à suivre ses vûës en employant tout ce que l'art a de meilleur pour cuire une humeur dont elle se propose la suppuration.

Charbons
& Bubons
critiques.

Suppuration.

Au reste ce ne sera pas à force de drogues chaudes, vineuses & aromatiques qu'on obtiendra une suppuration aisée, prompte & loüable; car toutes ces matieres trop actives & trop deslé-

chantes, resserrent les fibres de la partie malade, & en même-tems qu'elles se ferment les entrées à elles-mêmes, au lieu de s'insinuer dans la tumeur; elles arrêtent la transpiration de la partie, laquelle se durcit & s'enflamme. Alors au lieu de suppuration viennent des douleurs énormes qui rallument la fièvre & occasionnent des *délitef-cences* mortelles, parce que reportant dans les Vaisseaux ce que la nature en avoit séparé, elle se trouve obligée à un travail au dessus de ses forces, dont elle s'étoit foulagée par le moïen de ces tumeurs; mais auquel on l'assujettit de nouveau, en les faisant rentrer, pour son malheur & celui du malade.

Mais me voilà, Monsieur, aux symptômes de la peste, & cette réponse est cependant déjà fort longue; mais vous sçavez, Mon-

Symptô-
mes de la
peste.

sieur, combien il faut d'habileté pour sçavoir être court, & par cette raison j'espere que vous me pardonneriez plus facilement.

Entre ces Symptômes, les principaux sont les *bubons* & les *charbons*, parce qu'ils sont rarement de veritables *crises*, & souvent des accidens *critiques*, qui ne laissent point de soulager la nature, mais ce soulagement ne lui vient qu'autant qu'il est bien ménagé pour ne point sortir de ses vûës, auxquelles un Medecin doit se conformer; car c'est en y manquant qu'on tire si peu de fruit des *bubons* & *charbons*, lors même qu'ils tiennent plus de la *crise*, parce qu'on en brusque la cure par de cruels remedes, ou par des manieres peu semblables à celles de la nature.

Ici, comme tout le reste de la cure de la peste, le préjugé de malignité occasionne bien

des fautes, on croit ces tumeurs malignes; & suivant cette idée, on est si occupé de combattre la malignité, qu'on perd de vûë le fond du mal, lequel étant une inflammation des plus graves, auroit dû inspirer une conduite plus mesurée. Mais l'on croit qu'on ne peut trop diligemment mener un *bubon* à suppuration; & parce que ce n'est qu'en cuisant l'humeur qu'elle suppure, on emploie en *cataplasmes* ou *emplâtres* des drogues chaudes, qu'on honore du titre de *digestifs*, parce qu'on croit qu'il faut du chaud pour cuire; cependant ces drogues dessèchent, brûlent & durcissent la tumeur, au lieu de la murir. Pour peu même que cette méthode, déjà mal entendue, ne réussisse point au gré de certains Chirurgiens, ils trouvent plus court de taillader, d'ouvrir & d'extirper.

Suppuratifs mal entendus.

Suppuratifs mal entendus.

Cure des
Bubons.

Mais une cure des *bubons*, moins inhumaine & certainement plus convenable, se fait par l'application des *anodins*, des *émolliens* & des *résolutifs*, auxquels on mêle les *narcotiques* mêmes, si la douleur est grande; & les *antispasmodiques*, si le *bubon* étoit situé sur des parties *tendineuses* ou *nerveuses*. Suivant ces circonstances, il conviendra de mêler avec les *émolliens* les *têtes* de pavot, la *jusquiame*, la *ruë*, les racines de *cinoglosse*, les fleurs de *camomille* & de *sureau*, & doucher légèrement la tumeur avec la décoction de ces herbes; de cette manière on épargne les douleurs, l'inflammation & l'endurcissement de la tumeur aux malades, laquelle suppure au contraire en peu de tems; on l'ouvre ensuite à propos & on la guérit sans de mauvaises suites.

La cure abrégée des *bubons*, si l'on en croit de bons Praticiens, c'est sans application d'autres remèdes, de frotter le *bubon* avec l'huile de *scorpion*, au moïen de quoi ils assùrent que la douleur cesse, que la grosseur diminue, qu'enfin elle s'évanoïit sans inconvénient, pourvû que le *bubon* ne soit point sous l'aisselle; car en ce dernier cas la *délitescence* du *bubon* est suivie d'angoisses & d'auxiètez, qui deviendroient dangereuses, s'il ne survenoît promptement une sueur. On louë encore merveilleusement l'application d'un *crapéau* tué; ce sont des expériences attestées par des Auteurs de réputation qui auront moins d'inconveniens dans l'usage, que la barbare maniere d'enflammer par des *vesicatoires*, de brûler par des *ventouses*, & de tailler miserablement ces tumeurs.

v. Rivinus, pag.
896. Art. 47:
48. de *cura*
pestis.

Les *charbons* sur tout attirent d'affreux tourmens aux malades, lorsque sans presque aucun égard on les détruit à force d'incisions cruellement multipliées, tandis que des méthodes pratiquées & loüées par ceux qui ont assisté journellement les pestiferez sont négligées, comme si la Chirurgie, chez ces Messieurs, n'étoit que l'art de supplicier les malades ! Les *charbons* donc comme les *bubons* ont leurs *applications*, leurs *fomentations* & leurs *cataplasmes*, comme en propre ; c'est une tradition de remedes, suivie & autorisée depuis long - tems, qu'il ne doit point être permis d'abandonner pour des méthodes précipitées, peu conformes aux principes & aux regles de nos habiles Chirurgiens. Les anciens se loüoient de l'application des *anodins* & des *rassraichissans*, sans

craindre même en ce dernier genre ceux qui passent presque pour les plus forts. Ils faisoient un cas particulier du *plantin*, du *sempervivum*, de l'*herba paris*, du *safran*, d'un cataplasme fait avec la *grénade* & les *coings*. *Paré* en particulier avoit une prédilection singuliere pour le cataplasme de *suie de cheminée*, avec le sel commun & les jaunes d'œufs. De semblables remedes doivent d'abord commencer la cure des *charbons*, sans passer d'ailleurs, s'ils sont insuffisans, à la dure extrémité de taillader prématurément, comme on fait aujourd'hui ces tumeurs, puisqu'il est une maniere connue de les cerner, quand les autres remedes n'ont point réussi : cette maniere c'est d'oindre en rond la base du *charbon* avec le *beurre d'antimoine*, de sorte que l'on en fasse un cercle

alentour de cette bafe; de là arrive une féparation de la circonférence de la tumeur, d'avec les parties encore faines, & à l'aide des *baumes de foufre* ou femblables on obtient une fupuration loüable & une guérifon parfaite. Un celebre Praticien propofe même une maniere d'employer ce *beure d'antimoine*, fans qu'il caufe de douleur en le mêlant avec l'*huile de pavot* ou l'*huile rofat*. L'*aimant arfenical* eft encore fort recommandé en pareil cas par des praticiens de réputation. Il feroit que fous l'autorité de pareils auteurs on auroit pû fuivre une méthode plus réguliere & moins inhumaine; de même encore, pourquoi négliger l'application de la *vervene*, du *fouci commun*, & du *fouci d'eau*, de la *scabieufe*, de la *confoide* grande ou petite, dont les *cataplafmes*

Mayerus,
prax. page
34c.

Sylvius
de le Boë,
Barbette,
&c.

Remedes.

cuits ou crus, qui se font avec les feuilles de ces herbes *contuses*, passent pour avoir quelque chose de singulier pour faire *suppurer* ou pour *mondifier* les *charbons pestilentiels*.

Avec tous ces ménagemens on parviendroit à guérir ces tumeurs moins douloureusement, plus sûrement même, pourvu qu'en même-tems on adoucisse intérieurement les suc brûlez, dépourvus de leur véhicule naturel, soit par la nature de la maladie, soit par l'usage des cordiaux, & encore par l'usage des *consommez*, des jus de viande ou des bouillons trop succulents, lesquels comblant le sang de soufres abondans & trop développez, retardent la suppuration, en augmentant l'inflammation & les douleurs. Nourrissant donc le malade de bouillons coulans & légers, faits prin-

Diète.

principalement avec le ris, les lentilles, &c. On le fera boire beaucoup d'une tisanne de scorfonere ou semblable. On ne craindra pas même de donner librement des *anodins*; de faire mêmes des saignées si la douleur ou l'inflammation le demande.

Principaux
symptômes.

Les autres symptômes les plus urgens dans cette maladie, sont les *hémorrhagies*, les *rêveries*, les *assoupissemens*, les *cours de ventre*, les *dissenteries*; tous accidens que l'on épargnera aux malades, quand on aura soin d'entretenir le calme & le frais dans leur sang, en les exemptant de tant de remedes incendiaires, les temperant au contraire par beaucoup de boissons *diapnoïques*, c'est-à-dire, qui portent insensiblement à l'habitude du corps, & pour cela qu'il faut toujours faire boire chaudes; telles sont les décoctions de *scorfonere*,

Régime.

sonnere, de corne de cerf, de lentilles: *Hæmorrhagia rarò mihi obvenit, quoniam eò semper meam direxi curam, ut spirituum & consequenter sanguinis motum præternaturalem unà compefcerem*; ce sont les paroles du celebre Medecin Allemand, cité déjà plusieurs fois. Le meilleur moïen donc, suivant cette idée, laquelle est d'un habile praticien, pour guérir les accidens de la peste, c'est de les prévenir en la maniere qu'il conseille. Ainsi en cas d'*assoupissement* il ne faut point craindre de saigner du bras & de la gorge, & l'on tiendra le ventre libre par un grand lavage de *petit lait*, où l'on aura fait bouillir des *tamarins*, & que l'on aiguifera avec le *tarte émetique*.

En cas de *délires* ou de *phrénésies*, la saignée du pied sera préférée, ordonnant d'ailleurs

Rivinus,
de peste, page 392. art.
37.

Assoupis-
semens.

Délires.

le même petit lait aux *tamarins*, & donnant des émulsions faites avec les graines de *citrons*, de *navets*, &c. dans la tisanne de *scorsonnere*, & avec les syrops de *diacode*.

Hémor-
rhagies.

Pour les *hémorrhagies* & les pertes de sang, on donnera les *teintures de roses*, tirées avec l'esprit de vitriol ou de soufre, & les *mixtures* faites avec les *coraux*, la terre *sigillée*, le *bol armène*, la *Pierre hématite*, dans l'eau de plantin, avec les *anodins* convenables.

Cours de
ventre.

Ces mêmes remedes conviennent dans les cours de ventre, donnant cependant beaucoup de préférence à la racine de *tormentille*, & à la *terre de vitriol*, sur tout en y ajoutant un peu de *narcotique*.

Diffente-
ries.

Dans les *dissenteries*, après avoir suffisamment saigné, & calmé par les *anodins*, on emploie-

ra utilement cinq ou six grains seulement d'*ipécacuanha*, incorporez dans quinze ou vingt grains d'excellente *thériaque*, & qu'on réitérera prudemment, suivant l'urgence de ce symptôme; ou bien on fera bouillir quinze ou vingt grains du même *ipécacuanha*, & demi-gros, ou un gros même de *thériaque*, dans une décoction de *bouillon blanc*, pour un lavement.

Le *nitre* soulage singulièrement la soif intolérable, qui tourmente les malades; on loïie à même fin l'*arcanum duplicatum*, comme encore les juleps, avec les esprits de vitriol ou de soufre.

Soif,

Je me suis permis ce détail, Monsieur, pour ne manquer à aucune des questions que vous me faites l'honneur de me proposer, car elles m'instruisent toutes; c'est pourquoi je profite en-

core de la dernière, qui renferme une grande leçon en Médecine. Vous demandez, Monsieur,

S'il est une
méthode de
guérir la
peste,

vû tant de différens sentimens sur la nature de la peste & sur les remèdes qu'on y emploie; vous demandez s'il seroit donc impossible de donner une méthode de traiter la peste, qui fut uniforme, définie au gré de tout le monde, qui fixa tout à la fois les esprits, les opinions & les remèdes, desorte que sur cette maladie, comme sur bien d'autres, un Médecin scût à quoi s'en tenir. Mais vous sçavez, Monsieur, que la vraie Médecine ne se trouve point dans les Livres, c'est un arrangement de conduite que le jugement forme, & une application de maximes que la prudence fait. Les Livres nous conservent ces maximes, fondées sur l'usage, l'expérience & l'observation des

grands Hommes en Medecine ;
mais c'est à la sagesse d'un Me-
decin de les mettre en œuvre,
suivant ce principe, tracer une
méthode de traiter la peste, ce
feroit entreprendre d'y appli-
quer en détail & de réduire en
regles particulieres les observa-
tions generales que les Messieurs
de l'Art ont laissées là - dessus.
L'entreprise pour moi tiendroît
presque de la présomption, mais
elle se trouve aidée par des se-
cours simples & si naturels, aux-
quels un homme instruit, atten-
tif & de bonne foy peut prendre
confiance, & par eux en ins-
pirer aux autres.

Ces secours sont d'une part
des notions generalement répan-
duës dans les Livres des grands
Medecins, & des idées si com-
munes parmi eux ; qu'elles sont
reconnoissables même dans leurs
differentes manieres de s'expli-

Moïen de
trouver
cette mé-
thode.

quer ; de sorte que dans leurs écrits, sous des expressions ou des termes peu semblables on ne peut ne point appercevoir les mêmes choses ; étudiant donc leurs pensées plus que leurs paroles, on les trouve d'accord entre eux pour le fond de la doctrine, & c'est en puisant dans ce fond qu'on s'accorde avec eux.

Cette sorte de concert est celle sans doute que vous cherchez, Monsieur, dans les sentimens des Medecins & dans une methode generale & constante de traiter la peste ; vous la trouverez en rassemblant avec moi les notions de cette maladie que j'ai déjà tâché de développer ci-dessus : *l'économie animale*, ou la connoissance du corps humain fournit les autres secours certains, à raison des loix qui le regissent ; sur ce double fon-

dement on peut établir la méthode generale & uniforme que vous souhaitez , Monsieur , & j'ai l'honneur de vous en communiquer l'essai.

Il n'est point douteux parmi les Medecins, de quelque âge, de quelque secte, ou de quelque nation qu'ils soient que la peste ne soit une maladie excessivement maligne ; ils conviennent que tout se porte à l'habitude du corps, & s'accordent tous sur la sorte de symptômes qui la caractérisent, tous reconnoissent que sous l'apparence de taches, de pustules, d'*exanthemes*, de *phlictenes*, de *bubons* & de *charbons*, se montrent des marques de feu ou comme des saillies de sang qui s'échappent souvent à travers les excretoires, d'où viennent les *hémorrhagies*, les *pertes de sang* & les *dissenteries*.

Par malignité tous ont com-

Notions
communes
& avouées.

Autres no-
tions éga-
lement
avouées,

pris quelque chose de conta-
gieux, c'est-à-dire, de subtil, de
spiritueux, de vif & de pene-
trant, qui s'attaque aux esprits
& les met en trouble & en for-
ce, jusqu'à pousser le sang du
centre du corps à la circonfe-
rence, & le jetter hors des vais-
seaux.

La Medecine nouvelle pen-
se de même, elle nomme *ma-
lignité* ce qui fait le caractère
de la peste, reconnoît les mê-
mes symptômes, en retient les
mêmes noms d'*exanthemes*, de
bubons, de *charbons*, y recon-
noît les mêmes qualitez de *vo-
latil*, de *spiritueux*, de *sulphu-
reux*, de *caustique*, d'*alcalin*,
leur assigne même cause, qui est
le sang, & même force qui por-
te ce sang avec vehemence du
centre à l'habitude du corps, où
il s'épanche & par où il s'échap-
pe. L'idée sur la peste est donc
uniforme.

uniforme parmi tous les Medecins, c'est par tout, dans tous les tems, en tout pais, en toute secte un esprit, un feu, un développement, une *exaltation*, une force outrée ou excessive; laissons cependant, si l'on veut, les noms, les termes, les expressions, chaque philosophie a les siennes, mais les notions sont ici les mêmes, & ce sont les notions qui dans une science-pratique comme la Medecine, ouvrent des vûes, forment une conduite & reglent les actions.

Idee de la peste, la même par tout.

Unanimité des Medecins.

Tous les Medecins se trouvant ainsi unanimes ou réunis dans un même & principal point sur la nature de la peste, ne les trouvez vous pas d'accord, Monsieur, sur le fond de cette maladie, qui se montrant ainsi à eux tous la même, leur doit presenter un même objet à se proposer, même cause à vaincre, même

Sur les
indications

mes *symptômes* à combattre, mêmes inconveniens à éviter, par conséquent mêmes intentions, mêmes vûes, mêmes indications à suivre.

Sur la Mé-
thode.

Mais étant d'accord sur le fond, seront ils divisez sur la forme d'une méthode de guérir uniforme, au gré d'un chacun & consentie de tous ? Tous

Fausſes ap-
parences
des ſymp-
tômes.

certainement ne seront occupez que des écarts que prendra le sang, ou qu'il sera prêt de prendre dans un corps atteint de peste, sans prendre le change, ni se laisser faire illusion par les fausſes apparences des *symptômes*, uniquement occupez de la nature & du pouvoir de la cause, laquelle, maligne ou artificieuse comme elle est, imposeroit aux sages mêmes, qui seroient moins instruits ou moins en garde. L'abbattement donc, la langueur & la défaillance,

où d'abord ils verront un ma-
 lade de peste, ne feront pas
 pour eux des signes d'un sang
 appauvri, épuisé & mourant; la
 pesanteur de tête, l'assoupisse-
 ment & la paresse de l'esprit,
 ne leur paroîtront pas des effets
 d'un sang grossier, pituiteux,
 refroidi; enfin les vomissemens,
 les nausées, les dégouts, les cours
 de ventre, ne leur deviendront
 point des marques de cruditez,
 ou d'un amas d'humeurs accu-
 mulées dans les premières voies
 mais sans se desoccuper jamais
 d'un esprit malin, qui saisissant
 le sang, l'agite, le chasse & le
 pousse trop avant dans les der-
 nières extrémités des vaisseaux,
 d'où rien ne le rapporte avec la
 même célérité; ils comprendront
 que dans ces engagemens, le
 sang engagé, ralenti & arrêté
 dans les parties, s'y appesantit,
 s'y échauffe, s'y enflamme & y

cause les angoisses & les auxiétés, d'où naissent tant de graves accidens. Ainsi sans se proposer un sang à ranimer, ou des crudités à évacuer, ils prendront le parti de rompre l'impétuosité du sang, de le délaier, le contenir dans les grands vaisseaux, ou l'y rappeler, pour dégager les *excretoires*, prévenir les épanchemens, les hémorrhagies & tant de dépôts prématurez, inutiles & douloureux; tous signes d'une nature irritée, forcée & gémissante.

Intentions
du Médecin.

Dans ces vûes, se rappelant à cette grande & generale regle, donnée par les grands praticiens, qui est de s'instruire toujours & s'assurer d'abord, en commençant la cure d'une maladie, de l'état du sang, de ses situations, de ses qualitez, de celle de sa circulation, ils penseront au chemin que déjà a fait le sang, le-

S'assurer
de l'état
du sang.

quel porté dès les premiers momens de cette maladie naissante & parvenu jusques aux extrémités des vaisseaux, est arrêté, retardé, croupissant dans l'habitude du corps. Dans cet état il faut le dégager de ces détroits, & comme le desemprisonner en lui ouvrant des issues, là-même où il est retenu; c'est l'effet des *sudorifiques* qui forçant les pores ou les *excretoires* de la peau à s'ouvrir, lui procurent des échappées, pour se défaire des fucs qui l'embarrassent; ou bien il faut diligemment le ramener de ces extrémités reculées dans les grands vaisseaux, afin que réunis au pouvoir de la force du cœur, il reprenne le fil ou le courant de la circulation, & c'est l'effet de la saignée; car faisant un vuide dans les grands vaisseaux, vers lesquels tend la pression de tous ceux de l'habitude

Vertu des
sudorifi-
ques.

Effet de la
saignée.

du corps, qui tendent à y rapporter le sang, elle ôte la résistance qu'y feroit la plénitude, & par la facilité le dégorge-
 ment des *capillaires*, rétablit le niveau ou l'uniformité de la circulation des humeurs, & remet la nature en état de reprendre le travail de ses *digestions*, de ses *coc-*
tions, de ses *dépurations*.

Mais une autre regle de pratique non moins digne d'être observée, quand il faut procurer une évacuation, c'est de se dés-
 occuper un peu des *fluides*, & penser un peu plus aux *solides*, pour ne point déterminer les humeurs vers des endroits bou-
 chez & des issues fermées. S'il étoit donc trop à craindre dans l'occasion présente que les pores ou *excretoires* de la peau fussent trop fermez, il seroit dangereux d'y porter les humeurs, & beau-
 coup plus sûr au contraire de les

Niveau de
la circula-
tion.

Quand
choisir la
la grande
sel hanc
-drotul
toup

Moins
d'attention
aux fluides
qu'aux so-
lides.

déterminer vers le centre du corps, où les *résistances* étant diminuées par le vuide qu'on auroit fait dans les grands vaisseaux, le sang y seroit ramené plus facilement, & ce seroit le cas de préférer la méthode de guérir par la saignée, à celle de guérir par les *sudorifiques*.

Quand
choisir la
saignée ?
quand les
sudorifi-
ques ?

Supposons donc, un jeune homme accoutumé à boire du vin, & à user d'alimens succulens, lequel dans les commencemens d'une constitution pestilentielle, qui désole tout un pays, est pris de la peste, qu'elle se montre d'abord par un abattement étonnant, une douleur de tête furieuse, des maux de cœur insupportables, un petit pouls obscur, concentré, mais ferré, dur & *phlegmoneux*, avec des yeux ardens, une soif fatigante, une respiration contrainte : en pareilles circonstances tour

parôit en *phlogose* dans ce corps, de sorte que les *fluides* arrêtez dans les *capillaires*, & les *capillaires* eux-mêmes sont enflammés; il sera donc de la prudence de traiter ce malade par la saignée. Mais comme il faut ici autant de diligence pour rappeler le sang au centre du corps, que ce sang a eu de célérité pour se porter du centre à la circonférence, la saignée doit être ample tout d'abord, & courageusement réitérée en peu d'heures, comme il est d'usage de faire avec succès dans les *squinancies*, quand elles sont pressantes, afin de vider promptement les grands vaisseaux, & attirer vers eux un prompt retour du sang arrêté dans les capillaires.

Diligence
à la saignée.

Ce remède est capital dans cette occasion, mais il n'est point unique; d'une part il faut

amollir encore ou assouplir les solides par les *anodins*, & délaier les fluides par d'amples boissons. Les *anodins* ont eux-mêmes besoin d'une espèce de correctif; car sur tout s'ils sont pris d'entre les *narcotiques*, comme sont les *pavots*, étant composez de parties infiniment volatiles, ils donneroient à craindre, qu'ils n'augmentassent le feu qui a fait la maladie. Ce correctif se trouve dans les *acides* d'autant plus à propos, que les *acides* eux-mêmes conviennent singulièrement dans la peste, & dans cet *alliage* on a tout à la fois un *calmant* & un *spécifique*; on trouvera ce double secours dans les sirops de *limons*, & de *diacode*, mélez l'un avec l'autre dans des juleps perlés, absorbants, faits avec les eaux d'*oxytriphylum* & de *scorza-naire*; juleps qu'il faut réitérer

Ce qu'il faut faire encore avec la saignée.

Acides.

Réitérer les anodins.

plusieurs fois avec la précaution, comme dans les petites véroles malignes, d'en donner un sur les cinq ou six heures du soir, pour prévenir une mauvaise nuit, & une autre trois ou quatre heures après, pour en assûrer une bonne. Les boissons seront de tisanne faite ou avec la *scorzonaire*, ou avec la *corne de cerf*, ou avec les *lentilles*, ou l'on pourra ajouter si l'on veut les jus de citrons, &c. Si le mal ne laissoit point de faire son chemin, il faudroit donner au malade, avant chaque boüillon, un petit paquet de poudre d'*yeux d'écrevisses*, de *bol arméne* & de *nitre purifié*, ou bien dans les boüillons mêmes quelques cuillerées ou de *verjus* ou de suc d'*ozeille* ou d'*oxytriphylum*; & tout cela en vüe de déprimer l'enflure ou le bouffement de sang, en le chargeant de mole-

eules lourdes & salines, qui rabattent sa rarefaction, & par ce moyen le mettent en état de passer plus aisément à travers les étroits diametres de ces petits vaisseaux.

Cependant sans perdre le principal point de vûë, l'on réitérera près à près la saignée à travers ces differens remedes, à moins qu'un dégagement bien marqué & non douteux ne fasse prendre confiance à l'état du malade, sinon on saigneroit sans hésiter, choisissant les endroits les plus convenables, du pied, du bras ou de la gorge, de l'artere ou des venes, comme il a été dit ci-dessus, car c'est par cette sorte de manœuvre habilement faite que l'on obtient un soulagement non équivoque, & ce soulagement se montre véritable par la liberté de la tête, le développement du poulx, la mol-

Quand il faut réitérer la saignée.

lesse ou la douceur de la peau, tous signes d'une *diaphoresé* insensible ou du rétablissement de la *transpiration*, principalement si en même tems la langue s'humecte, si les yeux sont moins ardens, si la bile coule par le bas-ventre, mais sans douleur & sans

Cours de
ventre
mortels.

cours de ventre, celui de tous les *symptômes* qui arrivent dans la peste, le plus infidel & le plus malheureux; car il est étrange qu'on ne voie point de peste où le cours de ventre ait été critique ou de bon augure!

Et de-là l'on conçoit combien peu dans la peste cette évacuation est dans les vûes de la nature & par conséquent avec quel soin un Medecin doit s'en garder, les malheurs qui suivent à tas tous les jours l'usage des *purgatifs* & des *émétiques* dans cette maladie, en sont des preuves trop évidentes, puisque ja-

mais la mortalité ne fût plus grande qu'en suivant ce genre de medecine. Deux raisons le prouvent ; car une matiere spiritueuse & de feu comme celle qui fait la peste, ne fut guéres l'objet d'un purgatif sagement donné, & une *phlogose* habituelle, attachée à la substance même ou au tissu des parties *nerveuses*, ne fit jamais venir à un praticien habile l'envie de purger. Mais ce qui en démontre le danger, c'est qu'aucun remede n'est tant contraire aux routes de la nature, pour la guérison de ce mal, laquelle ne se soulage que par des *sueurs*, par des *bubons*, des *charbons*, &c. tous efforts qu'elle fait vers l'habitude du corps, & toutes leçons pour un Medecin attentif à n'exécuter que ses volontez ; cette sorte d'évacuation n'entrera donc point dans ses vûes, s'il

Route de
la nature.

veut s'épargner & à la médecine de honteux scandales, & aux malades des malheurs sans nombre.

Peut-être, Monsieur, trouverez-vous cette déclaration un peu hardie, dans un tems comme le nôtre, où la purgation est en faveur, sur tout dans les fièvres malignes, tandis qu'en même-tems j'accorde tant de prérogatives à la saignée, dont, dirait-on, je fais un *coriphée* en matière de peste; mais je trouve la purgation si étrangement disgraciée entre les mains de ceux qui lui ont donné tant de part dans le traitement de la peste, par les malheurs dont ces Messieurs font d'humbles aveux, que je ne ferois rien risquer à la saignée, quand elle seroit moins protégée par de grands hommes, car enfin, le pis pour elle, seroit que tout le monde mourut de la

peste, comme il est arrivé à la
purgation, aux *ipécacuanha*,
aux *tisannes laxatives*, &c. Mais
la saignée, Monsieur, malgré le
préjugé public, à ses protecteurs
dans l'ancienne & dans la nou-
velle medecine, & ils n'ont
point été réduit à la confusion
d'avoir que presque tous les
malades de peste sont périés dans
leurs mains; ils assûrent au con-
traire, avec bien de la confian-
ce, que presque les malades de
peste ont guéri par la saignée &
par leurs soins.

Mais souffrez, Monsieur, que
je vous fasse observer une faute
où tombent les Medecins mê-
mes en se plaignant des mau-
vais succès de remèdes, qu'ils
ont, disent-ils, employez sur la
parole d'Auteurs de réputation,
qu'ils taxeroient volontiers d'in-
fidelité ou de mensonge, parce
qu'ils n'ont point trouvé les bons

Pourquoi
de bons re-
medes ne
réussissent
point.

effets qu'ils vantent dans ces remèdes ; mais vous vous souvenez sans doute là - dessus de la réponse qu'un Medecin celebre

Capivaccius,

fit à d'autres Medecins: *Suivez, leur dit-il, ma Methode, & vous possederez mes secrets.* C'est aussi à quoi ne pensent point ces Medecins qui se trouvent mal des remèdes des autres, c'est qu'ils ne suivent pas leur méthode. Ainsi ces Messieurs ne

Saignée
blâmée mal
à propos.

trouvant la saignée malheureuse dans leurs mains, que parce qu'ils ne la pratiquent point comme ceux qui en ont écrit les succès, on ne peut prendre confiance à ce qu'ils disent contre elle, puisqu'ils sont encore à en faire l'essai ; quoi donc qu'en les croiant sur leur parole, quand ils disent que la saignée a mal réussi, pratiquée à leur manière, il n'en est pas moins vrai qu'elle a guéri dans les mains &

suivant

suivant la maniere de pratiquer de ces autres Auteurs.

Au reste, par cette maniere de pratiquer, il ne faut pas seulement entendre le nombre des saignées que ces Auteurs faisoient, mais plus encore l'arrangement qu'ils donnoient à leur Methode & les circonspections qu'ils y apportoitent; & en effet, on apperçoit aisément qu'un *purgatif*, par exemple, trop tôt donné après la saignée, en trouble ou ruine les bons effets, parce qu'il change la face de l'économie animale qu'elles maintenoient, & met la nature hors de route; d'où il s'ensuit que pour saigner avec fruit, il faut sçavoir se contenir dans l'usage des autres remèdes qui sont d'une vertu différente; à faute de quoi on s'expose à ce que la saignée peut avoir de mal-faisant, sans profiter de ce

Ce qui détruit le bon effet de la saignée.

qu'elle auroit eu d'utile. Par-là vous voyez, Monsieur, combien la saignée a à prétendre alencontre de ceux qui la décrient, qui lui doivent la justice, de satisfaire à ses plaintes, avant que de la condamner.

Oserois-je vous prier, Monsieur, vous qui êtes familiarisé avec les Livres, de vouloir bien vous souvenir d'une remarque que vous aurez sans doute faite, qui est que les praticiens que l'on trouve opposez à la saignée dans la peste, ne parlent qu'avec ménagement alencontre, ne pouvant s'empêcher de la recommander, même s'il y a plénitude, &c. tandis qu'ils font main basse sur les *purgatifs*, les *émétiques*, &c. sur quoi se trouve un témoignage bien authentique dans un Auteur de mérite, & qui sçavoit pour l'avoir traitée, ce que c'étoit que la peste,

Un autre Auteur consulté sur la peste, sur laquelle il étoit d'ailleurs très-instruit, sans être cependant prévenu contre la purgation dans cette maladie, en porte ce jugement: *Nullò purgante medicamento seminarium pestis ejicitur nisi fortasse magnâ nature commotione factâ, quod fit satis periculosè cum antimonio idè qui hos morbos curant, monitos volo, ut cautè & circumspectè præbeant purgantia ne plus noxa quàm boni sequatur*: De sorte qu'il est rare de ne point trouver dans les Auteurs prévenus même contre la saignée, quelques signes de faveur pour elle, avec ces avantages. Vous conviendrez, Monsieur, que je m'expose peu, pouvant compter sur un fond d'équité qui reste dans les esprits des gens instruits & de bonne foi, le mal entendu d'ailleurs

Justifica-
tion de la
saignée.

de la condamnation m'autorise à demander un *mieux informé*, & je le fais, priant qu'on essaie de la saignée pratiquée suivant les temps, les circonstances & la quantité marquez par ces Auteurs, avant que de la condamner.

Ce seroit un moïen de mettre en regle la Medecine pour le traitement de la peste, & de donner la forme que vous souhaiteriez, Monsieur, à la Methode de la guérir, car à l'aide de la saignée on parviendroit à assujettir le sang & à le mettre à portée des secours usitez pour la guérison même des *fièvres malignes*, que l'on amène au point de se laisser dompter par des remedes communs, mais spécifiques dans des maladies ordinaires. Ainsi on vient à bout de fièvres très-malignes, par le moïen du *quinquina*, après que

par de frequentes saignées on a rabbatu de la férocité de l'humour, de sorte que la fièvre perdant de sa malignité se rend traitable à ce remede; tout de même dans la peste, la saignée aiant fait changer de forme & de génie à cette furieuse maladie, pourroit la soumettre à la vertu du *quinquina*. Cette conjecture n'est même rien moins qu'un être de raison, puisqu'il est déjà observée que des malades de la peste ont été guéris par le *quinquina*. Dans cette esperance un Medecin entendu feroit les dégagemens nécessaires & suffisans par les saignées, il réprimeroit la volatilité du sang & l'impetuosité de ses mouvemens par les acides, tels que sont les suc de plantain, d'ozeille, d'*oxytriphylum*, &c. . . . ensemble par les anodins, les calmants & les délaïans; les absorbans, les terreux

Avantages de la saignée.

si on le fait noir

& les *concentrans* trouveroient aussi leur place, & le sang fait gué, pour ainsi dire, par tous ces remèdes, & assujetti par leurs vertus, se laisseroit vaincre par le *quinquina*, mêlé sur tout avec la *thériaque*, car le *quinquina* ainsi apprêté devient un puissant *fébrifuge* dans de très fâcheuses fièvres malignes.

Quinquina

Cette observation est fortifiée par le succès qu'a eu l'espèce de *quinquina*, qu'on nomme *cas-carilla*, dont la vertu spécifique a été reconnue pour la guérison d'une fièvre maligne épidémique, accompagnée d'*exanthemes*, en Allemagne, pendant les années 1694. & 1695. ainsi cette sorte de *quinquina* étant plus efficace & plus prompte dans son opération, que le *quinquina* ordinaire, deviendrait un secours & une ressource pour arrêter promptement la fougue &

v. Johau.
Ludov.
Apinus in
relat. feb.
epid. pete-
chialis.

la rapidité de la peste, comme on voit que le quinquina ordinaire arrête tous les jours, comme par enchantement, les accès & les redoublemens des fièvres ordinaires. Vous paroîtroit-il donc, Monsieur, dangereux ou téméraire de donner la confiance à un remède d'une réputation si-bien établie en Médecine?

Il n'en est pas de même des *purgatifs*; rien ne les approprie à la peste, dont la cause tenant trop de l'esprit ne peut sympathiser avec des remèdes si matériels dans leurs opérations; qu'on ne destine qu'à des *glaires*, des *crasses*, & des *ordures*; c'est pour-quoi la purgation n'occupera dans la méthode que nous établissons, d'autre place tout au plus que celle que l'on accorde à un purgatif après la guérison, pour débarrasser les viscères des humeurs qui s'y accumulent.

pendant le cours des maladies, encore y faut-il apporter beaucoup de précautions.

v. Bruno,
remora pur-
gationis,
pag. 64.

Sel sédatif.

Mais il est encore un remède qui se placeroit sans inconvénient & avec plus d'efficacité, quand le malade auroit été saigné; c'est le *sel sédatif*, lequel trouvant les vaisseaux plus vuides, agiroit plus aisément sur les parties *solides*, parce qu'ayant moins de ressort, de roideur & plus de souplesse, elles donneroient à ce remède plus de tems, plus de loisir & plus de prise pour opérer.

Tems des
sudorifi-
ques.

Un autre arrangement à faire dans la méthode de guérir la peste, est celui des *sudorifiques*, si universellement louëz aujourd'hui par tout le monde, & pratiqués par tant de Medecins. Tous leur donnent hautement la préférence & la confiance qu'ils demandent pour ces remèdes,

medes, deviendrait generale si elle ne paroïssoit presque démentie par des succès si malheureux & si ordinaires, puisque de grandes Villes n'en ont été ni moins désolées, ni moins dépeuplées, quoique la méthode favorite d'y traiter la peste, ait été celle des *sudorifiques*.

Cette reflexion qui est sensible, puisqu'il mouroit beaucoup plus de malades qu'il n'en échappoit, avertit des bornes que l'on doit donner à cette confiance, & fait en même-tems sentir la nécessité qu'il y a de se redresser en Medecine, sur la maniere d'administrer les *sudorifiques*. Seroit-ce qu'on se hâteroit trop aujourd'hui à les donner; c'est-à-dire, sans avoir auparavant fait précéder les remedes convenables, vû qu'il paroît que l'ancienne méthode n'étoit point de les donner d'abord; car elle or-

Moïens de les rendre plus utiles.

*Extinguen-
tia & se-
dantia.
v. Rhaf. li-
bell. de pes-
te, cap. 6.*

ibid. cap. 7.

*Sudorifi-
ques, pour
quoi dan-
gereux ?*

donnoit de commencer par les remèdes temperans, qui appaisoient & qui calmoient la fièvre; & ce n'étoit qu'après que ces remèdes étoient devenus insuffisans pour arrêter la malignité de cette maladie, qu'on se déterminoit dans ces tems à donner des remèdes qui portassent l'humeur devenuë trop maligne à la peau ou à l'habitude du corps. Mais la maniere d'alors de faire suer les malades & la sorte de remèdes qu'on y emploioit, étoient si étrangement opposez à ceux d'aujourd'hui, que l'on comprend aisément qu'il y a une autre raison qui rend les *sudorifiques* d'aujourd'hui malheureux pour la guérison de la peste.

De ceux qui ont traité les pestiferez par le moïen des *sudorifiques*, les uns se loient & se congratulent de les avoir

donné avec un succès merveilleux tout d'abord & sans aucune préparation ; d'autres font observer qu'ils n'ont trouvé les *sudorifiques* purs & *specificques* dans la peste, qu'en les donnant dans une dose suffisante, & souvent cette dose est tres forte, & leurs *sudorifiques* favoris étoient la *theriaque* & le *diascordium*. Le celebre *Sylvius* d'Hollande mêloit toujours le vinaigre dans les *mixtures sudorifiques* ; & une infinité de grands Praticiens recommandent les *acides* du *citron*, de *limon*, de *verjus*, &c. mêlez avec les *sudorifiques*. Enfin l'habileté à les donner, selon d'autres, est de n'en point interrompre l'usage par d'autres remedes, ordonnant de ne les point quitter, qu'une sueur abondante ne s'en soit ensuivie, à quoi, pour le dire en passant, sert merveilleusement la ma-

niere de M. Sydenham, qui a remarqué que rien ne hâte tant la sortie de la sueur, que de couvrir le visage & la tête du malade de son drap.

Observa-
tions à fai-
re.

On entrevoit dans toutes ces observations de quoi donner une forme à la methode de guérir la peste par les *sudorifiques*. La premiere & la plus grande difficulté est de bien reconnoître si la peste qui attaque une personne d'un tel temperament, qui a vécu d'une telle ou telle maniere, dans un tel climat, si, dis-je, tout cela bien pesé & bien demêlé, il convient d'employer les *sudorifiques* pour la cure de la peste dont il est question : ce parti se trouvant le meilleur, on donnera d'entre les *sudorifiques* ceux dont les effets sont plus prompts & plus assurez, tels sont la *theriaque* & le *diascordium*, les moins in-

Choix des
*sudorifi-
ques.*

certain de tous, parce que l'*opium* qui en fait partie est le meilleur des *sudorifiques*. Mais la quantité en fait la sûreté; car ces remèdes donnez en trop petites doses, deviennent de dangereuses drogues, parce qu'alors ils ont assez de force pour mettre tout le sang en trouble & en feu; mais ils en ont trop peu pour le développer & l'ouvrir assez pour se fondre en sueur. Mais par *quantité* non-seulement il faut entendre une dose suffisante de ces remèdes, mais encore la maniere de réitérer ces doses autant de fois qu'il conviendra pour obtenir la sueur; & pour cela une maniere très utile & très commode sera, par exemple, celle de faire bouillir deux gros de bonne *theriaque*, & demie once de *diascordium* dans douze onces d'eau d'*oxytriphyllum*, on cou-

Leurs
doses.

le la décoction, dont l'on fait trois ou quatre petites prises, que l'on donne au malade de deux en deux heures, jusqu'à ce qu'on ait donné le tout, à moins que la sueur ou un calme parfait arrivant avant que le tout fût donné, le Medecin ne jugeât à propos de s'arrêter; car par ce moïen il peut graduer le remede au besoin du malade. On auroit, ce semble, lieu d'appréhender de le trop échauffer, en donnant tant de *theriaque*; mais la sueur qui survient en consequence, dédommage tout: d'ailleurs il n'est pas croïable combien la *theriaque* donnée dans la peste, apporte de calme & de repos! mais l'*opium* qui abonde dans la *theriaque* fait voir la raison de ce calme. & c'est pour cette raison qu'il est d'usage d'ajouter, s'il en étoit besoin, quelque gros de syrop

de *diacode* dans quelques-unes de ces petites potions qui en deviennent plus efficaces & plus promptes dans leurs opérations; mais si pour quelque raison que ce soit on prévoyoit qu'il y eût à craindre que le malade ne fût trop échauffé par la *theriaque*, on mêleroit, à l'imitation de *M. Sylvius*, une cueillerée de vinaigre blanc dans ces potions: enfin pour les rendre aussi temperez qu'il sera possible, on aura grand soin de faire beaucoup boire le malade d'une tisane de *scorfonnere*, ou d'une infusion très legere de *thé* & de fleurs de *coquelicog*.

Corre à fs
des sudorifiques.

Il y aura une attention à faire sur l'usage des *sudorifiques*; car s'il paroïssoit quelques signes obscurs cependant de redoublement ou de frisson, comme cela n'est point sans exemple dans la peste, on donneroit la

Quinquina avec la theriaque. *theriaque* avec le *quinquina* bouillis ensemble & en forte dose, afin de combattre tout à la fois la fièvre & la malignité. Mais quoique l'on fasse, on ne doit plus changer de remèdes, dès que l'on a commencé à se livrer aux *sudorifiques*, afin que le sang gardant toujours la détermination qu'il a prise, la consume & la termine heureusement par une ample sueur.

Vessicatoires.

On demande si l'application de plusieurs *vessicatoires*, lorsque l'on medite de prendre la voie des *sudorifiques*, ne conviendrait pas pour en faciliter l'opération en attirant les humeurs à l'habitude du corps, & leur ouvrant en même temps des issues à travers des *excretoires* de la peau qu'ils tiendroient dilatez par le moïen des *serositez*, qu'ils feroient sortir. Peut-être cette application con-

viendrait-elle dans le cas où un malade appesanti, léthargique, ou absorbé se trouveroit avec un pouls mou, petit & concentré, en relevant le ton ou le ressort des parties, afin qu'elles puissent d'affaîsées qu'elles étoient, reprendre assez de fermeté pour pousser audehors la matiere de la sueur que les *sudorifiques* développeront dans les vaisseaux : mais hors ce cas, sur lequel il ne faut point se prévenir, il faut comprendre que tout est *phlogose* dans un corps atteint de peste ; or l'opération des *vesicatoires* est d'enflammer les parties au point qu'ils les brûlent & les cauterisent, & pour tout cela ils doivent être ordinairement suspect dans la peste, parce qu'irritant les *fibres*, ils les resserent, & bouchent par consequent le passage aux sueurs. On trouvera moins

d'inconvenient & plus de sûreté dans les boules d'étain pleines d'eau chaude qu'on mettra dans le lit des malades & à leurs côtez.

Double
methode
de guerir
la peste.

Voilà, Monsieur, une legere ébauche d'une double methode pour guerir la peste, mise en forme, moins cependant pour prescrire des regles ou des formules qui assujettissent qui que ce soit, que pour donner des points de vûë pour l'arrangement & l'emploi des *sudorifiques*, & pour la pratique de la *saignée*, des *anodins*, des *acides*, &c. en un mot, pour aider un Medecin à se faire une regle de conduite pour la cure d'une maladie qu'on a toujours mise au dessus des regles; par ce moïen on délivrera la Medecine d'un honteux *empyrisme* qui la deshonore par le brigandage ou l'usage aveugle & temeraire d'excellens remedes qui se don-

nent sans succès dans la peste, parce qu'on les emploie sans conduite.

Mais on me demandera compte de la liberté que vous m'avez inspirée, Monsieur, & que je prends, de faire voir que la peste reçoit des loix de la Médecine qui peut l'y soumettre ou l'y assujettir ? On me demandera qui m'a fait Législateur ou établi Maître là-dessus : Je me repose fort sur l'autorité que me vaudroit votre nom, Monsieur, si vous vouliez vous faire connoître : mais au surplus les regles que je pose ne sont point de mon invention, elles sont prises dans le fond de la raison & de l'expérience qui est un fond public, où peuvent prendre tous ceux qui ont droit & titre pour se mêler de Médecine. Mais quelle expérience, ajoutera-t-on, peut produire un Médecin titré

Si l'on peut proposer de guerir la peste sans avoir vû cette maladie.

tant qu'il voudra, lequel n'aura jamais vû de peste? ne sera-ce point une présomption en lui plutôt qu'une raison de décider de la meilleure maniere de la traiter sans jamais l'avoir vûe? Je crois, Monsieur, qu'on ne trouvera point l'objection flattée; car la voilà dans toute sa force, elle n'arrêtera cependant que ceux qui n'ont jamais étudié les moïens de faire progrès en Medecine.

C'est l'art d'observer ou par soi-même ou par les autres. Car enfin de quoi nous serviroit d'avoir conservé tant de livres qui sont comme les archives de la Medecine ou des monumens suivis & continuez du progrès qu'a fait cette science dans tous les siècles, entre les mains des grands Hommes ou de sages Praticiens qui l'ont exercée? de quelle utilité nous feroient ces

observations si amples, si exactes, si détaillées & si sçavantes, que de grands Medecins viennent d'acquiescer à la Medecine aux dépens de leurs vies, qu'ils ont exposées aux plus affreux dangers avec tant de noblesse, tant de grandeur & d'intrépidité? Ces Confesseurs en Medecine, animez uniquement de charitez pour leurs freres & d'amour pour la verité de leur art, qu'ils ont voulu enrichir de nouvelles lumieres sur une maladie qui en avoit tant de besoin, ne sont-ils pas de dignes Maîtres, dont les observations sont des leçons d'autant plus utiles qu'elles sont animées, & n'est-ce point donc voir par leurs yeux, pratiquer par leurs mains, agir sur leurs faits? & si pour mettre tout cela en œuvre, on n'emploie que l'exacte regle des *indications*, les lumieres

d'une Physique *experimentale*,
 & les loix d'un *mechaniſme*
 ſimple, naturel & avoué, des
 conſequences tirées avec ces
 précautions, pourront-t'elles
 paſſer pour des regles temérai-
 res ou des loix *deſpotiques*, ſans
 raiſon & ſans fondement ? Elles
 poſent au contraire ſur leur na-
 ture elle-même, & ſont fondées
 ſur les meilleures manieres qu'ait
 la Medecine pour regler ſes
 vûës & aſſurer ſes opérations.

Goût en
 Medecine.

Il eſt d'ailleurs un goût en
 Medecine qui ſe prend en la
 faiſant, au moïen duquel on
 ſ'accoûtime à comparer des
 maux differens les uns avec les
 autres ; & par un ſecret *analo-
 giſme* qu'on y apperçoit, on
 démêle des idées communes par
 leſquelles ils ſe reſſemblent, &
 dont un Medecin exercé ſçait
 tirer des vûës pour les traiter,
 & des indications pour les gué-

rir : par là se forme dans l'esprit d'un Praticien un fond de connoissance d'usage , d'où il emprunte des notions par lesquelles il connoît le genie d'une maladie nouvelle qui se montre à lui avec des symptômes , à la verité , inconnus d'abord à en juger par leurs apparences ; mais un Medecin experimenté sçait les réduire à ces notions generales qui commencent par le préserver de fautes , pour ne lui rien laisser faire de mal à propos , puis lui découvrent peu à après la route ou la maniere de guérir , convenable à ces nouveaux maux. Ainsi un Medecin dans le cours d'une longue pratique , exercée avec science & jugement , aura aperçû dans des *fièvres malignes* ou *pourpreuses* & dans des *petites veroles* malignement *confluentes* , des accidens graves &

Analogie
me de pra-
tique en
Medecine
fondé sur
l'autorité
des grands
Praticiens.

singuliers, auxquels ressemblent dans un degré supérieur de *malignité* les *symptômes* les plus dangereux de la peste, & par là la peste vient à sa connoissance dès qu'elle paroît, & lui se trouve à portée de la traiter, par les mêmes regles ou loix de pratique qui lui ont réussi dans la *petite verole*, & le voilà autorisé à faire des regles pour traiter de la peste, sans en avoir jamais vû. Mais s'il fonde ou appuie ces regles sur la pratique, les maximes & les observations de Medecins instruits & attentifs qui ont vécu dans la peste & traité des *pestiferez*, sera-t'il permis de les décrediter comme temeraires ou imaginées? Telles sont les regles que l'on donne ici, elles sont les fruits d'une pratique de près de quarante ans, & les plus considerables sont approuvées dans

Craton,

Eraton, (a) *Palmarius*, *Diamerbroek*, *Sylvius*, *Willis*, *Sydenham*, *Rivinus*, *Hofmannus*, (b) *Septalius*, *Rhases*, &c. Mais la bizarre autorité, dirait-on, que celle d'un Arabe dont les écrits presque surannez sont aujourd'hui d'un crédit presque hors de mise : mais ne feroit-ce pas une marque de la décadence du goût en Médecine, de voir ainsi négligée la mémoire d'un Médecin qui l'a si fort illustrée & enrichie par ses observations, lui qui a pratiqué la Médecine pendant quatre-vingts ans ? une autorité semblable a toujours mérité l'approbation des bons connoisseurs ; témoin la croïance qu'un célèbre Auteur d'Allemagne donnoit à cette autorité sur le sujet même de la peste : *Si auctoritate agendum est, Rhases qui in Medicinâ plurimum vi-*

(a) *Consilium de peste.*

(b) *Dissert. de peste.*

Crato. consil. de peste, pag. 1147. apud Scholziun.

dit & omnium ferè libros veterum evoluit, judicio etiam recto de iis quæ legit atque colligit usus est.

Peut-être, dira-t'on, que mal à propos l'on entreprend de dresser des regles de pratique pour la guérison de la peste, & qu'elles viendront à tard, après que tant d'habiles gens s'y sont emploïez avec distinction : mais ces habiles gens conviennent

Qu'il est
encore
temps de
dresser une
methode
de guérir
la peste.

eux-mêmes que cette maladie guérit moins par la vertu des remedes que par la permission de Dieu : *Si quis communibus antidotis restituitur & sanatur, soli Deo acceptum referat quia à Domino, ut Psalmista ait, salus venit, &c.* Voilà comme

Craro.
conf. de
peste.

s'exprime un Praticien de grand nom qui vivoit au commencement du siecle passé : & les sçavans Medecins qui viennent de nous donner les Relations de

la peste de Provence, conviennent unanimement de l'insuffisance & du peu de succès qu'a eu leur methode de guérir la peste, qui n'a point empêché des classes (comme ils parlent) de malades, de perir presque toutes entieres. Des regles tirées d'Auteurs qui guérissent (comme ils le disent) des pestiferez, viendront donc encore à temps.

Je ne vous tiendrois pas plus long-temps, Monsieur, parce que j'ai répondu à toutes les questions de votre premiere lettre; mais vous m'obligez par votre seconde que je reçois, à m'expliquer plus amplement avec vous, & sur la derniere lettre de M. Chicoyneau touchant la *non-contagion*, & sur les infirmeries publiques où l'on enferme severement les pestiferez & ceux qui sont soupçonnez de l'être.

As 1. 10
et 2. 10
et 3. 10
et 4. 10
et 5. 10
et 6. 10
et 7. 10
et 8. 10
et 9. 10
et 10. 10

Reflexions
sur une
nouvelle
lettre touchant la
contagion.

Cette lettre respectable par le nom de son Auteur, paroît un foible moïen pour persuader les gens instruits, que la contagion est une idée imaginaire, & pour ramener le peuple de la fraïeur qu'il s'en est faite. On se seroit attendu à trouver dans un ouvrage d'aussi bonne main, des faits, des observations, & des raisonnemens, dans lequel il s'agissoit de faire les esprits de leurs notions naturelles, ou de sentimens dans lesquels ils sont nez avec presque tout le monde; car c'est celui de la nature, il auroit donc semblé que c'étoit par des reflexions, des conséquences & des inductions tirées de la nature même qu'on devoit l'attaquer. Il n'est point en effet une opinion fondée sur des reflexions fautives ou erronnées auxquelles une Physique vulgaire ou mal entendue, auroit

Foible appui de cette lettre.

donné cours, c'est une conviction indélibérée, que des impressions forcées & involontaires ont formées dans l'esprit des hommes, lesquels convenus tous en ce point, se trouvent d'accord dans ce jugement. L'Auteur de la lettre méprise & compte pour rien les faits, les événemens, les impressions, les *contacts* Physiques, & les observations qui établissent ce sentiment de toutes les nations ou de tout le monde, comme si ces impressions ne faisoient que des imbeciles ou des lâches, en qui la fraïeur toute seule donne autorité ou valeur à un sentiment populaire. Ainsi qu'un vaisseau passe pour venir d'un lieu infecté de peste, que ce vaisseau l'ait contractée lui-même, que les balots qu'il apporte de ce lieu & faits dans le lieu même, renferment un air em-

Faits mé-
priez par
l'Auteur de
la lettre.

pesté, que plusieurs personnes soient mortes de peste sur la route, que ces marchandises développées dans Marseille où elles ont été premierement apportées, aient infecté premierement les maisons particulieres où elles se sont trouvées, puis les ruës, puis toute la ville, tous ces faits qui ont été d'abord d'une notoriété publique, deviennent douteux & contestez dans la lettre que l'on nous donne, non par des faits contraires qu'on y oppose, mais par une *petition de principe* manifeste qu'un aussi sçavant homme comme, & qu'il apporte en preuve. Car pour démontrer que tous ces faits sont faux, il prétend que ce vaisseau n'a pû prendre la peste à *Sayde*, parce que lui & ses genereux collegues ne l'ont point prise, non plus que quantité d'autres personnes à Mar-

Petition
de principes
qu'il
commet.

seille, dans le temps même qu'elle y faisoit plus de ravage : mais c'est la même chose que de dire, que la peste ne s'est point prise ou qu'elle n'étoit point contagieuse à *Sayde*, puisqu'elle ne l'étoit point à *Mar-seille*; ce qui est prouver que la peste n'est point contagieuse, parce qu'elle n'est point contagieuse, c'est la preuve d'*idem per idem* qui ne convainc de rien : ou bien c'est prouver que l'on n'a pû gagner la peste à *Sayde*, puisque ces Messieurs ne l'ont point gagnée à *Mar-seille*; mais alors c'est conclure d'une proposition particuliere à une proposition generale, défaut de raisonnement qui le rend insoutenable.

Vice de
raisonne-
ment.

Ce raisonnement irregulier & non concluant, est appuié d'un *paralogisme* qui se lit à la page 9. Il faudroit, dit-t'on, pour

Para'o-
sism.

en tirer ces consequences, démon-
trer que les deux pestes de la
Syrie & de la Provence sont de
même nature. Mais ce n'est pas
par là qu'on doit commencer
cette preuve; car il faut exa-
miner si la peste vient d'un en-
droit, avant que d'examiner si
elle est de la nature de celle qui
y est; les preuves donc de la
lettre, quand elles réüssiroient à
montrer que la peste de *Proven-*
ce étoit différente de celle de
Syrie, ne justifieroient pas qu'elle
n'en vînt point, quoiqu'elle
fût de différente nature, puis-
qu'il est ordinaire qu'une mala-
die qui est d'un certain caracte-
re dans un païs, se transmette
dans un autre, & qu'elle s'y
revête d'un caractere différent;
par la même raison qu'une mê-
me maladie se montre différen-
te en différentes personnes qui
en sont attaquées. Ainsi une
petite

petite verole non maligne dans un endroit, passe dans un autre où elle devient *pestilentielle* : & dans un même endroit, une petite verole qui est *distincte* & *discrete* dans un particulier, en attaque un autre en qui elle devient *confuse* : tant il est vrai qu'une maladie peut être la même dans sa source ou son origine, & devenir différente en ceux en qui elle se communiquera ! delà se manifeste le défaut du raisonnement de la lettre, dont les preuves, quand elles seroient bien certaines, n'allant qu'à montrer que la peste de *Provence* étoit différente de *Syrie*, l'on n'en peut pas conclure que la peste de *Provence* ne soit pas venuë de *Sayde*.

Mais dès que la peste d'*Aix* a été la même que celle de *Marseille*, comme l'avoient les re-

Que la
peste de
Marseille
étoit la
même que
celle de Sy-
rie.

lations, sera-t'il impossible que celle de *Marseille* ait été la même que celle de *Syrie*? & cela étant, la preuve, suivant les principes mêmes de la lettre, deviendrait complète en faveur de la contagion, car la peste d'*Aix* étant la fille de celle de *Marseille*, celle ci seroit sortie de celle de *Syrie*; en faudroit-il davantage pour démontrer la contagion de cette maladie?

Au reste, n'auroit-il pas autant valu s'en tenir à la contagion, dès qu'on n'avoit rien de meilleur à mettre à la place? car enfin, *qu'est-ce qu'une cause commune repandue dans les lieux où la peste se declare?* &c. on ne veut pas que ce soit ni un *levain*, ni un *insecte*; & il ne paroît pas qu'on s'accommodât mieux d'un *acide* ou d'un *alkali*, ou qu'on aimât à se raccommo-der avec les *vertus occultes*; ce fera

Mauvaise
étio'ogie
de la con-
tagion.

donc un agent innominé & indéfini dont il n'est pas possible de s'aider pour faire la Médecine ; aussi avouë-t'on, qu'on n'a pas jugé à propos de déterminer la nature de cette cause commune... parce qu'on n'y a rien imaginé qui pût être de quelque utilité pour la conduite qu'il faut garder dans le traitement de la maladie, ou pour la cure preservative, & c'est ce qui a déterminé (ces Messieurs) à s'attacher uniquement à la recherche des causes, des dispositions & des indications évidentes, &c. Un tel aveu, outre qu'il fait voir l'incompétance de cette cause commune, qui ne fournit aucune idée pour la guérison de la maladie, fait craindre que les pestiferez ne s'en soient pas mieux trouvez, parce qu'abandonnant l'indication prise de la malignité qui fait le carac-

Que la
péc de
pag. 20.
A. 17. 17.
al. 17. 17.
p. 17. 17.
17. 17. 17.

Dange-
reuse omis-
sion com-
mise.

tere de la peste, pour ne s'atta-
cher qu'à corriger les *causes*
sensibles, on se fera exposé à
traiter la peste comme une ma-
ladie venant de cause ordinaire
ou évidente, d'où il sera arrivé
que la *cause commune* ou la ma-
lignité faisant son chemin, tan-
dis qu'on ne se sera arrêté qu'à
corriger des *cruditez*, le malade
fera mort de la peste avant qu'on
soit parvenu à tarir ou éteindre
les causes & les dispositions sen-
sibles : ce qui aura exposé à
traiter la peste & la maniere des
maladies ordinaires par les *éme-*
tiques & les purgatifs, ceux de
tous les remèdes qui sont les plus
anathémisez par les plus grands
Auteurs en matiere de peste.

Avantage
de l'idée
de la con-
tagion.

L'idée de contagion auroit pré-
servé de ces dangers; car tenant
l'esprit au-dessus des notions
communes & ordinaires de suc
grossiers & épais, elle inspire à

un Medecin autre chose à faire
qu'à vuidier des glaires, des bi-
les, des cruditez.

Je crois que vous sentez com-
me moi, Monsieur, tous ces in-
conveniens de la *non-contagion*;
mais vous aurez sans doute re-
marqué encore un défaut capi-
tal pour un *système*, c'est celui
de se contrarier ou de se dé-
mentir soi-même. On ne veut
pas qu'il y ait de communi-
cation dans la peste, & l'on re-
connoît que la *cause commune*
répandue dans les lieux où la
peste se declare, produit ou peut
produire ses effets, dès qu'elle
trouve des corps disposez à re-
cevoir ses impressions. Permet-
tez-moi de vous demander,
Monsieur, si par contagion ou
par communication de peste,
l'on a une autre idée que celle
de quelque chose de répandu
dans les lieux pestiferez, dont

pag. 15.

Contra-
riez.

Contra-
diction.

les impressions se font sur les corps qui s'y trouvent disposez? Ainsi c'est établir la nature de la contagion, & en rejeter le terme. La contradiction va plus loin, ces Messieurs conviennent, que l'impression de leur cause commune se fait sur les corps qui y sont disposez; mais après cela l'on ne comprend plus pourquoi ces corps aiant reçu ces impressions, ne pourront point les transmettre à d'autres corps qui se trouveront disposez à recevoir ces impressions, & alors quel inconvénient d'appeller contagion ce passage d'une matiere subtile d'un corps à un autre, puisque la contagion n'est qu'un air subtil qui passe de l'atmosphère dans le corps d'un particulier & de celui-ci dans un autre. Or il est certain qu'il est un air intérieur qui exhale continuellement de

nos corps & qui peut s'aller unir avec l'air interieur d'un autre corps; ainsi par la même raison que la *cause commune* ne peut être que quelque chose d'aërien qui s'attache aux corps qui y sont disposez, la matiere aërienne infectée dans le corps d'un pestiferé peut s'aller joindre aux sucs aëriens d'un autre corps qui s'y trouvera disposé. L'on ne peut expliquer autrement la maniere dont les *scorbutiques*, les *phthisiques*, les *galleux*, les *verolez* s'entregâtent reciproquement; & la communication si facile de la *rage* n'a point encore d'autre cause; par quelle mauvaise humeur après cela refuse-t'on à la peste la même cause de communication, ou, comme l'on dit, d'*impression* d'un corps sur un autre?

Mais enfin que penser d'une

opinion qu'on professe tout bas,
 & qu'on desavouë tout haut ;
 fût-ce jamais un procédé de
 bonne foi de nier dans l'usage
 ce qu'on croit dans son cœur ;
 c'est l'embarras où a jetté ces
 Messieurs les Auteurs de la *non-*
contagion ; car tout persuadez
 qu'ils étoient que la contagion
 n'étoit point à craindre, ils ont
 agi, disent-ils conformément au
 principe de ceux qui la croient,
 lorsqu'il a été question de pren-
 dre des mesures avec Messieurs
 les Magistrats & Comman-
 dans pour éviter la communica-
 tion. Quelle confiance prendre
 à un système qui expose ainsi à
 trahir sa pensée, & à agir d'une
 manière contraire à ce qu'on
 croit ?

Les Protecteurs de la *non-*
contagion se fortifient dans
 cette opinion, parce que peu
 satisfaits des systèmes des la-

vains & des insectes, ils ne trouvent pas de quoi répondre à une objection insurmontable, à ce qu'ils pensent, à tout autre système que celui de la *non-contagion*, comme si c'étoit répondre que de nier; car en effet on n'apperoit point trop la raison qui les rend si fiers de ce *système négatif*, dont tout le mérite est d'apprendre à contester. Ce n'est pas qu'on ne convienne avec eux du peu de secours que la Médecine pourroit retirer de ces deux systèmes qui tombent de foiblesse, & à l'honneur desquels peu de gens s'intéressent aujourd'hui, comme étant prêts de faire faillite en Médecine, mais aussi les raisons de contagion & la réponse à cette objection proposée avec un air de victoire, se trouvent ailleurs: voici cette objection maîtresse.

Mauvais
prétextes.

Objection
à résoudre.

La contagion rendroit la peste éternelle ou sans fin, parce qu'on ne voit point de raison, pourquoy enfin elle s'abstiendrait de se communiquer, tant qu'il y auroit des hommes sur terre; cependant on l'a vûë diminuer à vûë d'œil dans le temps même où elle paroissoit le plus enflammée, & qu'elle desoloit le plus de familles, au mépris même de toute attention, de tous soins & de toutes précautions prises de la part des habitans, ou ordonnées par les Magistrats; parce qu'on a remarqué que tous ces moïens si capables, ce semble, d'arrêter la contagion, s'il en étoit, n'y ont jamais rien fait, le mal au contraire ne s'en est ni plus ni moins répandu, & l'on croit avoir observé, que *Marseille est moins redevable à toutes ces précautions de la délivrance du terrible fleau qui l'a*

desolée, qu'aux soins qu'on a pris
d'alimenter le peuple, de lui re-
donner du courage & de la con-
fiance.

pag. 25.

Du moins la cure de la peste
se trouve-t'elle par là fort abbre-
gée ; voilà d'ailleurs bien des
peines & des soins à épargner ,
puisque'ils se sont trouvez si peu
utiles. Mais il est étonnant qu'a-
vec un peu de *Physique* on n'ait
point apperçu que rien ne prou-
ve si bien la realité ou l'existen-
ce de la contagion que ces re-
marques ou observations. La
communication a, dit-t'on, dimi-
nué en même temps que le mal
étoit plus répandu dans la Ville
où il y avoit des milliers de ma-
lades ; la raison en est sensible ,
cette prodigieuse quantité de
miasmes ou de *corpuscules* con-
ragieux, dont toute l'*atmosphère*
de la Ville avoit été impregnée
jusqu'alors , se trouvoit absor-

Réponse
à cette ob-
jection.

Ce qui
fait que la
peste dimi-
nué.

bée par cet étrange nombre de malades, dont les corps pénétrèrent de cet air malin, en avoient déchargé d'autant l'*atmosphère* de la Ville. Ces attentions prises par les Magistrats pour interrompre la communication de l'air contagieux, si méprisables ou si peu utiles dans l'esprit de ces Messieurs, ayant donné la facilité à l'air de se renouveler, soit en donnant entrée à un nouvel air, soit en y remenant de nouveaux esprits, ont merveilleusement contribué à diminuer la contagion, tandis que la terre du fond de la Ville & des environs envoiant journellement des exhalaisons *non-contagieuses*, c'est-à-dire, d'une nature différente de la contagion, ont formé dans la Ville & son voisinage une autre *atmosphère*. Cette *atmosphère* enfin animant différemment de la contagion le sang,

de ceux qui étoient encore sains, est devenue pour eux un préservatif & un remède alencontre d'elle, laquelle par ce renouvellement d'air a dû diminuer à vûë d'œil, & enfin disparoître. Ainsi disparoîtra pareillement & s'évanouira ce nouveau-venu en Physique, c'est-à-dire, ce nouveau système de la *non contagion*, propre à gâter les esprits, & inutile à préserver les corps. Une Physique si mal soutenue trouvera peu d'entrée dans des esprits attentifs, & dût-t'on paroître se rabaisser à des notions vulgaires, on aimera mieux guérir de la peste, en parlant comme le peuple, que d'en mourir misérablement en raisonnant comme des Sçavans. Ce seroit ici le lieu d'établir la contagion, après l'avoir défendue contre ce qu'on a avancé pour la contredire; mais je crois, Mon-

sieur, en avoir déjà beaucoup dit pour en montrer la réalité.

Raison
propre de
la conta-
gion.

J'ajouterais seulement qu'on ne comprend pas, par quel mal-entendu on s'aveugle au point de vouloir l'exclure du monde, ou de la nature, où cependant tout est contagion ; parce que tout y est contact, les corps se tenant partout par mille rapports & besoins reciproques qui les rendent dépendants les uns des autres. Ce sont des convenances naturelles qui les lient d'intérêts tant qu'ils se trouvent dans des lieux & dans des situations assorties à leur nature & à leurs destinations ; mais de-là naît entre eux une contrariété reciproque, quand mis hors de leurs lieux ou de leurs situations naturelles, ils perdent ces convenances & se trouvent en oppositions avec ce qui les environne : si ces oppositions pren-

Opposi-
tions entre
les êtres
naturels.

nent sur eux & qu'ils se laissent entamer, pour ainsi dire, ou alterer par ces impressions contraires, c'est une contagion qu'ils contractent, & cette contagion ne sera qu'entre eux & les corps qui les touchent, s'ils se trouvoient seuls & non environnez d'autres corps de même nature qu'eux, au lieu que s'ils se trouvent environnez de corps qui soient leurs semblables, ou ils communiqueront de contagion avec eux, ou ceux-ci contracteront par eux-mêmes la même contagion qu'ont contracté les corps qu'ils accompagnent. C'est que chaque corps a & une *atmosphère* commune dans laquelle il subsiste avec les autres corps ses semblables; & encore une *atmosphère* particulière qui l'environne d'une manière propre & singulière. L'*atmosphère* commune est l'espace

Atmosphère
propre
& commune.

d'air dans lequel tous ces corps sont renfermez, & l'*atmosphère* particuliere est une matiere aërienne, laquelle exhalant de chaque corps & l'embrassant, lui sert de garde alencontre de tout ce qui est d'une nature contraire par son mouvement, son poids, son *élasticité*, & des qualitez semblables; dans cet état une autre matiere aërienne imbuë de ces qualitez contraires, venant à changer celles de l'une des *atmosphères*, ou se mettant à leurs places, fera une impression étrangere par la pression non ordinaire qu'elle excitera sur ces corps, & ce contact sera une contagion, & cette contagion apportera de dangereux changemens, si penetrant ces corps, elle s'attaque à l'air interieur qui les anime, ce qui est le cas de la contagion qui se prend par la respiration, car alors
l'air

l'air étranger agissant sur celui-ci immédiatement, l'altère & le pervertit, d'où viennent des troubles & des changemens immédiats dans l'ordre & dans l'économie intérieure, & delà d'affreuses maladies.

Suivant cette idée l'on comprend nécessairement, qu'un air étranger apporté de loin, altéré d'ailleurs, changé & perverti qu'il étoit dans le país d'où il vient, se trouve en contrariété avec l'air extérieur du país où il aborde, & avec l'air intérieur des corps qui y habitent, de-là viennent des contacts étrangers, forcez & malfaisans, qui seront de véritables contagions, c'est-à-dire, des impressions extraordinaires qui changeront la face de toute l'économie du corps. La contagion donc est non-seulement réelle, mais encore inévitable (si l'on manquoit d'y

Air transporté.

Contagion inévitable

remedier) qu'un air corrompu ou alteré est apporté d'ailleurs ; car celui-ci modifié différemment de celui dans lequel il est apporté, le modifiera à sa manière, & par là le mettra hors de convenance avec celui des corps qui s'y rencontrent, lequel à cette occasion prenant une force ou une élasticité contraire ou au-dessus de sa nature, deviendra la cause des desordres semblables à ceux d'une contagion la plus desolante. I : non

J'oubliois, Monsieur, de répondre à la question qui ne tient point une grande place dans votre lettre, parce qu'elle en occupe peu dans votre esprit ; mais elle est celle de tout le monde, & il sembleroit que ce seroit par foiblesse ou par ignorance qu'on se seroit permis dans une dissertation sur la peste de n'y rien répondre. On de-

mande s'il y a un spécifique contre la peste ? J'emprunte la réponse qu'un celebre Medecin consulté sur la peste, y a faite il y a long-temps : *Remedia multa ostenduntur à Medicis : verum quæ sine periculo juvent, per pauca sunt. Itaque in hanc sententiam deveni atque in eâ maneo : verum alexipharmacum pestis penes Deum repositum, & ab eo precibus expetendum ; & voici sur quoi il forme sa décision : Imperator, dit cet habile Praticien, Maximilianus magnum volumen colligit antidotorum, quæ à principibus & doctis viris hinc inde acceperat, sed in eo nihil est cui fidere quis tutò possit. Contuli & ego cum multis magnorum principum medicis. De omnibus idem est meum judicium. A multis annis sic ubi esset pestilentia grassata, ad eorum locorum Medicos scripsi &*

quid in infectionibus præstantissimum deprehendissent rigori. Il
nomme ensuite tous ces grands
Medecins qu'il a consulté, &
les pestes que ces grands Mede-
cins ont traitées, après quoi il
continuë ainsi : Sed nihil de re
gloriosè prædicabo, cum per se quæ
æstimatore facile sit, quantas
occasionès apud tres Imperatores
multa investigandi habuerim;
& voici la conclusion : Optimum
hoc, quod Dei benedictionem
adjunctam habet.

Ibid. pag.
 III.

Après une réponse fondée sur
 des recherches aussi authenti-
 ques, & sur les avis des plus
 habiles Maîtres en Medecine,
 paroît-t'il douteux que la dé-
 couverte d'un spécifique alen-
 contre de la peste, est plus dans
 les vœux des hommes qu'au
 pouvoir des Medecins, & de là
 s'ensuit bien naturellement que
 le traitement de la peste con-

liste beaucoup moins dans les remèdes que dans l'art de les appliquer. C'est donc une méthode de guérir dont il paroît qu'il faudroit s'occuper, & c'est sur quoi je viens d'avoir l'honneur de vous répondre.

Je croïois, Monsieur, m'être suffisamment expliqué sur la question des infirmeries publiques que vous m'aviez déjà faite; mais parce qu'en me demandant en dernier lieu quelque détail sur la contagion, vous en exigez aussi un touchant ces infirmeries, après avoir retouché, comme je viens de faire, la matiere de la contagion, je reviens à cette autre. Un Medecin celebre & entendu en matiere de peste, fait remarquer que les pestes de ces derniers temps sont plus meurtrieres que celles des siècles passez, & à cela se rapporte ce qu'on écrit de la

Infirmeries publiques, leurs dangers.

Crato, conf. de peste.

peste de *Marseille*, dans laquelle il mouroit des classes presque entières, ce qui faisoit plus de la moitié, tandis qu'on sçait qu'il ne mouroit qu'un tiers des malades en de violentes pestes de l'antiquité : quoiqu'il en soit, par une autre observation notoirement constante, l'on sçait que la peste qui ne discontinüe pas en *Turquie*, y fait infiniment moins de ravage que dans nos contrées, & la cause en est publiquement avouée : c'est, dit-on, à cause de la propreté & de la sobriété ordinaires à ces païs chauds, où le régime des habitans est plus simple, plus frugal & plus rafraîchissant. Ne seroit-ce point la raison pourquoi la peste nous traite plus impitoyablement ?

v. *Manger.*
de la peste,
p. 17.

Les pestes
d'aujourd'hui pour-
quoi plus
mauvaises.

Peut-être donc faisons-nous trop de choses dans une matière sur laquelle on est si peu éclairé,

& sur laquelle par conséquent on devroit se contenir. L'observation faite sur les *petites veroles*, fortifieroit cette pensée; car l'on convient que l'on fait ordinairement trop de remèdes à cette maladie, qui est beaucoup moins maligne en des pays où elle est comme négligée, abandonnée du moins au courant de la nature; & suivant cette même remarque, des personnes attentives & accoutumées aux loix & aux errémens de la nature, font observer que la petite verole n'est presque devenuë maligne parmi les gens de la campagne, que depuis qu'ils ont connu la *theriaque* & semblables remèdes chauds qui les ont appris à envenimer cette maladie.

v. Sydenham.

En effet il ne paroît point par ce qui nous reste de l'ancienne Médecine, qu'elle se soit tant

Cels. observatio in pestilentia, pag. 46.

Ancienne
maniere de
traiter la
peste.

Cell. ibid.

inquiétée a'encontre de la peste, occupée uniquement d'un régime simple & temperé, qu'elle conseilloit même comme le grand préservatif contre ce mal, recommandant surtout de ne rien changer dans sa maniere de vivre, que l'usage du vin en celui de l'eau : *à vino ad aquam transitus erit.* Elle ajoûtoit à ces mêmes soins quelques exercices de corps convenables sans faire mention ni d'*antidote*, ni d'infirmes, ni de barraques, ni autre semblable emprisonnement pour guérir les malades & garantir les sains. Les Orientaux chez qui l'on trouve quelques restes ou vestiges de l'ancienne simplicité en Medecine, n'y font point encore aujourd'hui d'autre façon ; car leur régime leur tient lieu de préservatif.

Ainsi la methode des infirmeries

meries publiques & forcées est de fraîche date, l'Italie & la France paroissent y avoir donné origine, & la pieté de quelques Religieux plus zelez qu'habiles y aura donné cours & attiré créance. Mais fut-il rien de plus capable d'abbattre les esprits & d'intimider les hommes au sujet d'un mal contre lequel on a vû employer des moïens si durs, si violens & si imperieux, puisqu'ils vont à separer des familles & à diviser ce que Dieu a uni, c'est-à-dire, les mariages, en separant inhumainement, comme l'on fait, les maris de leurs femmes, & les femmes de leurs maris. Cette violence faite à la liberté publique étoit bien propre à imprimer la fraïeur que l'on voit aujourd'hui saisir si promptement les esprits au seul bruit d'une peste, formidable même,

Infirmeries publiques forcées.

toute éloignée qu'elle soit.

En aura t'il fallu davantage pour causer la mort de tant d'hommes glacez de crainte & abbattus de peur, laquelle influant autant qu'on le sçait dans les desastres que fait aujourd'hui cette maladie, en aura augmenté le pouvoir, & fait la plus grande partie de sa malignité. Car autant qu'il est affreux de penser qu'on est condamné par avance à être jeté malgré soi en prison, séparé de tout commerce, de tout aide & de toute consolation de la part d'une famille, d'amis & de proches que l'on aime & dont on est aimé, autant est-on prochainement disposé à quitter par la mort, ce qu'il n'est plus permis de posséder.

Effets de
la traïeur.

Ancienne
Medecine.

Seroit-ce donc que l'on seroit persuadé que rien n'est bon que ce qui nous vient de l'antiquité,

ou que ce qu'elle a pratiqué ?
 ce seroit se passionner pour elle
 d'une maniere indigne de son
 équité, & qu'elle blâmeroit
 elle-même, si elle étoit consul-
 tée : mais de réüssir si mal en
 sortant de ses manieres, desorte
 que le genre humain en soit
 moins bien traité, ne seroit-t'il
 pas plus avantageux d'en de-
 meurer où elle étoit ? cependant
 c'est l'état du monde d'aujour-
 d'hui, les citoiens sont en proie
 à la peste depuis l'invention des
infirmieries ou *hospitiaux publics*,
 qu'on établit pour les enfermer
 malgré eux, non-seulement dès
 qu'ils seront pris de la peste,
 mais encore du moment qu'ils
 en seront soupçonnez. Car rien
 n'est ici exagéré, tout pestiferé,
 tout soupçonné de l'être, & tout
 convalescent de cette maladie,
 sont autant de suppôts acquis
 à ces infirmieries tant vantées,

qu'il ne leur est non plus possible d'éviter que les cachots aux criminels : on en fait même une sorte de droit public, qui y assujettit tous états, les sexes, les âges & les conditions, depuis surtout qu'on a mis en question, si l'on pouvoit contraindre à ces emprisonnemens, ceux qui ne voudroient point s'y soumettre ?

*v. Zacchias
quest. Med.
legales.*

Violence.

La securité où l'on viyoit dans le temps passé alencontre de ces fortes d'insultes faites au droit des gens, avoit beaucoup moins d'inconvenient, & l'on étoit quitte avec elle à avoir la peste, si le cas y écheoit, mais au milieu des secours de sa famille & de ses amis si capables d'adoucir les ennuis & les peines du plus affreux état. Un malade ainsi situé étoit visité, secouru & observé par des yeux attentifs à son soulagement, & n'ayant point le cœur saisi par la dé-

*Liberté en
temps de
p. ste.*

treffe du cachot, ni son corps mal mené par des mains étrangères, il guérissoit avec d'autant moins de frais, ou avec d'autant plus de facilité, que les nerfs ne se trouvant point en contrainte, entretenoient au sang un cours libre & une circulation aisée; conditions si nécessaires pour le rétablissement de la santé.

Une autre sorte d'esclavage qu'on exerce encore en temps de peste, sont les barraques dans lesquelles on renferme les pauvres, comme s'il étoit possible d'imaginer que l'art de purifier l'air, fut l'assemblage en des lieux resserrez de tout ce qui contribue le plus à son infection? car s'il est convenu que les pauvres répandus au large dans toute une Ville, peuvent par leur negligence, leur mauvaise nourriture & leur malpropreté en corrompre l'air,

Hâtes ou
barraques,
leurs dan-
gers.

que n'aura-t'on point à craindre de toutes ces causes d'infection ramassées & concentrées dans un seul endroit? Mais d'ailleurs les devoirs de la charité chrétienne peuvent-ils s'accorder avec l'impitoyable dureté d'ôter à des gens destituez de tout, le seul bien qui leur reste, c'est-à-dire, la liberté? On sçait déjà, & c'est l'avis de tout le monde, que les pauvres sont la partie des habitans d'une Ville pestiferée sur laquelle la peste exerce le plus de furie: seroit-ce donc que l'on voulût lui en faire le sacrifice entier en les exposant à une infection plus certaine? Il paroîtroit du moins qu'on voudroit s'en défaire, tant on se permet de choses à leur desavantage, & pour les éloigner; car le parti en est pris, il faut ou les enfermer ou les barraquer, sinon les obliger à

Les pauvres principalement
attaquez,

quitter leurs maisons, leurs métiers & les Villes; car ce n'est pas seulement sur les mendiants ou gens sans feu & sans lieu qu'on exerce cette *inquisition*, on l'étend aux artisans mêmes dont on ordonne de vuider les boutiques en obligeant les Maîtres de renvoyer la plupart de leurs Compagnons: la rigueur est portée plus loin, elle attaque, quoi qu'avec plus de mesure, les Religieux mêmes qui sont d'autres pauvres, & l'on prie les Superieurs d'en garder le moins qu'il en sera possible pour décharger les Villes, comme si dans un temps où l'on doit, comme l'on en convient, redoubler les prières, & multiplier des protecteurs auprès de Dieu, en faveur d'un peuple affligé, il convenoit d'en diminuer le nombre en écartant ceux qui sont consacrez à prier

v. Mauget,
traité de la
peste, ch. 8.

pour les pechez des peuples!

Une entreprise contraire à la liberté publique, & qui s'accorde si mal avec la pieté chrétienne, obligeroit-elle à l'aveugle soumission, qui ne laisse que la liberté d'obéir? Sera-ce donc présomption ou revolte de faire appercevoir que ces loix sont informes, parties d'un amour excessif pour le bien public, mais trop peu favorables à celui des particuliers, lequel trop attentif à la conservation de la vie, en prend la protection aux dépens de l'humanité, de la justice & de la charité. Pour jeter un voile sur toutes ces reflexions, il auroit fallu du moins que quelque autorité supérieure, civile ou ecclesiastique eût confirmé ces reglemens particuliers, qui n'ont de force que celle que leur a acquise un usage fautive ou malheureux, puisqu'avec

Loix informes.

toutes ces rigueurs prononcées contre les particuliers, le public ne s'en trouve pas mieux, & les Villes & les Provinces entieres n'en font pas moins dépeuplées.

Ce n'est pas que l'on voie combien l'on s'expose, en contrariant ainsi un usage public & qui fait presque force de loi; mais cette crainte a été celle d'un Medecin celebre, laquelle cependant ne l'a point arrêté, ni empêché de se declarer en ces termes a l'encontre des emprison-

nemens qu'on exerce sur les pestiferez, dans un discours public qui est entre les mains de tout le monde: *Liceat mihi,*

dit-t'il, *huc referre quoque publicos illos carceres. Ingenuo homine indignus est locus carcer, mæsto verò, destituto, agro intolerabilis, quando simul ac quis peste inficitur omnis domus occluditur, ab aère, aquâ defenditur,*

Wedelii
oratio de
causis divi-
taris pesti-
lentie.

*ad mortem quasi damnatur Tros,
Rutuluse nullo discrimine.*

Cette déclaration nette & précise a fait craindre à ce sçavant homme qu'on ne le prît pour un

ibid.

*Misanthrope : Dicere videbor
multis ἄτονα, sed audiant ve-
lim unicum testem exceptione
majorem, superioris sæculi sine
clarissimum, Cratonem qui du-
dum damnavit hanc ipsam oc-
clusionem. Cet eudroit de Cra-
ton est dans la fameuse consul-*

Pag. 1071.

*apud -
Scholt-
zium.*

*tation sur la peste ; le voici :
Illud esset utile eos qui aliquan-
diu cum infectis fuerunt prius-
quam sanis se immisceant, in
libero aëre aliquantisper hære-
re, non autem includi ædibus
contagio pollutis, quam consue-
tudinem occludendi ades infec-
tas non fuisse salutarem multo-
rum locorum exempla docuerunt:
quod si malum nimis ingravescit,
satis est ades suspectas signo no-*

tari. L'avis que donne à ce sujet un autre Auteur de nom, D. N. ius
 ressemble fort à celui-ci: *Prin-* de peste,
cipibus & Magistratibus cordi p. 7. &c.
esse debet ut pauperes qui arde
cokohabitant extra urbem in salu-
bria loca dimittatur, ubi iis
commodè de victu atque necessa-
riis prospiciatur... quod si non
liceat ab urbe pauperes dimit-
tere aut ablegare in peculiaria
quacunque loca, danda saltem
opera est Magistratui non com-
plures in iisdem adibus cokobi-
tent, unde inquinamenta plura
ac fomenta pestis nec non susci-
tabula resultent. Au surplus ces
 Auteurs ne permettent autre
 chose que d'obliger les pestife-
 rez ou suspects à porter quel-
 ques marques qui les distingue
 & qui les fasse reconnoître, à
 peu près comme on faisoit au-
 trefois avec les lépreux quand
 ils alloient par les chemins, (a) (a) v. Le Vie

rique, & la
belle dis-
sertation
sur les lé-
preux par
le R. P.
Calmet.

(b) v. *Deu-
sing. de
peste, pag.
277.*

Si les pes-
tiferez doi-
vent por-
ter quel-
ques mar-
ques.

*Wedel.
orat.*

leur interdisant d'ailleurs l'en-
trée des lieux ou des assemblées
publiques. (b) Quelques autres
voudroient qu'on marquât aussi
leurs maisons; mais la juste ap-
préhension d'exciter ou d'entre-
tenir la terreur parmi le peuple,
a persuadé que cette précaution
dangereuse en ce sens étoit en-
core inutile : *Fingamus pestem
Titii Sempronii domum infectisse,
spondere ausim satis observa-
tam domum, satis luctuosa in
familiam quam nemo saluta-
tum ibit vel frequentabit.* Ce
n'est pas qu'il ne reconnoisse l'a-
vantage des infirmeries publi-
ques, mais ils ne peuvent souf-
frir qu'on en fasse des lieux de
force pour qui que ce soit, ils
veulent seulement qu'elles ser-
vent de retraites charitables
pour les pauvres, dans lesquelles
ils recommandent que ces pau-
vres trouvent abondamment

leurs besoins, défendant enfin de
sortir des égards de l'humanité
chrétienne qui leur sont dûs :
*Interim hic quoque illud chris-
tiana charitatis moderamine
adhibendum est, ut qui peste sunt
infecti non relinquantur.....
sed, &c.*

*Ibid. pag.
279.*

Ibid.

Mais pour ne vous point fa-
tiquer, Monsieur, par d'en-
nuieuses citations, je vous sup-
plie de relire à ce sujet la belle
dissertation de ce sçavant Au-
teur sur les circonstances & les
moïens honnêtes ou permis pour
se garantir de la peste. Vous ne
serez ni moins édifié, ni moins
satisfait, Monsieur, de l'élo-
quent & élégant discours d'un
Sçavant de Hollande touchant
la manière & l'obligation de
s'entraider dans la peste. L'on
y lit à la page 61. ces belles pa-
roles: *Ideò quoque ut quilibet vi-
sitet idèò affines, cognatos, ami-*

*Disquisitio
de peste &
quomodo
vivanda.*

*Brassica-
nus, brevis
de pestilen-
tia morbo
consolatio.*

*cos, familiares, &c... at pereun-
tibus ferè vita sociis universis,
eorumdem sorte nequicquam dis-
trahi, inque summo & communi
omnium discrimine nullam alio-
rum curam habentes, pro suâ
tantum animâ timere, hominum
quid dicam esse? improborum an
immitium.... non sit vobis ne-
glectus pater, non mater, non
frater, non soror, cognatorum
nemo, nemo familiarium quos
vera amicitia copulavit. Na-
tura jura persolvite, &c. Cette
morale vous paroîtra sans doute,
Monsieur, fort différente de
ces airs d'inhumanité & de ces
maximes dures & barbares qu'il
faut suivre en arrachant les pe-
res aux enfans, les enfans aux
peres, les femmes à leurs maris,
& les maris à leurs femmes pour
les enfermer bon gré mal gré
dans des infirmeries publiques
& banales dont on fait des lieux*

Veritable
usage des
infirme-
ries.

d'anathême, au lieu qu'elles ne devroient servir que d'hospices ou de refuges aux pauvres ou indigens, aux étrangers qui voudroient y aller volontairement.

Ces rigueurs exercées contre les pauvres, dans un temps de tribulation, comme celui de la peste, a attiré à la France des reproches de dureté de la part des étrangers, qui nous accusent d'augmenter le poids de de l'affliction de ces misérables, dans le temps où ils auroient le plus de besoin d'être aidez par d'amples aumônes, & soutenus par des manieres plus consolantes. Quand bien même donc il seroit certain que les infirmeries forcées apporteroient autant d'avantage qu'elles causent de véritables maux, comme on le va faire voir, il resteroit toujours fort douteux que l'on pût,

v. Diamerbroek . de peste , pag. 81. & 82.

Maux des infirmeries forcées.

selon Dieu & raison, employer des moïens pour soulager des hommes qu'on accable d'ennui & de misere; puisque la Religion qui ne permet pas de faire un mal pour procurer un bien, n'approuvera jamais qu'on augmente un mal par des moïens qui ne soulagent point: ce mal est la contagion ou la mortalité qu'on voudroit prévenir ou arrêter par ces emprisonnemens; mais rien ne fait tant pulluler la contagion, que d'en accumuler, d'en rapprocher, & d'en entasser les causes, & c'est cependant ce que l'on fait en ramassant les pauvres dans un lieu resserré, comme sous un même toit. Car sans parler de la malpropreté attachée presque nécessairement à l'état des pauvres, laquelle se trouvera ainsi concentrée dans un petit espace d'air qui en sera incessamment infecté,

Maux des
barraques
ou hûtes.

ré, n'est-t'il pas sensible & évident à la raison, qu'un même air souvent respiré & rendu par beaucoup de personnes renfermées dans un lieu borné, devient d'autant vitieux & mal-faisant, qu'il perd plus de son ressort naturel en tant de différens poulmons, & repassant par tant de différentes poitrines ? il deviendra donc une matiere sans force ni vertu, & d'un ressort usé, ou bien contractant dans ces différens poulmons des forces étrangères, sera-ce moins qu'une nuée d'ennemis insensibles par leur masse, mais infiniment puissans en vertu, au milieu desquels on aura à vivre ? Dans cet état l'air contagieux trouvant peu ou point de résistance dans celui des lieux où il aborde, & dans lesquels il est dénué de ressort, ne le transformera-t'il point d'abord, ou ne

se l'appropriera-t-il point incontinent? Et pour lors voilà la contagion établie au moment qu'elle arrive.

Du moins, dira-t-on, cet inconvenient ne sera point celui des Infirmeries publiques, où l'ordre, la pauvreté & la commodité de toute chose le prévient. Mais l'inconvenient des Infirmeries publiques sera encore plus dangereux, si elles sont forcées; c'est-à-dire, si l'on y enferme les malades ou suspects malgré eux, parce que le déplaisir tenant le cœur de ces personnes dans l'amertume, les entretient dans la mélancolie, qui serre les nerfs, & par là retarde la circulation, arrête ou trouble les *secrétions*, empêche enfin les *digestions*, les *coctions* & la *dépuracion* du sang; tous moïens qui préparent à la peste ou qui la rendent mortelle.

Mauvaise
justification
des Infir-
meries &
des Barra-
ques.

Ainsi quoique l'on fasse pour justifier l'usage de barraquer les pauvres, & d'emprisonner les malades, il ne sera jamais possible d'en tirer un bon parti, tant qu'il sera forcé. Or quand ne l'est-il pas ? Enfin depuis quel tems un air d'Hôpital, quelque propreté ou quelque ordre qu'on y observe, est-il devenu de bonne qualité ? N'est-il point avoué de tout le monde que l'on contracte ordinairement des infirmités, quand on fréquente ou qu'on habite les Hôpitaux ? Opinion si généralement établie, qu'il suffisoit autrefois qu'un Médecin le fut d'un Hôpital, pour être suspecté de mauvais air. Ainsi multiplier les Hôpitaux ou Infirmeries en tems de peste, c'est multiplier le mauvais air & y renfermer des malades ou des gens disposés à le devenir, c'est les livrer à la contagion.

Air d'Hôpital per-
nicieux.

Il sera donc plus humain, plus équitable & plus sûr de ne déplacer personne malgré soi, de laisser chacun dans sa famille, dans sa profession & à sa liberté, sous les yeux & entre les mains de leurs proches & de leurs amis, & visité par un Medecin de confiance & connu de longue main; car avec cet air de sécurité, dans laquelle les habitans d'une Ville vivoient ensemble, gardant d'ailleurs les mesures de prudence & de sagesse, comme on fait dans les tems de *petites veroles malignes*, qui tiennent souvent de la peste, ils contracteroient aussi peu de contagion que dans ces tems; c'est-à-dire, qu'ils ne gagneroient pas plus la peste, qu'ils font *la petite verole*; en un mot, comme alors ceux-là seuls gagnent *la petite verole*, lesquels y sont absolument disposés, tout de même ceux-là

Laisser tout
le monde
libre.

seulement prendroient la peste, lesquels y feroient entièrement préparés. Après quoi si l'on observe que ceux qui sont dans cette disposition prochaine à la peste, sont ceux-là même qui la contractent presque nécessairement, par tout où ils se trouvent; il est évident que dans un arrangement qu'on aura pris dans une ville infectée, & où il n'y aura de pestifères que ceux qui sont comme nécessairement par leur disposition à prendre la peste, il se trouvera un nombre de malades d'autant moindre, qu'il ne sera augmenté dans un autre arrangement, que parce qu'on y prendra la disposition à la peste que l'on n'avoit point. A ce compte, vous comprenez, Monsieur, que dans un lieu où il y aura, par exemple, vingt mille personnes, dont cinq mille se trouveroient prochainement dispo-

Disposition
à la peste,
ses effets.

sez à prendre la peste, il n'y aura de pestiferez que ces cinq mille, s'il ne se fait rien dans ce lieu pour produire cette même disposition prochaine à la peste dans les quinze mille restans; mais si l'on augmente la contagion & qu'on la fortifie assez pour en faire passer la disposition dans cinq mille autres, des autres quinze mille qui auroient dû demeurer sains, il arrivera que cette ville aura dix mille pestiferez au lieu de cinq mille seulement qu'elle auroit eüe si l'on n'avoit rien fait pour augmenter la contagion. C'est ce qui arrive dans une Ville, où par des Barraques, des Infirmeries forcées, & semblables violences, on chagrine les habitans; car ce sont tous moïens capables d'augmenter l'infection, de multiplier la contagion & de doubler la mortalité.

Que faire donc, demandez-vous, Monsieur, pour prévenir les ravages de la peste dans une ville qui en est prochainement menacée? Seroit-il donc bien vrai, ajoûtez-vous, qu'il n'y eût aucune précaution à prendre pour moderer un si furieux mal? La précaution, Monsieur, est toute naturelle, elle se montre & on la comprend aisément par celle au moïen de laquelle on prévient la malignité & le progrès d'une petite vérole, fût-elle pestilentielle.

Toute l'adresse d'un Medecin habile, appelé pour traiter un malade d'une petite vérole, d'une constitution des plus malignes, tant par la mauvaise qualité de l'air regnant, que par les symptômes que déjà il commence à appercevoir dans le malade qu'on lui presente à traiter; toute la précaution qu'il apporte

Nouvel expédient pour préserver le peuple de la contagion.

pour prévenir une foule d'accidens plus mortels les uns que les autres, c'est de regir si bien le cours du sang qu'il ne se développe en petites véroles dans ce malade, que la portion toute seule de ses sucs qui est imprégnée de la contagion *vérolique*, persuadé & instruit qu'est un Médecin exercé, que des cordiaux trop vifs ou multipliez indiscretement, peuvent disposer à verole un sang qui n'y étoit point disposé; de sorte qu'au lieu que le sang n'auroit poussé au dehors que quelques centaines de pustules, il se déploiera en malignité, jusqu'à en produire des milliers, accompagnées d'hémorrhagies, de cours de ventre, de ptyalismes, qui désolent un malade. Suivant ce modele la conduite qu'il faut garder pour précautionner une Ville menacée de peste, c'est de faire en

sorte

Moyens de
préserv
une Ville.

forte qu'il n'y tombe de malades de peste que ceux qui y sont prochainement disposez, évitant de rien faire qui puisse tellement fortifier ou augmenter la contagion, qu'elle prenne force au point d'y disposer ceux mêmes qui n'y avoient aucune disposition, ou en qui cette disposition étoit éloignée. Ainsi sous la conduite d'un Médecin préposé pour la peste, qu'il ne tombe malades que ceux qui y sont absolument disposez ; c'est un ordre naturel ou une suite nécessaire, presque indispensablement à subir par tous ceux qui se trouvent dans cette malheureuse convenance, par laquelle leur sang, de concert avec l'air re-
gnant, en adopte volontiers la qualité, s'en revêt & s'y conforme. Ce n'est point qu'un Médecin ne doive aussi s'étudier à garder de la contagion ceux même

Disposition
qui nécessite
à la peste.

Contagion
multipliée
par la faute
du Médecin

mes qui y seroient comme dévouez par leur disposition propre; mais il ne doit être responsable que de ceux sur qui prendra la contagion par la faute, faisant ou permettant que l'air contagieux se multiplie ou se renforce.

Mais je viens à l'expédient que vous demandez, Monsieur, lequel prévenant la propagation de l'air contagieux, empêchera qu'il ne dispose à la peste ceux qui n'y auront tout au plus qu'une disposition éloignée. L'intention des Barraques est d'empêcher que les pauvres ne contractent ou ne communiquent la contagion, à raison de la vie pauvre qu'ils mènent, dénués de bons alimens, au milieu de la malpropreté, dans des lieux étroits, resserrez, infectez souvent & mal nettoyez. Pour remédier à tous ces inconveniens, il ne

L'expédient
nouveau
pour pré-
server les
pauvres.

faut, à l'approche de la peste, qu'employer l'argent destiné à faire des Barragues, & à y nourrir & entretenir ces pauvres gens, à les secourir dans leurs maisons, & voici comment: On en fera faire d'exactes visites pour les loger plus au large, mettant, par exemple, dans deux ou trois chambres le trop grand nombre de personnes qui seroient dans une seule, déchargeant même les quartiers où il y auroit trop de populace en la transférant en d'autres moins peuplez ou plus aëriez; en même-tems on les obligeroit à nettoier, à balaier & à laver leurs maisons, à entretenir d'ailleurs les fenêtres ouvertes, à se débarrasser de tous les animaux inutiles, des utiles mêmes, à moins qu'il n'y eut des cours ou des jardins suffisans. Tout cela se feroit aux dépens des revenus publics ou

Frais publics pour les pauvres

des taxes imposées sur les habitans des Villes & Banlieuës, sans en exempter qui que ce soit; & en ce cas les Benefices originairement fondez pour les pauvres, deviendroient une abondante ressource en tems de peste, sur tout si on levoit cette taxe sur les Benefices non-seulement des lieux infectez, mais encore des lieux qui en relevent ou qui en ressortissent, sans oublier ceux qui sont réunis à des Evêchez ou à des Communautés. Mais la précaution s'étendra encore à d'autres secours, non moins nécessaires pour prévenir l'infection : On habillera ceux d'entre les pauvres qui en auront besoin, on les fournira de linge pour en changer; & si la saison le permet, on les obligera à se baigner.

Par tous ces moyens, sagement ménagés & employés avec

adresse, les pauvres deviendront propres chez eux, nets, non infects & au large; à quoi si l'on ajoute de bons alimens de ris, de potages, de légumes à ceux qui en manqueroient, on se trouveroit en sûreté de la part des pauvres, sans les sacrifier impitoyablement comme on fait, en les forçant à s'embarquer dans des Barraques. Une des choses qui contribuent encore à la malpropreté & à l'infection des maisons des pauvres, ce sont les malades, les vieillards, les *cliniques*, les estropiez & les invalides ou impotens; aussi faudroit-il de bonne-heure transporter toutes ces personnes dans des Hôpitaux convenables. La dépense pour tant d'opérations paroîtroit d'abord faire voir toutes ces vûes, comme des êtres de raison; mais si l'on songe aux frais de bâtir des Barraques, & d'y

Fonds pour
fournir à
ces frais.

nourrir des familles entières, on trouvera un avantage dans le projet qu'on propose, parce que les pauvres demeurans chez eux, dans l'exercice de leurs métiers, dans la liberté de vacquer à leurs fonctions ordinaires, ils auront besoin de moins de secours, parce qu'ils gagneront d'ailleurs quelque chose.

Avantage
de ce nou-
vel expé-
dient.

Ce même projet remedieroit à un double inconvenient, qui n'a été que trop apperçu dans les pestes qui nous affligent; on y a remarqué que tout le menu peuple périssoit, & il seroit conservé par les moïens qu'on vient de proposer; en second lieu, des Villes entières se sont trouvées sans domestiques, de sorte que des gens les plus qualifiez ont été obligez de se servir eux-mêmes; on y a manqué de gardes, de gens de journée pour aider dans la Ville, & l'on trouveroit de tous

ces gens dans le petit peuple
qu'on auroit préservé.

L'expédient pour préserver les
gens aisez des Hôpitaux publics
qu'il faudroit leur bâtir, on pu-
blieroit à l'approche de la peste,
que ceux qui auroient des Mai-
sons de Campagne, ou des Re-
traites dans les Provinces, euf-
sent à y aller, si leurs affaires &
leurs professions le permettoient;
sur quoi ils feroient requis de
s'expliquer pardevant les Magis-
trats, qui les engageroient de
soulager leur patrie en cette ma-
nière; bien entendu cependant
qu'ils contribueroient, quoique
absens, aux frais de la peste &
à la dépense pour les pauvres. Il
feroit d'ailleurs fait des visites
dans toutes les Maisons des
Bourgeois pour les obliger aussi
à se loger au large, soit en obli-
geant ceux qui auroient de trop
grands appartemens à en céder

Expédient
pour pré-
server les
gens aisez

v. Deusing.
de peste. p.
273.

à ceux qui en auroient de trop
petits, (parce que c'est le tems.

où ceux qui ont deux robes doi-
vent en donner une à ceux qui

n'en ont pas) soit en diminuant
le nombre des ménages dans les

maisons où il y en auroit trop,
lesquels seroient obligez autant

qu'il seroit possible, de s'aller lo-
ger en des endroits plus vastes,

plus étendus ou plus ouverts.
On obligera aussi tous les lo-

cataires à nettoier, balayer & la-
ver leurs maisons, comme on a

fait pour les pauvres, & l'on re-
commandera de tenir tous les

lieux frais & ouverts.
On permettra les provisions

des particuliers jusqu'à une cer-
taine mesure, mais il sera fait par

Paroisses & pour chaque Hôpi-
tal, des Greniers & des Maga-

zins publics des choses necessai-
res à la vie; faisant apporter dans

les lieux préparez pour cela les

bleds des environs, dont les Corps de Villes se chargeront envers les Laboureurs ou autres Marchands de grains, en s'obligeant de paier la rente des sommes qui en seroient dûës, & dont les intérêts seront payez en vertu de contrats constituez sur les mêmes Corps de Villes, qui les rembourseront dans des tems plus commodes. Au moien de ces provisions publiques, tous les habitans rassurez aient contre de la disette & de la famine se tranquilliseront.

A même dessein on s'assurera d'un nombre suffisant d'Ecclesiastiques, de Medecins, de Chirurgiens & d'Apoticaire qui seront distribuez dans les quartiers de la Ville, pour secourir les malades chacun chez eux, à moins qu'ils ne soient pauvres, auquel cas ils seront menez incessamment dans les Hôpitaux.

Corps de Villes doivent s'obliger.

Provisions Publiques.

qui leur seront destinez. D'entre les Ecclesiastiques, les Medecins & les Chirurgiens il en fera désigné un certain nombre dans les quartiers pour visiter plus particulièrement, administrer & traiter les pestiferez chacun dans leurs maisons, dans lesquelles les malades guériront plus heureusement, comme on l'a observé dans Aix, pendant la dernière peste. Ces maisons ne seront mêmes notées d'aucun de ces *anathèmes* untez en temps de peste; le Medecin ayant seulement averti ces maisons de la peste qui y est, en donnera aussi avis aux gens préposez, pour leur faire fournir des Magazins publics leurs besoins, afin que ceux qui sont auprès des pestiferez ne soient point obligez d'aller par les rues, dans les marchez & semblables lieux publics. Cependant on n'obligera pas de

v. Observ.
sur la peste
de Marseille,
pag. 338

mais es
traitez chez
eux.

fermer les Boutiques, elles demeureront aucontraire ouvertes librement, pour fournir aux habitans les Marchandises ordinaires, sans d'autre précaution de la part de ceux qui auront des pestiferez chez eux, que de les tenir, comme on fait dans la petite verole dans des lieux particuliers, éloignez de tout commerce avec ceux de la maison, & absentez de gens qui les soignent sans les quitter ni sans sortir d'auprès d'eux, pas même pour aller à la Messe.

Cependant pour satisfaire à ce précepte & à cette dévotion, dans un tems où on doit redoubler de ferveur & de zele pour la Religion, il sera notifié à tout le monde, que tous les jours, à telle heure, dans une telle Eglise & dans chaque quartier sera dite une Messe, pendant laquelle une Cloche capable d'être

Messe entendue sans sortir des maisons.

ouïe par tout le quartier, indiquera par certains coups les différens & principaux endroits de la Messe, afin que ceux qui sont enfermez auprès des malades, s'unissans au Prêtre, l'entendent au moins par la foy & en vertu de la Communion des Saints.

Raison de
ces détails.

Tous ces détails que je prends la liberté de vous communiquer, Monsieur, ne seront, s'il vous plaît, que des échantillons ou comme des points de vûe des pratiques & observances qu'on peut substituer à la place des Infirmeries publiques & de toutes les marques de deuil ou signes affligeans, par lesquels on jette la consternation dans les Villes affligées de peste, d'où encore on aura grand soin de bannir les noms odieux de *corbeaux*, de *desinfecteurs*, & semblables titres lugubres, dont la mention même doit être abolie.

pour ne laisser dans les esprits
des habitans aucune trace ou
idée de gens qui n'attendent que
leurs morts, ou qui s'en repais-
sent. En tout cela, vous suivez
toujours sans doute, Monsieur,
le dessein que j'ai l'honneur de
vous proposer, qui est de raffer-
mir les esprits & calmer les ima-
ginations qu'on a troublez jus-
qu'à present, sans regle, sans dis-
cretion & sans mesure; car au-
tant qu'il a été publié à la face
du genre humain, que la peste est
un mal incurable, alencontre
duquel il n'y a, dit-on, d'autres
remedes que la fuite, autant
pour rechauffer les courages &
rétablir la confiance, on assû-
rera publiquement qu'avec de
l'ordre, du sang froid, & de la
discipline, on peut & l'on doit
tenir bonne contenance contre
la peste, qui guérira étant bien
traînée, & perdra de sa force,

Non non
de la peste

Comment
guérit la
peste.

il n'y a point de remède

autant que les esprits reprendront de courage, & se persuaderont que cette bête formidable n'est point l'*Hydre* invincible.

Comment
conserver
les femmes
grosses.

Permettez-moi encore, Monsieur, une observation; elle est singulière, nouvelle & intéressante, dont la conséquence d'ailleurs est sensible & à la portée de tout le monde. Vous sçavez, Monsieur, par tous les monumens historiques qui nous restent de la peste, combien elle est dangereuse & mortelle aux femmes grosses & aux accouchées, en qui les suites des couches sont sujettes à d'étranges inconveniens qui en enlèvent bon nombre. Ce seroit donc encore une maniere de diminuer la mortalité ou d'enlever bien des proies à la peste si l'on pouvoit prémunir les femmes contre de ce malheur. Mais quel

inconvenient y auroit-il, Monsieur, que par de sages conseils on retardât ou interrompît les mariages dans les lieux qui sont menacés de la peste. Resteroit à préserver les femmes déjà mariées; mais un tems si affligeant ne seroit-il point une occasion permise de rappeler le souvenir de l'ancien usage de la continence, établi autrefois dans les tems de pénitence, de jeûnes & d'afflictions publiques.

En fut-il une plus désolante que la peste, & qui demanda plus de jeûnes, de prières & d'observances de pénitence qu'un Prince gentil, mais affligé, poussa autrefois jusqu'à faire jeûner les bêtes. Ce seroit à la prudence des Pasteurs & à la discrétion des Ecclesiastiques à placer ces avis, d'où résulteroit un double avantage, parce que la piété unie aux soins de la sagesse humain-

Le Roy de
Ninive
Joan. ch. 3.
v. 6.
Avis sur les
mariages.

ne, donneroit force & succès à toutes les autres précautions & épargneroit dans les femmes une partie considérable du genre humain.

Comment
préserver
les enfans.

En voici encore une, Monsieur, & ce sera la dernière, parce qu'enfin il ne faut point abuser des bontez que vous avez de m'entendre : Celle-ci regarde les enfans à la mammelle, qui sont cruellement menacez en suçant le lait de meres saisies de fraïeur ou de peste. Pour obvier à cet accident, il faut à l'approche & en tems de peste sevrer les enfans le plutôt qu'il sera possible. On sçait les dangers qu'auroit cette pratique pour ces petites creatures en tout autre tems que celui de la peste ; mais la raison d'un lait presque malficié, comme celui qu'on fait dans ce tems de tribulation & de fraïeur, l'emporte sur toute considéra-

considération. Ce ne sont cependant que des réflexions que j'ai l'honneur de faire sur vos questions, Monsieur, mais auxquelles vous ne donnerez de créance qu'autant que votre sagesse & votre équité le trouveront à propos. Faites moi l'honneur, Monsieur, quelque jugement que vous en portiez, de croire que rien ne m'éloignera jamais des sentimens de respect & de la plus véritable estime avec lesquels j'ai l'honneur d'être,

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-obéissant serviteur ***

Paris, ce 15 Novembre 1721.



PROBLÈME

SUR

LA PESTE.

Doit-elle si la
peste est
vraiment
incurable.

VOS questions, MONSIEUR, ont fait naître celle-ci. Seroit-il donc bien vrai que la peste fut si formidable? N'a-t-on point pour elle plus de déférence qu'elle n'en mérite? Ne sont-ce point enfin des égards prodiguez ou mal entendus que ceux qu'a pour elle la Médecine, par les titres de respect qu'elle lui auroit accordés comme à sa souveraine, à qui elle feroit honneur, même de ses caprices, comme si elle aimoit à relever & flatter sa puissance, pour s'en épar-

gner les ressentimens ; car si l'on en croit l'idée flatteuse dont on l'honore , sa nature est un mystère , ses causes un abysme , ses effets des prodiges ; tout y est profond , tout y est incompréhensible , & elle n'a presque rien qui ne tienne du *divin* , qu'*Hippocrate* attribuoit aux choses difficiles & relevées. Certainement c'est un peu surfaire des effets naturels , tels que sont ceux de la peste ; de là cependant se sont formées des idées exagérées , des notions forcées , de véritables phantômes , qui faisant illusion à l'esprit , l'ont détourné de la vérité ; car ce sont des préjugés pris de longue main qui le préviennent d'abord , le saisissent , puis l'engagent dans des jugemens faux en eux-mêmes , incertains dans la pratique & dangereux par tout ; & alors comme dans des lointains où les

Par quels préjugés la peste a paru incurable.

Comment se perdent les idées na-

284 *Problème sur la Peste.*

Les choses, des objets trop reculez se perdent, ou ne se laissent plus qu'appercevoir obscurément ; les choses se representent défigurées & alors mises hors de leur point de vue naturel, elles sortent de l'ordre qu'elles ont dans la nature.

Applica-
tion à la
deste de la
corruption
des idées.

C'est ce qui est arrivé à la peste, toujours & par tout elle s'est montrée cruelle, bizarre, précipitée d'ailleurs dans les maux qu'elle faisoit, sans donner le tems à l'esprit effraïé d'en démêler les veritables causes, alors la crainte fondée sur l'habitude de ne voir que des astres, prenant la place du jugement ou de la réflexion, & la conviction celle de la connoissance, on n'a été occupé que du malin pouvoir de cette maladie, supérieur, a-t-on crû, aux forces ordinaires de la nature. De là s'est formée une idée, qui autant qu'aucune au-

Problème sur la Peste. 285

tre, a contribué à faire prendre le change sur le fond de cette maladie, & sur la maniere de la traiter; on a compris qu'il falloit opposer une force excessive à une puissance si dominante, & que la peste n'étant que quelque chose de souverainement puissant, il falloit la combattre par quelque chose d'excessif. Or la Medecine ne croiant rien dans nos corps au dessus des esprits ou de la chaleur naturelle, elle s'est laissé persuader que cette force étoit celle de la peste; & delà est venue la confiance aveugle qu'on a accordée aux cordiaux, auxquels on n'a point craint de donner trop de crédit ou trop de force, parce qu'on n'a point craint d'en opposer une trop puissante, alencontre d'une puissance aussi impérieuse que celle de la peste. Ainsi on a jugé la peste hors de l'ordre na-

Erreur sur l'idée de la peste.

Raison prétendue de la nécessité

des cor-
diaux.

Idee du fu-
blime en
Medecine.

286 *Problème sur la Peste.*

tuel, differente de toutes les autres maladies, au dessus de la nature elle-même, & sans plus la comprendre parmi les maux ordinaires; ce n'ont plus été des indications communes qu'on se propose de suivre, l'idée du sublime est entrée en Medecine, elle s'est donc mise au dessus des veuës communes ou des remèdes ordinaires; & montée au dessus d'elle-même, elle s'est formée le dessein d'une voie de guérir singuliere & merveilleuse; c'est celle des *specifiques*, des *antidotes*, & des *préservatifs*, auxquels elle s'est livrée, avec d'autant plus de confiance, que ces remèdes aiant la réputation & les titres de *fortifiants*, de *balsamiques* & de *cordiaux*, ils lui ont paru plus propres à combattre la peste qui attaque particulièrement les forces. Mais tant de flatteuses promesses ont été démen-

ties par l'usage de ces fastueuses drogues, parce qu'en les donnant la nature a été méconnuë ou négligé, elle cependant qui régit les opérations des remèdes, & en guide les succès.

Illusion des
cordiaux.

On n'a point laissé de conclure que la peste étoit au dessus de tous les remèdes, puisqu'elle ne cedit point à ce que la Médecine a de plus pompeux en ce genre. Mais cette conséquence est autant douloureuse, qu'elle est injuste, si ces remèdes merveilleux supposent comme ils font à la peste une nature d'emprunt, parce qu'elle ne la tient que du préjugé & de l'opinion qui en font un être surnaturel, *astral*, celeste même & divin; car alors ces remèdes tout merveilleux qu'ils font, attaquant dans cette maladie une cause qu'elle n'a point, ne serviroit jamais à prouver la supe-

no omne
conicob M

288 *Problème sur la Peste.*

Raison de
ce problè-
me.

riorité de sa puissance au dessus de la Medecine, qui n'a point combattu sa veritable cause. C'est donc un problème à résoudre si la peste est incurable, tant qu'on n'aura pas commencé à la traiter par des remedes convenables à sa nature, & qu'il est évident au contraire qu'on ne lui en a opposé que de ceux qui attaquent en elle une cause qui n'est pas la sienne. C'est-là cependant ce qui est arrivé au traitement de la peste; on en a fait une maladie d'un ordre singulier, different même de celui des maladies ordinaires; on lui a destiné des remedes suivant cette idée, la peste n'a point guéri. A quoi s'en prendre? A l'insuffisance des remedes, ou à leur incompetence?

Car un triple concert est requis pour la guérison d'une maladie, & ce concert est celui du remede.

remede, avec les veuës de la nature, connuës & suivies par le Medecin; un remede donc avec ces conditions qui ne guérira point, deviendra une preuve d'insuffisance dans la Medecine & de superiorité dans la maladie, parce que la guérison ne réussissant que par la destruction de la cause, la maladie est insurmontable, quand sa vraie cause, regulierement attaquée, ne cede point aux veuës d'un Medecin éclairé de celles de la nature. Quand on doit dire qu'une maladie est incurable. Après cela, si l'on observe que l'aveu est public, par lequel on convient nettement que la cause de la peste est inconnuë, que sa nature est au dessus des loix ordinaires; que c'est un venin indéfini & une malignité incompréhensible, contre laquelle on dirige de puissants remedes, connus par cela seul, qu'ils sont destinez à quelque

290 *Problème sur la Peste.*

chose d'au-dessus de la nature , le problème est décidé , car la guérison ne s'ensuivant point , c'est moins une preuve que le mal est incurable , ou que le remède est insuffisant qu'une conviction que le remède est incompetent ou mal assorti, parce qu'il n'est pas concerté avec la vraie cause du mal , mais avec une autre qu'il y suppose, qu'il ne s'accorde pas enfin avec les vœux de la nature , laquelle n'est ni suivie, ni consultée, mais au contraire , supposée assujettie à un venin secret , qui , dit-on , la domine , & qui tout seul doit occuper l'attention du Medecin.

Mais à tout le moins , est-ce une cause à revoir , & à ne plus juger qu'après qu'on aura employé des remèdes assortis à la vraie cause de la peste , suivant les regles de l'observation prise d'un usage journalier, ou em-

prantée de celui des anciens
Maîtres. Pour cela il faut re-
mettre les choses en état & dans
leur ordre, s'humanisant dans la
recherche de la cause de la pes-
te, comme en celle de toutes les
autres maladies qu'on prendra
par conséquent non dans des
idées *métaphysiques* & *spiritua-*
lisées, ni dans le sein des astres,
ni dans le mystère d'un venin
occulte, mais qui sera tirée de
l'indisposition *physique*, de l'al-
tération ou du changement de
modes, d'arrangement, de *ton*,
de mouvement, de direction &
de puissance dans les parties qui
nous environnent ou nous com-
posent, c'est-à-dire, dans les cau-
ses ou les forces qui nous font
vivre. En un mot, on regardera
la peste comme une maladie na-
turelle, du genre de toutes les
autres, dans laquelle se trouvent
comme dans celles-ci, les mê-

Nouvel
examen de
la peste.

Idee de la
veritable
cause de la
peste.

292 *Problème sur la Peste.*

mes indispositions dans les *solides* & dans les *fluides*, sinon qu'elles sont plus excédées, plus développées, plus générales, outrées même dans la peste, où le vice des *fluides* est plus *exalté*, & celui des *solides* plus universel. Mais dans quelque excès que se trouvent ces vices, ils sont dans l'ordre naturel, & ne sont pas une maladie de différent ordre ou d'une nouvelle espèce, laquelle oblige un Médecin à se guinder au dessus des vœux ordinaires, ou à sortir des loix constantes de la Médecine, & des justes loix des *indications*.

Elle est du genre des autres maladies,

On doit la traiter comme elles.

Mais ce sera, dira-t-on, traiter la peste comme les autres maladies; pardonnez-le moi, Monsieur, je pense qu'on devroit le faire ainsi, & toute extraordinaire que paroîtra peut-être cette pensée, je me sens autorisé à y entrer par l'affreux

éarnage que fait la peste, depuis qu'ennoblie par de sublimes idées, sous lesquelles on nous l'a donnée, elle méprise si fort les fastueux remèdes dont la Médecine l'honore; de sorte que ce sera toujours pour moi un *problème*; sçavoir si la peste devra passer pour incurable, tant qu'elle ne sera point assujettie aux règles & aux loix de la médecine ordinaire, qui reprime-roient certainement ses fureurs & rabattroient ses excès.

Au reste, je pense comme vous, Monsieur, qu'on doit de singuliers égards pour la *malignité*, ce fatal nom d'ailleurs qui a donné prétexte ou fondement à tant d'illusions en médecine; mais sans m'étonner de l'expression, je ne m'occupe que de la chose signifiée. *Malignité* n'est pas une bête féroce, comme on l'a dit de la peste, un monstre

hideux, devant lequel on ne sçache que fuir, comme on fait à l'approche de cette maladie; c'est une maniere d'exprimer quelque chose de pervers, de cruel & de traître; puis appliquant ces notions aux *symptômes* de la peste, elles nous avertissent qu'ils sont d'autant plus mauvais que les dangers qu'ils cachent sont presque certains, & que les biens qu'ils montrent sont simulez; ainsi sans jamais oser se fier à ceux-ci, on ne doit jamais cesser de craindre ceux-là. Mais quelque défiance que prenne un Medecin de ces *symptômes*, ils ont des noms, & ces noms sont les mêmes que ceux de pareils *symptômes* en d'autres maladies, où ces noms ont des notions connues qui servent de guides. Pourquoi donc ne le feroient-elles pas dans la peste? Tant de graves accidens réunis

Egards
qu'on doit
avoir pour
la maligni-
té. En quoi
elle consiste

Analogie
des mala-
dies.

dans la peste, sont répandus dans toutes les maladies, dans lesquels est comme en petit tout le mal qui est en grand dans la peste; ce sont par tout des *dépôts*, des *abcès*, des *gangrènes*, ou des engagements mortels que le sang ou la *lymphe* prend dans le cerveau, les nerfs ou les viscères; pourquoi donc changer de vûes ou d'indications? Ces engagements ou ces dépôts malheureux ne different d'avec eux-mêmes dans les autres maladies que parce qu'ils se font tout d'abord dans la peste, dans laquelle le mal fait plus de progrès en peu d'heures, qu'en d'autres maladies en beaucoup de jours; & en cela consiste la perversité de ces *symptômes* ou leur *malignité*; mais ne seroit-ce pas qu'on iroit plus lentement au remède, que le mal ne va à ses fins? Le mal, dit-on, est plutôt consommé

On fait les
remèdes à
la peste

trop lente-
ment.

296 *Problème sur la Peste.*

qu'appercû, pourquoi donc ne le point prévoir dans sa naissance & l'égorger dans le berceau ? Mais, ajoûte-t-on, il vient à l'improviste & sans regles, pourquoi ne lui en point donner ? Fut-il jamais sage de se mettre hors de garde alencontre d'un furieux qui attaque, sans garder ni regles ni mesures ? C'est la situation de la medecine d'aujourd'hui avec la peste ; elle sort de toutes les démarches & des regles de la nature, pour accabler inopinément un malade, & le Medecin fort des loix de l'art qui doit réprimer ces désordres, desorte qu'autant que la maladie s'échappe aux soins de la nature & s'écarte de ses vûës, autant le Medecin s'éloigne des regles par lesquelles il pourroit redresser ces écarts.

La peste
n'est point
essentielle.

Après de pareils mécomptes, arrivez dans le traitement de la

peste, est-il bien certain que ce soit par supériorité de mal, qu'elle ait acquis le titre d'invincible & d'incurable? Ne demeure-t-il pas au contraire fort *problématique*, qu'elle tire sa force au dessus des remèdes, moins de la foiblesse ou de l'impuissance, que de la méprise de la médecine? Le mal ne fera pourtant pas sans ressource, il faut permettre à la médecine de revendiquer ses droits, en rentrant dans l'observation de ses loix & de sa discipline, & que sans plus de complaisance pour une inconnue, telle qu'elle a crû la peste jusqu'à présent, elle l'assujettisse à ses loix & la soumette à sa conduite. Pour réussir dans cette réforme, elle se souviendra que la peste dans tous les symptômes les plus défolans qui l'accompagnent, n'en a aucuns qui lui soient singulièrement propres,

ment incurable.

298 *Problème sur la Peste.*

qui ne se voient dans les maladies ordinaires, au moins parce qu'ils ont de plus essentiel ; ainsi ces *bubons*, ces *charbons*, ces *exanthèmes*, tous ces accidens formidables ne sont essentiellement que des sortes d'inflammations. Or il se rencontre tous les jours dans les grandes maladies des inflammations en des degrés même fort considérables, à la vûë desquels on n'a point coutume de s'effaroucher au point de perdre la tramontane, sans sçavoir que faire, & encore moins en faisant comme dans la peste, les remèdes propres à consumer l'inflammation ou à la porter à son comble.

Les accidens des grandes maladies sont essentiellement les mêmes.

Exemples.

Les *pustules* d'une petite *verole*, outrément *confluentes*, fusent-elles noires, sèches & *charbonneuses* ; que des *abcès* même *gangreneux* ou *caustiques*, jusqu'à carier les os, se mettent

de compagnie ou leur succèdent, un Medecin connoisseur n'y emploiera point le soufre & le feu par le moïen des *cordiaux* brûlans ou des *sudorifiques* outrez, l'usage lui a appris à calmer, à adoucir, à temperer à saigner même, & par ces artifices habilement maniez, il parvient à ramener ces *pustules* vers la suppuration, si mieux n'aime la nature en enlever les suc's ou par la salivation dans les adultes, ou par les cours de ventre dans les enfans.

Mais quoi, dira-t-on, rafraîchir, temperer, délaïer dans la peste ! saigner même si ces premiers remedes ne suffisoient pas aiencontre d'accidens graves, prompts & dangereux ! N'est-ce point avilir la medecine, la rabaisser à des notions grossieres & la confondre avec le peuple des opinions ? Mais si ces manieres

Rafraîchir
& saigner
dans la peste.

300 *Problème sur la Peste.*

triviales & vulgaires sont du goût simple de la nature, & si avec de si simples moïens la medecine venoit à bout de faire, ce qui a été impossible jusqu'à present aux plus *grands Arcanes*, & aux plus merveilleux antidotes, auroit-on lieu de se repentir que la medecine rendië moins fastueuse dans ses projets, fut devenue plus heureuse dans ses entreprises, & plus glorieuse dans ses succès contre la peste : laquelle seroit démasquée en se montrant-t-elle qu'elle est, véritablement guérissable ; après quoi tout doute seroit ôté, toute difficulté levée, le problème enfin se trouveroit résolu.

Permettez-moi, Monsieur, de finir ces réflexions par celle-ci, du celebre Monsieur *Mead*, dans l'excellente Dissertation qu'il vient de publier sur la Con-

Disertatio tagion : Licet à disciplinâ ante

Problème sur la Peste. 301

apud nos & vulgò apud exteros de pestifera
receptâ longè recedant (quæ hîc contagionis
traduntur) haud tamen dubito naturâ &
quin ad rationem proximè ac remediis. 3
cedere reperiantur.

J'ai l'honneur de vous réité- Dans la
rer mon respect avec lequel je Lettre De-
suis : dicatoire.

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-
obéissant serviteur ***

TABLE



TABLE DES MATIERES.

A	BSORBANTS ,	page 109
<i>Acides</i>	dans la peste ,	108
	mêlez avec les narcotiques & les	
	sudorifiques ,	135. 177
<i>Air</i> ,	son correctif ,	21
	contagieux , & comment ,	74
	sa nature ,	77
	comment vitié dans la peste ,	81
	transporté ,	233
	d'Hôpital pernicieux ,	259
<i>Amulette</i> ,		56
<i>Anodins</i> ,		110
	mêlez avec les acides ,	111. 177
<i>Assoupissemens</i> ,		161
<i>Atmosphere</i> ,	propre & commune ,	
		131. 231

DES MATIERES.

B.

B ARRAQUES, leurs dangers,	256
Loix informes & plaintes là-dessus,	248. & suiv.
Mauvaise justification,	258
Bouillons, tels ils doivent être dans la peste,	108
Bubons,	84. 147
Critiques,	147
Maniere de les traiter,	150. 154

C.

C ASCARILLE, forte de quina quina préférable dans la peste,	190
Charbons,	147
Critiques,	147
Maniere de les traiter,	150. 156
M. Chicoyneau, sa nouvelle Lettre sur la non-contagion,	211
en quoi elle peche,	212. & suiv.
sa-mauvaise étiologie de la contagion,	218
omission qu'il commet,	219
ses contrarietez,	221
ses mauvais prétextes,	225

T A B L E

réponse à ses objections ,	226
<i>Coëtion</i> ,	127
<i>Contagion</i> , s'il en est ?	3
elle est réelle , 10. 230. 73. 78	
elle se cominunique , & comment ,	11
sa nature ,	12. 20
ses effets ,	14
dans l'air ,	21
dans les personnes ,	22
elle fait le caractere de la peste ,	67
multipliée par la faute du Medecin ,	265
inévitabile , & pourquoi ,	233
avantages de croire à la contagion ,	220
raisons qui la prouvent , nouvel expédient pour en préserver ,	263.
<i>& suiv.</i>	
<i>Cours-de-ventre</i> ,	122. 162. 180
<i>Crises</i> ,	127
fausses ,	144. 146
D.	
D ELIRE ,	161
<i>Dépôts</i> ,	146
<i>Dysenteries</i> ,	162

EMETIQUES,

DES MATIERES.

E.

E METIQUES ,	115
incertains , nausées ,	124. 127.

F.

F IEVRE , ce que c'est ,	126
<i>Fluides</i> , moins en fautes que les so-	
lides ,	174
<i>Foiblesse</i> , ses causes ,	98
<i>Fraïeur</i> ,	17
Moïen de s'en garantir ,	244

H.

H ABIT , en changer souvent ,	58
<i>Hæmorrhagie</i> ,	162

I.

I NCURABLE , quand une maladie	
l'est ,	289
<i>Infirmieries</i> publiques ,	47
utiles ,	264
dangereuses ,	237. 241. 255
forcées , mal justifiées ,	258
s'il faut y aller à jeun ,	58
<i>Intentions</i> du Medecin ,	172

TABLE

L.

L AVEMENT,	129
<i>Légumes</i> , s'ils conviennent,	30
quelles ils doivent être,	31
<i>Linge</i> , en changer souvent,	58

M.

M AISONS, ne doivent point être fermées,	55. 244. 260
<i>Malades</i> , traitez chez eux,	274
s'il faut les aller voir à jeun,	58
<i>Maladies</i> non-humorales,	119
<i>Malignité</i> , la nature, égards qu'on lui doit,	294
<i>Mariage</i> , avis en tems de peste,	279
<i>Medecine</i> , goût en Medecine acquis par l'usage,	206
analogisme en Medecine,	294
ancienne Medecine,	242. 294
<i>Methode</i> , de deux sortes,	202
On peut la trouver sans avoir vu de peste,	203
celle des anciens,	240

N.

N ARCOTIQUES,	135
----------------------	-----

DES MATIERES.

<i>Nature</i> , ses routes,	181
<i>Nausées</i> ,	124
<i>Nitre</i> ,	109
<i>Nations</i> communes avouées de tout le monde,	167

O.

O <i>PRIMUM</i> , s'il seroit un préserva- tif,	37
proposé comme tel,	38. 42
analogue avec les causes des mala- dies,	41
sa nature,	37
il donne du courage,	39. 46
maniere de le donner,	43
dans les aliments,	<i>ibid.</i>
plusieurs fois dans le jour,	44
seul ou mêlé,	45
avec les acides,	<i>ibid.</i>
sel sedatif,	<i>ibid.</i>
liquide,	46

P.

P <i>ASSIONS</i> de l'ame à réprimer,	32
<i>Pauvres</i> , principalement attaquez,	246
<i>Loix</i> informes à ce sujet,	248

T A B L E

expédient pour les préserver ,	266
aux frais publics ,	267
fonds pour cela ,	<i>ibid.</i>
avantage de ce nouvel expédient ,	270. 273
<i>Peste</i> , sa nature ,	6. 59. 118. 80
son origine ,	62
sa qualité ,	64. 80
son existence ,	62
manière de s'en préserver ,	17
on connoît sa cause sans les systé- mes ,	65
sa cure malheureuse, & pourquoi	87
préjuges sur la peste ,	89
manière de la traiter ,	90. 93. 277
elle est un esprit ,	120
si c'est une fièvre ,	125
s'il est une méthode de la guérir ,	164
Moïen de trouver cette méthode ,	165
cette méthode est double ,	202
on peut trouver cette méthode sans avoir vû la peste ,	203
idée de la peste , la même partout ,	169
disposition à la peste ,	261. 265
si les pestes d'aujourd'hui sont plus malignes ,	238

DES MATIERES.

ancienne maniere de traiter la peste, 240

doute si elle est incurable, 282

préjugez & erreurs là-dessus, 285

nouvel examen nécessaire, 291

véritable idée de la peste, *ibid.*

elle est du genre des autres maladies, 292. 298

on doit la traiter comme elles, 292

on fait les remedes trop lentement

à la peste, 295

la peste n'est point essentiellement incurable, 297

estiferez, s'ils doivent porter quelque marque, 252

urgatif, 9. 24. 26. 33. 47. 49
51. & *suiv.*

pourquoi on en a point trouvé,

conjecture pour le trouver, 35

quel il doit être, 36. 266. & *suiv.*

pour les gens aîsez, 271

pour les femmes grosses, 278

pour les enfans, 280

détails & leurs raisons, 276

Problème sur la peste, 282

Provision, ou magasin public, 173

Purgation, 34. 115

suspecte, 117. 128

nullement indiquée, 123. 191

Q.

QUINQUINA dans la peste, 113
 sorte de quinquina qui y convient
 le mieux, 190
 maniere de le donner, 114. 140
 avec la theriaque, 114. 190. 200

R.

RAFRAICHISSEMENT dans la
 peste, 132. 299
Régime dans la peste, 28. 159. & suiv.
Remèdes, raison de leur peu de succès
 contre la peste, 87. 183
 hardiesse à les donner, 94
 autres remèdes que la saignée,
 107. 177
 remèdes chauds, leur utilité, 131
 remèdes pour les charbons, 158
Rhases, sa grande expérience, son au-
 torité en Medecine. 209

S.

SAIGNE'E, 33. 299
 pourquoi elle réussit peu, 95
 condition pour la faire réussir, 97

DES MATIERES.

la nécessité,	103
nonobstant la foiblesse,	104
ample, & pourquoi,	105
endroit d'où il la faut faire,	106
son effet,	173
de l'artere,	107
tems de la faire,	142
saignée, quand indiquée,	175
ce qui en détruit le bon effet,	185
diligence à la faire,	176
les avantages,	189
la justification,	188
<i>Sang</i> , la partie rouge interessée singulierement dans la peste,	69
la partie blanche, comment visitée,	84
la circulation dans les arteres lymphatiques,	<i>ibid.</i>
dans les capillaires,	101
niveau de la circulation,	174
état du sang dans la peste,	172
la coëne,	85
<i>Sel. sedatif</i> , son usage dans la peste,	192
<i>Soif</i> ,	163
<i>Specifique</i> contre la peste, s'il en est?	235
<i>Sudorifiques</i> , maniere de les donner,	95. 129. 134. 142

T A B L E

mêlez avec les acides ,	135
leurs doses ,	136. 197
correctif ,	139. 199
leur vertu ,	173
mal placé ,	145
quand indiquez ,	175. 192
moïen de les rendre utiles ,	193
raisons de leurs dangers ,	194
observation là-dessus ,	<i>ibid.</i>
choix des sudorifiques ,	196
erreur sur les sudorifiques & cor-	
diaux ,	286
<i>Suppuratifs</i> mal entendus ,	153
<i>Symptômes</i> de la peste ,	152. 160
trompeurs , & pourquoi ,	170
<i>Systèmes</i> , à quoi ils sont bons ,	7
non nécessaires pour comprendre	
la peste ,	65
Quels tolerables en Medecine ,	72

T.

T A B A C préserve de la peste ,	40
<i>Thériaque</i> , son usage ,	141

V.

V E S S I C A T O I R E S ,	100
Unanimité des Médecins sur la peste ,	169
<i>Fin de la Table.</i>	

Approbation du Censeur Royal.

J'Ai lû par ordre de Monseigneur le Chancelier, un Manuscrit qui a pour titre, *Traité de la Peste, &c. par un Médecin de la Faculté de Paris*, & je l'ai trouvé plein de réflexions sensées, qui le rendront très-utile au Public. Fait à Paris ce 13. Decembre 1721.

Signé, BURETTE.

P R I V I L E G E D U R O Y

LOUIS, par la grace de Dieu, Roy de France & de Navarre: A nos amez & feaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de nôtre Hôtel, Grand Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, Salut: Nôtre bien amé GUILLAUME CAVELIER, fils, Libraire à Paris, Nous aiant fait supplier de lui accorder nos Lettres de Permission pour l'impression d'un Livre qui a pour titre: *Traité de la Peste*, Nous avons permis & permettons par ces Présentes, audit Cavelier fils, de faire imprimer ledit Livre en telle forme, marge, caractère, conjointement ou séparément, & autant de fois que bon lui semblera, & de le vendre, faire vendre & débiter par tout nôtre

Royaume , pendant le tems de trois années consécutives , à compter du jour de la date desdites Présentes : faisons défense à tous Libraires, Imprimeurs & autres personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient , d'en introduire d'impression étrangère dans aucun lieu de notre obéissance ; à la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris , & ce dans trois mois de la date d'icelles ; que l'impression de ce Livre sera faite dans notre Royaume & non ailleurs , en bon papier & beaux caractères , conformément aux Reglemens de la Librairie ; & qu'avant que de l'exposer en vente, le manuscrit ou imprimé qui aura servi de copie à l'impression dudit Livre , sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée , ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier de France le sieur Daguesseau ; & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothèque Publique , un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier de France le sieur Daguesseau ; le tout à peine de nullité des Présentes : Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir l'Exposant ou ses ayans cause , pleinement & paisiblement , sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement: Voulons qu'à la copie desdites Présentes qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Livre , soy soit ajoutée comme à l'Origine-

nal: Commandons au premier nôtre Huif-
fier ou Sergent de faire pour l'exécution
d'icelles, tous Actes requis & nécessaires,
sans demander autre permission, & nonob-
stant clameur de Haro, Chatte Normande
& Lettres à ce contraires. Car tel est nôtre
plaisir. Donné à Paris le vingt-neuvième
jour du mois de Decembre, l'an de grace
1721. & de nôtre Regne le septième. Par
le Roy en son Conseil. C A R P O T.

Registré sur le Registre V. de la Commu-
nauté des Libraires & Imprimeurs de Paris à
page 40. n° 42: conformément aux Regle-
mens, & notamment à l'Arrest du Conseil
du 13. Aoust 1703. A Paris, ce 7. Janvier
1722.

DE LAULNE, Syndic